BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

V Suppl. Palat. B 18 131

MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

Gg

62787 h SEN

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANCOIS.

Des Livres écrits en François au ſeizieme ſiecle, qui traitent de l'Architecture, & des progrès de cet Art juſqu'au dix-ſeptieme.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS de nos Souſcripteurs & des Lecteurs des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroiſſant embarraſſés de ſavoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour leſquels il a été ouvert une ſouſcription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Hiſtorique à l'uſage des Dames, ſuivie d'un extrait de la conquête de Conſtantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conſeils pour former une Bibliotheque Romaneſque, pour diriger une Comédie de ſociété, & pour diverſifier les plaiſirs d'un ſallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Hiſtoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, conſidérée comme amuſement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme ſiecles.

V. VOL. E.

Tome II de la Lecture des Livres François. Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme ſiecle.

VI. VOL. F.

Tome III de la Lecture des Livres François. Seconde Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme ſiecle.

VII. Vol. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

Poésies du ſeizieme ſiecle.

VIII. Vol. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section I, II.

IX. Vol. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

Livres de Théologie & de Juriſprudence du ſeizieme ſiecle.

X. Vol. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section III, IV.

XI. Vol. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du ſeizieme ſiecle.

XII. Vol. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section V, VI.

XIII. Vol. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

Livres de Philoſophie, Sciences & Arts du ſeizieme ſiecle.

XIV. Vol. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troiſieme ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section VII, VIII.

XV. Vol. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

Livres de Philoſophie, Sciences & Arts du ſeizieme ſiecle.

XVI. Vol. Q.

Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section IX, X.

XVII. Vol. R.

Tome XIV de la Lecture des Livres François.
Neuvieme Partie.

Livres de Politique du ſeizieme ſiecle.

XVIII. Vol. S.

Tome XV de la Lecture des Livres François.
Cinquieme ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section XI, XII.

XIX. Vol. T.

Tome XVI de la Lecture des Livres François.
Dixieme Partie.

Livres de Grammaire & de Rhétorique du ſeizieme ſiecle.

XX. Vol. V.

Tome XVII de la Lecture des Livres François.
Sixieme ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section XIII, XIV.

XXI. Vol. X.

Tome XVIII de la Lecture des Livres François.
Onzieme Partie.

Livres de Phyſique générale & particuliere du 16e ſiecle.

XXII. Vol. Y.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section XV, XVI.

XXIII. Vol. Z.

Suite des Livres de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle du ſeizieme ſiecle.

XXIV. Vol. &

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section XVII, XVIII.

XXV. Vol. A a.

Livres de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du ſeizieme ſiecle.

XXVI. Vol. B b.

Livres concernant les Sciences Mathématiques & les Arts qui en dépendent, imprimés au ſeizieme ſiecle.

XXVII. Vol. C c.

Livres Militaires du ſeizieme ſiecle.

XXVIII. Vol. D d.

Suite des Livres Militaires du ſeizieme ſiecle.

XXIX. Vol. E e.

Fin des Mémoires Militaires du ſeizieme ſiecle.

XXX. Vol. F f.

Supplément aux portraits des illuſtres Militaires du ſeizieme ſiecle, & des progrès qu'ont faits pendant ce ſiecle les Arts de l'Imprimerie, de la Muſique, de la Danſe, du Deſſin, de la Peinture, de la Sculpture & de la Gravure.

XXXI. Vol. G g.

Des Livres écrits en François au ſeizieme ſiecle, qui traitent de l'Architecture, & des progrès de cet Art juſqu'au dix-ſeptieme.

Fin de l'Avertiſſement.

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Des Livres écrits en François au ſeizieme ſiecle, qui traitent de l'Architecture, & des progrès de cet Art juſqu'au dix-ſeptieme.

L'Architecture eſt un des Arts qui dépendent en quelque façon du deſſin, auſſi bien que la Peinture, la Sculpture & la Gravure; mais quelle différence de l'utilité du premier de ces Arts, conſidéré relativement à ſon objet, d'avec celle qui peut réſulter des autres! Ceux-ci ſont de pur agrément,

& l'on peut dire que l'Architecture eſt un Art de néceſſité. Se loger eſt un beſoin. Dans tous les Etats où l'on peut ſuppoſer l'homme, un logement ſolide & ſain lui a été néceſſaire. A meſure que les ſociétés ſe ſont formées, & que les nations ſe ſont policées, on a cherché à rendre les logemens plus commodes, plus agréables, & plus ornés. C'eſt ainſi que le vêtement & même la nourriture, qui ſont également des beſoins pour l'homme, ont produit des Arts dont la néceſſité n'eſt que la baſe, mais que le luxe a enſuite portés juſqu'à leur perfection. Au ſeizieme ſiecle, il y avoit déjà pluſieurs milliers d'années que l'Architecture étoit ſortie de ſa premiere enfance. Les Egyptiens, environ quinze cents ans avant J. C., conſtruiſoient déjà des édifices ſuperbes au moins par leur grandeur, & les chargeoient d'ornemens & d'hiéroglyphes ſculptés & gravés. Plus de mille ans avant la venue de Notre Seigneur, Salomon bâtit le temple de Jéruſalem. On fait remonter l'invention des colonnes juſqu'à huit cents ans avant notre Ere. L'Architecture étoit exercée avec éclat dans la Grece 500 ans avant cette époque.

Le ſiecle d'Auguſte fut celui de la rédemption du genre humain, & en même

temps celui où les Arts furent exercés dans Rome avec le plus grand ſuccès : environ ſix cents ans après, ils ſe gâterent, enſuite furent abandonnés. Vers l'an 800, ſous l'empire de Charlemagne, ils firent quelques efforts infructueux pour ſe relever : enfin ce n'eſt que du quinzieme ſiecle que l'on peut dater pour leur renaiſſance en Italie. A la fin du ſeizieme, on pouvoit déjà les étudier aiſément avec autant d'agrément que d'utilité, ſoit en liſant les Livres qui avoient déjà été écrits ou traduits en notre langue ſur l'Architecture, ſoit en conſidérant les monumens de différens genres & des différens ſiecles que les François avoient ſous leurs yeux, ſoit en originaux, ſoit en bonnes copies, ſans avoir beſoin de les aller chercher en Italie. C'eſt ſur ces Livres & ces monumens que je vais jeter un coup-d'œil auſſi rapide, mais auſſi juſte qu'il me ſera poſſible. En les parcourant, je donnerai l'hiſtoire abrégée de l'Art dont ils traitent depuis les temps les plus anciens ſur leſquels ils nous inſtruiſent, juſques à l'époque à laquelle je ſuis habitué à borner mes recherches, c'eſt-à-dire le dix-ſeptieme ſiecle.

L'antiquité ne nous fournit qu'un ſeul Auteur qui ait traité préciſément de l'Ar-

chitecture ; c'eſt Vitruve : il a été traduit en notre Langue, extrait & commenté par pluſieurs Auteurs & Architectes François avant la fin du ſeizieme ſiecle. Il ne peut être aſſurément trop étudié, puiſque lorſqu'on a voulu remettre en honneur l'Architecture, & rappeler aux bons principes & au bon goût l'Art de conſtruire les édifices, c'eſt dans Vitruve que l'on a été chercher ces mêmes principes qu'il avoit établis d'après les bâtimens élevés pendant le cours des plus beaux ſiecles de la Grece & de Rome : mais en nous apprenant comment on bâtiſſoit à Rome du temps d'Auguſte, il ne fait point l'hiſtoire de l'Architecture, & ne nous met que très-légérement au fait de celle des Grecs, ſans dire un ſeul mot des monumens de ce genre qui ſubſiſtent chez les autres nations. Heureuſement nous ſommes inſtruits d'ailleurs, tant par les monumens mêmes, dont quelques-uns ont réſiſté aux injures du temps, que par les récits des anciens Hiſtoriens & des Voyageurs, de tout ce que l'Egypte, la Paleſtine, la Perſe, l'Aſie Mineure, la Grece, enfin Rome même, offroient d'édifices remarquables dont Vitruve n'a pas parlé. C'eſt à l'aide de ces reſſources que je vais dire par quels

chemins l'Architecture a passé avant d'arriver au degré de perfection où elle étoit parvenue sous le regne d'Auguste & du temps de Vitruve. Je ferai un léger extrait de l'Ouvrage de celui-ci ; nous verrons ensuite cet Art, dans sa décadence, livré à la barbarie & au mauvais goût, enfin renaître en Italie & se perfectionner en France. J'observerai scrupuleusement la regle que je me suis prescrite dans mes Volumes précédens, de me placer à la fin du seizieme siecle, & de ne point anticiper sur les suivans ; de ne tirer ce que je vais dire, que des Livres françois ou traduits en notre Langue, & des monumens connus en France avant 1600.

Vitruve observe très-bien que la construction des premieres cabanes qu'ont habitées les hommes, du temps même qu'ils étoient tout-à-fait sauvages, est la base de nos maisons, de nos palais même, & de nos temples : cela est vrai ; mais il y a bien long-temps que cette misérable maniere de bâtir a été abandonnée, & qu'on lui a fait succéder un genre d'édifice plus grand, plus imposant, & qui exigeoit déjà, de la part des constructeurs, de plus vastes connoissances, & même du talent & du génie. L'Ecriture Sainte nous annonce comme

le premier édifice de quelque conſéquence, la tour de Babel, qui fut bâtie ou plutôt commencée par les ordres de Nembrod; mais il paroît qu'elle ne fut point achevée, par l'effet de la confuſion des Langues qui s'introduiſit tout à coup parmi les ouvriers. Cependant, au ſeizieme ſiecle, on étoit très-convaincu en France que l'on voyoit encore en Aſie, dans les environs de Babylone, des reſtes conſidérables de cette tour : on en citoit pour garans, premiérement, Saint Jérôme, qui dit dans ſes Lettres, qu'elle exiſtoit encore de ſon temps à quelques milles de l'ancienne Babylone, & qu'elle étoit élevée de près de quatre mille toiſes: en ſecond lieu, les Voyages du Juif Eſpagnol, *Benjamin de Tudele*, qui les avoit faits l'an 1173, & les avoit écrits en hébreu. Ils avoient été traduits en latin, & l'étoient déjà même en françois au ſeizieme ſiecle. Benjamin aſſuroit qu'il étoit allé voir l'ancienne tour de Babel, qui n'étoit éloignée de Babylone que de quatre milles; qu'elle étoit bâtie avec de belles & grandes briques de huit pouces de large, douze de long & ſix d'épaiſſeur; qu'elle avoit à ſa baſe deux mille pas de long, & qu'elle alloit enſuite en ſe rétreciſ-

ſant comme une pyramide; que cependant on y montoit par des eſcaliers ou rampes de dix coudées de large, qui tournoient autour de l'édifice en maniere de ſpirale. Il paroiſſoit que le ſommet n'avoit jamais été achevé, ou qu'il avoit été conſumé par le feu du Ciel: cependant on pouvoit monter ſi haut, que l'on découvroit vingt lieues de pays. Ce récit poſitif, fait par un témoin oculaire, paroiſſoit mériter d'autant plus de créance, qu'il fut confirmé plus de quatre cents ans après par un Gentilhomme François, nommé *M. de la Boullaye le Gouz*, dont les voyages ont été imprimés. Celui-ci prétend auſſi avoir vu les débris de la tour de Babel. Il dit qu'elle eſt ſituée à trois lieues de l'ancienne Babylone, & que pour y arriver, il lui fallut traverſer l'Euphrate ſur un pont de bateaux, & le Tigre qui étoit débordé; que cette tour eſt toute ſolide par dedans, & reſſemble plus à une montagne qu'à une tour; qu'elle n'a par le bas que cinq cents pas de tour, & moins au ſommet; que chaque lit de pierres eſt, dans cette maſſe, couvert de paille & de terre ſeche; qu'on y monte en s'accrochant de pierres en pierres, mais non ſans peine, car elles s'éboulent ſous les

pieds ; qu'au bas il y a des antres de lions : enfin, il paroît que cet édifice, le plus ancien que nous connoiſſons, n'avoit de beau & de précieux que ſa grandeur & ſa hauteur, ſans aucun ornement. Tel qu'il étoit, il ſeroit encore très-curieux à voir ; mais depuis le voyage de M. de la Boulaye, c'eſt-à-dire il y a près de deux cents ans, aucun Voyageur n'a plus fait mention de cette premiere merveille du Monde, & il paroît que la même main divine qui a empêché qu'elle ne s'achevât, en a fait diſparoître juſqu'aux veſtiges. On en peut dire autant de l'immenſe & ſuperbe Babylone, qui contenoit, entre autres merveilles, les jardins de Semiramis élevés ſur ſes épaiſſes murailles. La fondation de cette ville eſt à peu près auſſi ancienne que celle de la tour de Babel ; elle fut enſuite augmentée & ornée par Ninus & par Semiramis : Hérodote nous en a laiſſé la deſcription la plus brillante ; mais Cyrus, Darius, & enfin Alexandre l'ayant aſſiégée, ils en détruiſirent quelques parties : cependant lorſqu'Alexandre y mourut, elle étoit encore aſſez ſuperbe pour être la Capitale du plus grand Empire du Monde. Cet Empire ayant été diviſé, les poſſeſſeurs de

Babylone ne ſe trouverent plus dignes d'une pareille Capitale: elle déchut, & enfin fut ruinée, à pluſieurs repriſes, par les Barbares Aſiatiques. Une nouvelle Babylone s'établit à une journée & demie de l'ancienne ; c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *Bagdat*. La vieille Babylone eſt devenue un bourg ou village ouvert: Saint Jerôme nous dit que de ſon temps il étoit encore habité par 20000 Juifs. Benjamin de Tudele y voyagea au douzieme ſiecle. Alors Bagdat étoit floriſſant ; c'étoit la réſidence des Califes ſucceſſeurs de Mahomet, & qui prétendoient être de ſa famille. Ils y recevoient les plus grands honneurs & y habitoient de ſuperbes palais ; les Juifs étoient en grand nombre ſous l'empire des Califes qui ne les tourmentoient pas. Ils avoient un Chef qui ſe diſoit de la race du Prophete Samuel, & un autre de celle de David. Benjamin alla de Bagdat viſiter les ruines de l'ancienne Babylone, habitée encore par des Juifs : il y vit le tombeau du Prophete Ezéchiel ; mais les antiquités profanes ſe réduiſoient aux débris d'une tour qui avoit fait diſoit-on, partie du palais de Nabuchodonoſor. On n'en pouvoit approcher, parce que les environs étoient infeſtés de ſer-

pens & de bêtes venimeuſes : mais rien n'indiquoit plus ces ſuperbes murailles & ces jardins ſuſpendus en l'air, dont nos plus belles terraſſes ne ſont que de foibles imitations. Plus de 300 ans après, lors du voyage du ſieur de la Boulaye le Gouz, il n'y avoit plus de Juifs dans l'ancienne Babylone; les ſerpens ſeuls y étoient reſtés: enfin, à préſent, à peine ſait-on où elle étoit. On diſpute ſur ſa véritable poſition & ſur le nom du chétif hameau qui repréſente la grande Babylone ; d'ailleurs il eſt certain que Bagdat eſt une ville moderne en comparaiſon.

Les Egyptiens ſont au moins les ſeconds peuples du Monde qui ont connu & pratiqué la grande Architecture. Il faut les compter avant les Hébreux, puiſque ces derniers, avant que de traverſer le déſert & d'habiter la Paleſtine, ont été employés par leurs ordres à la conſtruction des pyramides. On peut voir encore aujourd'hui des reſtes des premiers monumens Egyptiens ; & il faut remarquer que ceux qui datent des temps les plus reculés, ſe ſont mieux ſoutenus, parce que les matériaux & la bâtiſſe en ſont bien meilleurs. D'ailleurs, il y a en Egypte des antiquités de quatre époques différentes ;

les premieres ſont l'ouvrage des Rois Pharaons ; les ſecondes, ceux du temps d'Alexandre & des Ptolomées ; les troiſiemes, ceux conſtruits ſous la domination des Romains, & les dernieres ſous celle des Califes & des Soudans Mahométans. Au ſeizieme ſiecle, on n'admiroit plus que celles des premiers temps, & elles ſont encore aujourd'hui à peu près dans le même état. Benjamin de Tudelle au douzieme ſiecle, Belon & quelques autres au ſeizieme, ont décrit ces reſtes précieux de la magnificence des Pharaons ; ils en ont même donné des repréſentations gravées, capables d'en faire concevoir l'idée aux Lecteurs. Je vais dire en abrégé quelques mots de ces monumens, ſans m'écarter de ce qui appartient préciſement à l'Architecture.

Ce qu'il y a de plus ancien à Alexandrie, n'eſt que du temps d'Alexandre, ou du moins n'y a été tranſporté que dans ce temps & depuis ; mais on y voit des obéliſques chargés d'Hiéroglyphes, des pans de murailles formés de pierres de granit énormes, reſtes du palais des Cléopatres, tirés des ruines de Memphis ; d'ailleurs, le phare qui éclairoit l'ancien port d'Alexandrie, & qui paſſoit pour une des ſept merveilles du Monde, eſt totalement dé-

truit. Les voyageurs, juſqu'au ſeizieme ſiecle, prétendoient y voir le tombeau d'Alexandre; mais à préſent n'en eſt plus queſtion.

On remarque à Alexandrie quelques obéliſques chargés d'hiéroglyphes, ancienne écriture ſacrée des Egyptiens; la matiere eſt de pierre ou marbre granit, venu des carrieres de la Haute Egypte; ces obéliſques ont été probablement tirés des ruines de Memphis, du temps des Ptolémées & des Cléopatres. On en a tranſporté de pareils d'Alexandrie à Rome, ſous les empires de Tibere & de Conſtantin. La colonne dite de Pompée eſt très-belle & dans les regles de la bonne Architecture Grecque & Romaine.

Quoique le grand Caire ne ſoit devenu la capitale de l'Egypte qu'après la ruine de Memphis, ce n'eſt pourtant pas une ville moderne; au contraire, on le diviſe en vieux & en nouveau; le vieux eſt ſitué ſur le bord du Nil, en face du village de Girge, que l'on croit avoir été autrefois Memphis: c'eſt l'ancienne Babylone d'Egypte, & c'étoit déjà une cité belle & brillante, lorſqu'Amru, l'un des premiers Califes ſucceſſeurs de Mahomet, s'en empara ſur les Coptes. Mais le vieux Caire eſt détruit,

celui d'à préſent s'appelle *le nouveau Caire*, & eſt ſitué à trois quarts de lieue de l'ancien; il ne contient aucun précieux monument, ſi ce n'eſt deux belles portes ou arcs triomphaux, élevés, l'un par les Califes, l'autre par Sultan Selim, qui ſoumit l'Egypte à l'Empire Turc, en 1516; les greniers attribués à Joſeph, qui n'ont de merveilleux que leur grandeur & leur ſolidité, & le puits dit auſſi de Joſeph, mais qu'on ne croit pas ſi ancien.

C'eſt dans la plaine voiſine de Memphis que ſe voient les fameuſes pyramides; les principales ſont au nombre de trois; la plus groſſe n'eſt ni revêtue de marbre poli, ni ne paroît pas même avoir été achevée: on à cherché a y pénétrer; mais on n'y a point trouvé de cadavre, & il ſemble qu'elle n'a point rempli ſa deſtination, qui étoit de ſervir de ſépulture à un des Rois Pharaons; d'où l'on conclut que c'étoit celui qui a été noyé dans la mer Rouge, en pourſuivant le peuple d'Iſraël, qui devoit y être enterré. Ces pyramides ont été ſouvent décrites depuis 2000 ans, & elles étoient auſſi connues au ſeizieme ſiecle qu'elles le ſont à préſent. En général, ces merveilles du Monde ſont des maſſes énormes & effrayantes, plutôt que des monumens bril-

lans ; cependant on remarque qu'on y a ſuivi de bonnes regles de Géométrie, d'Architecture, & même de Gnomonique. Pas bien loin des pyramides, on voit la figure coloſſale du Sphinx, dont la tête énorme eſt de femme, coiffée à l'Egyptienne, ſur un corps de lion couché ſur le ventre. Le lac Mœris eſt un véritable ouvrage d'Architecture, puiſqu'il a été fait de main d'hommes avec grande peine & à l'aide de cent mille ouvriers pendant bien des années ; deux canaux y aboutiſſent & ſont fermés par des écluſes ou batardeaux ; l'un ſert à faire écouler l'eau du lac dans une branche du Delta, d'où il tombe dans la mer ; l'autre à rendre l'eau du Nil au lac après qu'il a été pêché & nettoyé. Sur les bords de ce lac, étoit un palais délicieux, où les anciens Rois d'Egypte alloient ſe récréer ; mais en même temps, c'étoit le lieu où on les dépoſoit après leur mort, juſqu'à ce qu'ils fuſſent jugés dignes d'être enſevelis dans ces ſuperbes pyramides, ou dans d'autres ſépultures honorables. Auſſi le lac Mœris s'appeloit le lac, ou la *birque* de Caron ; car birque, en ancien Egyptien, ſignifioit un lac ; par la ſuite, on en a fait barque, & on l'a appliqué au bateau. Les plus ſuperbes édifices de l'ancienne

Memphis étoient le temple du Dieu bœuf Apis & celui de Vulcain ; mais il n'en reſte rien ; ſeulement, lorſque le Nil eſt bien bas, on voit des ruines aſſez conſidérables, ordinairement couvertes par ſes eaux, qui pourroient être les reſtes de ces deux temples. Il exiſte encore quelques traces du merveilleux labyrinthe, où l'on trouvoit des temples dédiés à tous les Dieux de l'Egypte, & des logemens pour un peuple de Prêtres & leurs familles. On ſe perdoit dans cette immenſe enceinte, quand on n'en connoiſſoit pas les détours ; mais les Prêtres en avoient la carte & le ſecret : c'eſt là que ſe faiſoient les initiations des vivans & les embaumemens des morts. Pluſieurs Rois d'Egypte, qui n'eurent ni le temps ni les moyens de faire élever des pyramides pour leur ſépulture, y ſont enterrés dans des ſépulcres de différentes formes. C'eſt dans les plaines qui touchent aux ruines du labyrinthe, & ſous leſquelles il s'étendoit peut-être, que ſe trouvent les momies, ainſi que dans les ſables brûlans qui conduiſent juſqu'au lieu où étoit ſitué le temple de Jupiter Ammon, dont à peine connoît-on à préſent la ſituation.

En remontant le Nil, on entre dans la

Haute Egypte, où l'on rencontre des ruines de villes qui étoient conſidérables il y a trois mille ans, & plus loin les déſerts de la Thébaïde, ſi renommés dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, par la vie auſtere des Hermites & des Cénobites.

Dans la ville d'Arſinoé, on rendoit les honneurs divins aux crocodiles, & on en nourriſſoit avec ſoin dans un petit lac qui leur étoit conſacré. Un peu plus haut, l'on trouve les ruines d'Héracléotide, & d'un temple conſacré aux ichneumons ou rats d'Egypte, ennemis mortels des crocodiles. Enfin, on trouvoit la fameuſe Thebes aux cent portes; elle a été détruite bien anciennement; car Memphis a profité de ſes ruines. Tous les voyageurs antérieurs & poſtérieurs au ſeizieme ſiecle, conviennent que les débris de Thebes impriment le plus grand reſpect : on y reconnoît le plan de pluſieurs temples, portiques, places publiques de la derniere magnificence, & pluſieurs ſtatues coloſſales de granit, de porphyre vert, & de baſalte; il y en a encore quelques-unes ſur pied : mais la fameuſe ſtatue de Memnon eſt tombée & briſée depuis bien des ſiecles; ce fut Cambyſe, fils de Cyrus, qui la fit abattre. Tout le monde connoît la fauſſe opinion où

où l'on étoit jadis, que cette ſtatue rendoit un ſon harmonieux au lever du ſoleil; c'eſt ſans doute un écho qui a donné lieu à cette fable : au reſte, Memnon étoit un Roi d'Ethiopie. Encore plus haut que Thebes, eſt la ville de Sienne, en Egypte; c'étoit la plus prochaine des déſerts de la Thébaïde.

Voilà tout ce que je peux dire ſur l'Architecture des Egyptiens, dont il nous reſte ſi peu de monumens : je ſerai encore plus court ſur celle des Hébreux, puiſqu'il n'en exiſte rien ſur pied; mais pluſieurs ſavans Commentateurs avoient déjà donné, dès le ſeizieme ſiecle, d'après l'Ecriture Sainte & l'Hiſtorien Joſephe, des plans aſſez exacts & des meſures aſſez ſûres de l'arche & du tabernacle, conſtruits par deux Artiſtes, ſuivant le plan de Dieu même, conſigné à Moïſe; ils s'appeloient *Boëeel* & *Ooliam.* Nous ſommes auſſi parfaitement inſtruits ſur le magnifique temple de Salomon, dont ce Roi, que Dieu avoit doué, dit l'Ecriture, de ſageſſe & de prudence, dirigea les travaux, aidé par ſon ami Hiram Roi de Tyr. Ce temple fut ruiné par les Aſſyriens; Eſdras, Juge & Chef du peuple Juif, en fit rebâtir un au-

tre par la permiſſion de Cyrus. Il fut de nouveau profané & détruit par les Rois de Syrie : enfin, Hérode éleva le troiſieme avec aſſez de ſomptuoſité ; mais Titus ayant entrepris le ſiége de Jéruſalem, fit raſer la ville & le temple, dont il ne reſte plus rien ſur la montagne de Sion, où ces trois fameux édifices avoient été élevés à la gloire du vrai Dieu.

Si nous pouvons nous flatter de connoître quelques monumens de l'Architecture des anciens Perſes, dont l'Empire fut détruit par le grand Alexandre, c'eſt dans les ruines de Perſepolis & dans celles du palais ou temple de Chelminar, dans le Farſiſtan, Province de Perſe, qu'il faut les chercher. Tous les anciens voyageurs ont parlé de ces ruines remarquables, mais obſcurément & diverſement : ce n'eſt qu'aux dix-ſeptieme & dix-huitieme ſiecles que nous en avons eu des relations plus exactes ; on les trouvera dans les Voyages de Corneille Lebrun, de Chardin, & de quelques autres. Malgré l'exactitude de leurs récits, il nous reſte encore des doutes ſur ces ruines ; l'opinion la plus probable eſt que ce ſont celles d'un temple ; car l'on ſait que les temples des Perſes n'étoient jamais couverts ; & il

ne paroît pas qu'aucunes des colonnes que l'on voit encore ſur pied à Chelminar, ou qui ſont couchées par terre & rompues, aient jamais porté aucune voûte ni toit. D'ailleurs on remarque, peintes ſur les murailles, de nombreuſes proceſſions de gens vêtus de longs habits, ayant de grandes barbes & des mitres ou tiares ſur la tête, comme en portoient les anciens Perſes. L'on ſait que Perſepolis, qui fut autrefois une ville très-conſidérable, fut réduite en cendres par Alexandre, à la ſuite d'une débauche; probablement le temple fut épargné, ou du moins ne put être détruit de fond en comble comme la ville; les peintures & les ſculptures de ces ruines, groſſieres d'ailleurs, peuvent repréſenter la figure & le coſtume des anciens Perſes, ſujets des Cyrus & des Darius; & les chapiteaux des colonnes indiquent le goût de leur Architecture; il y en a, parmi ces chapiteaux, qui ſont d'une forme bizarre & ſinguliere, terminés par des figures d'oiſeaux, de petits animaux & des fleurs.

Paſſons à l'Architecture & aux monumens de la Grece & de l'Aſie Mineure; car cette partie du monde étoit remplie de Colonies grecques, & avoit adopté leur

langage, leurs mœurs & leurs Arts. Voyons d'abord quelles étoient les principales parties de l'Architecture grecque, & cherchons d'où elles avoient tiré leur dénomination & leurs uſages, qui furent enſuite adoptés par les Romains. Nous dirons enſuite quels ont été les plus beaux monumens de la Grece, ſur-tout ceux dont les reſtes exiſtoient au ſeizieme ſiecle, qui ont ſervi de modele aux Architectes Romains, & dans l'examen deſquels Vitruve a pris les principes d'Architecture dont il nous a donné des leçons.

Ce ſont les Grecs qui ont l'honneur d'avoir imaginé ce que l'on appelle les ordres d'Architecture, c'eſt-à-dire, les meſures & les diſpoſitions des colonnes, leur piedeſtal & leur entablement. On rapporte à *Dorus*, Roi de l'Achaïe, l'invention de l'*ordre Dorique*. Il l'employa, la premiere fois, dans Argos, pour un temple dédié à Junon. Les colonnes de cet ordre, qui eſt le plus noble & le plus ſimple, ont, dit-on, les proportions du corps humain, c'eſt-à-dire, en hauteur, ſix ou ſept de ſes diametres, y compris le chapiteau. L'*ordre Conique*, le ſecond des ordres grecs, eſt plus léger & plus délicat: on prétend que le corps de la femme lui a ſervi de modele, comme le corps de

l'homme à l'ordre dorique. Le chapiteau eſt décoré de volutes, c'eſt-à-dire, d'ornemens recourbés comme les cornes d'un belier. On croit que l'on a voulu imiter par-là les boucles des cheveux des femmes. Ces deux ordres ont été inventés à peu près dans le même temps, environ huit cents ans avant la naiſſance de J. C.; le dernier prend ſon nom de l'Ionie, partie de l'Aſie Mineure, habitée par des Colonies grecques. Le troiſieme ordre eſt un peu poſtérieur aux autres; on l'appelle *Corinthien.* Les proportions de ſa colonne tiennent le milieu entre celle des deux autres ordres; ſon chapiteau eſt infiniment plus riche & plus magnifique, étant orné de feuillages qui font le plus brillant effet. Auſſi cet ordre fut-il employé de préférence dans les grands & beaux édifices, entre autres, dans le fameux temple d'Epheſe, dont je dirai bientôt un mot. Au reſte, les ordres d'Architecture inventés par les Grecs, ne ſervent qu'à la décoration extérieure des édifices ſacrés, royaux ou publics, auſſi bien que les autres pieces d'ornement, telles que les friſes, les frontons, les pilaſtres, &c. Quant à la véritable conſtruction des bâtimens, il paroît que les Egyptiens & les Perſes n'employerent que la pierre ou le marbre &

le ciment pour les grands édifices, & la brique pour les moindre ; les Grecs commencerent à y faire entrer le bois, qui étoit la matiere premiere de ces anciennes cabanes agreſtes & ſauvages, juſques auxquelles Vitruve fait remonter l'origine des édifices, & ſur-tout des toits & des colonnes.

Les premiers Architectes Grecs dont l'Hiſtoire faſſe mention, vivoient, dit-on, quatorze cents ans avant l'Ere vulgaire. Ce furent Trophonius & Agamedes qui bâtirent le premier temple d'Apollon à Delphes. Trophonius fut enterré dans une caverne à côté de ce temple, & l'on croit qu'il y rendoit des oracles. On venoit le conſulter de tous côtés ; le moyen que l'on employoit pour cela, étoit de paſſer la nuit dans l'antre de Trophonius, & ce que l'on voyoit en ſonge, étoit cenſé la réponſe à la demande, ou plutôt à la penſée du conſultant.

Le fameux Dédale vivoit un peu avant la guerre de Troie. Il étoit d'Athenes, du ſang des Rois de ce pays, & couſin de Théſée. Il voyagea en Egypte, & y vit le labyrinthe dont j'ai dit un mot un peu plus haut. Il imagina d'en conſtruire un à peu près pareil dans l'Iſle de

Crete (actuellement Candie) ; on en voit encore les ruines. Tous les voyageurs, avant le ſeizieme ſiecle, en font mention ; il paroît même que de leur temps on y entroit avec bien plus de facilité qu'on ne le peut faire aujourd'hui. Il y a bien du fabuleux dans ce qu'on rapporte de la deſtination de ce labyrinthe, fait, dit-on, pour le Roi Minos : il y en a d'ailleurs dans tout ce qu'on publie de Dédale, qui étoit auſſi grand Sculpteur & auſſi habile Mécanicien que bon Architecte ; il perfectionna l'Art de la Charpenterie & celui de la voilure des vaiſſeaux : c'eſt de là qu'eſt venue l'opinion qu'il avoit trouvé l'art de voler. Ce ne fut pas Dédale, mais un de ſes Diſciples, nommé *Attale*, qui inventa la ſcie & le compas : on dit que ſon Maître en fut ſi jaloux, qu'il le tua.

Théodorus, Architecte, qui vivoit ſept cents ans avant Jéſus-Chriſt, étoit Grec & de Samos ; il paſſe pour l'inventeur de la regle, du niveau & des ſerrures. Le premier temple de Delphes, bâti par Trophonius, étant tombé par vétuſté, fut rétabli par un Architecte de Corinthe, appelé *Spintarus*, qui y mit une coupole ou petit dôme, peut-être le pre-

mier ouvrage de cette eſpece. Peu de temps après, Cteſiphon, & Théagenes ſon fils, entreprirent la conſtruction du fameux temple d'Epheſe. Ils eurent des ſucceſſeurs dans la conduite de ce ſuperbe édifice, car on y travailla pendant plus de deux cents ans. Il eſt généralement regardé comme la quatrieme des ſept merveilles du Monde. La deſcription de ſa magnificence, tant intérieure qu'extérieure, ſe trouve dans pluſieurs anciens Hiſtoriens; mais il n'a été vu ſur pied par aucun moderne. Ce temple eſſuya, avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, pluſieurs incendies, dont un par accident, le jour que Socrate but la ciguë, & l'autre de propos délibéré, par Eroſtrate, le jour même de la naiſſance d'Alexandre. Cependant il avoit été réparé aſſez promptement, attendu que les colonnes, les murs & les ornemens de marbre & de pierres n'avoient pu être conſumés; mais l'an deux cent ſoixante-trois les Scythes le pillerent & le ruinerent. Les Goths acheverent enfin ſa deſtruction ſous l'empire de Galien. Les Empereurs & les Souverains Chrétiens ne ſe ſont point empreſſés de le réparer : on en a fait ſervir les débris à orner la ville d'Epheſe, qui a ſubſiſté

encore pendant quelque temps, mais qui aujourd'hui eſt réduite à un miſérable village habité par trente ou quarante familles Grecques. Les Romains en avoient fait la réſidence d'un Proconſul. L'Egliſe d'Epheſe regarde comme ſon Apôtre Saint Jean l'Évangéliſte : on prétend même que la Sainte Vierge s'y retira après la mort de Jéſus-Chriſt, qu'elle y mourut, fut miſe dans un ſépulcre & enlevée au Ciel. Du temps des Croiſades, Epheſe fut encore le chef-lieu d'un Comté pris, repris, poſſédé ſucceſſivement par des Princes Chrétiens, Latins ou Grecs : enfin les Mahométans, à qui tous les avantages dont Epheſe avoit joui du temps du Paganiſme & depuis, pendant qu'elle fut poſſédée par les Chrétiens, étoient également indifférens, acheverent de la ruiner de fond en comble. On juge bien que l'ordre ionique étoit employé dans la conſtruction de ce temple, puiſque la ville d'Epheſe étoit la Capitale de l'Ionie ; auſſi voit-on encore dans les débris qui reſtent de ce ſuperbe édifice, des chapiteaux briſés qui ſont de cet ordre; on y remarque quelques bas-reliefs, mais rien ſur pied.

Ce fut à peu près dans le temps qu'on

travailla à rétablir le temple d'Epheſe, que fut commençée la conſtruction du temple de Jupiter Olympien, regardé dans la ſuite comme la ſixieme merveille du Monde. Ce ſuperbe bâtiment fut entrepris par l'ordre de Piſiſtrate Tyran d'Athenes; à ſa mort, les travaux furent diſcontinués, & on ne les reprit que fort long-temps après; de ſorte que ce fut ſeulement au bout de trois cents ans qu'il reçut toute ſa perfection. Il étoit ſitué dans la ville d'Olympie, en Elide; cette cité, bâtie ſur les ruines de Piſe, prit ſon nom des Jeux Olympiques qui s'y célébroient tous les quatre ans; d'où vint l'uſage de compter en Grece par Olympiades. La premiere de toutes les Olympiades eſt 776 ans avant la naiſſance de Notre Seigneur. On en compte deux cents, & on finit de les compter juſtement au temps de la Paſſion de Jéſus-Chriſt, la Grece étant alors totalement ſoumiſe à l'Empire Romain, & les Jeux Olympiques ayant ceſſé, après avoir été exactement célébrés pendant huit-cents ans: ils étoient les plus célebres de la Grece, & on s'y raſſembloit de toute part; mais ce qui s'y paſſoit n'eſt pas relatif au ſujet que je traite. Pauſanias, qui a voyagé dans la

Grece pendant le ſecond ſiecle de notre Ere, nous a laiſſé une belle deſcription de la carriere des Jeux Olympiques & du magnifique temple de Jupiter. Rien n'étoit ſi brillant au dedans & au dehors ; il renfermoit des richeſſes immenſes, de grands & ſuperbes tableaux repréſentant les travaux d'Hercule, de Théſée, & un nombre de ſtatues d'or & d'ivoire; la plupart étoient de Phydias : mais le chef-d'œuvre de ce grand Maître étoit la ſtatue de Jupiter Olympien, qui, ſeule & indépendamment du temple, étoit regardée comme une des merveilles du Monde. Quoique ce temple ait été quelquefois pillé par les Barbares & même par les Romains, du temps de Sylla, il étoit pourtant encore entier ſous l'Empire d'Auguſte, ainſi que la principale ſtatue. Alors les Grecs, de concert avec les Romains (car ces deux nations étoient devenues auſſi baſſes & auſſi flatteuſes l'une que l'autre), voulurent le dédier au génie d'Auguſte ; cependant on n'en délogea pas tout-à-fait la belle ſtatue de Phydias, puiſque Pauſanias témoigne qu'elle y étoit encore de ſon temps, & dit que celle d'Auguſte s'y voyoit & qu'elle étoit d'ambre, d'un travail admirable. Sous

l'Empire d'Adrien, les Athéniens y placerent la ſtatue coloſſale de cet Empereur, & depuis celles de Trajan & pluſieurs autres de marbre de Paros : on y fit un nouveau & ſuperbe portique, orné de colonnes d'ordre corinthien, & on entoura le tout de fortes murailles, pour défendre l'entrée du temple aux brigands & aux armées ennemies ; ce qui n'a pas empêché que ce ſuperbe édifice, qui avoit couté, dit-on, cinq cent millions d'écus, n'ait été ſi abſolument ruiné, tant par les Barbares que par les Chrétiens mêmes, & enfin par les Turcs, qu'il n'en reſte plus que quelques débris & la muraille qui en formoit l'enceinte ; le ſol du temple ſert de marché, & les Turcs & Grecs ont fait ſervir le peu de colonnes qui reſtent ſur pied, à appuyer des treilles, & à ſoutenir des toiles pour mettre les acheteurs à couvert de l'ardeur du ſoleil. On ſait que l'on a fait à la ſtatue de Phydias, qui d'ailleurs étoit la plus belle du Monde, un grand reproche ; c'eſt qu'elle étoit trop grande à proportion du temple. Jupiter y étoit repréſenté aſſis ; mais en combinant ſes proportions avec celles du bâtiment, on remarqua que s'il s'étoit levé, ſa tête en auroit enfoncé la voûte.

Le temps de la belle Architecture, à Athenes, fut celui où vivoit Periclès. Ce grand homme avoit, entre autres talens, celui de faire fleurir les Arts: il l'inſpira aux Athéniens; & ce fut par ſes ordres, ſous ſa direction & ſouvent même d'après ſes propres deſſins, qu'Athenes ſe trouva ornée des plus grands & des plus beaux édifices. Il n'employa que peu d'années à les faire conſtruire, tandis qu'ils ſembloient exiger des ſiecles entiers. Le premier & le plus important de ſes ouvrages fut le port de Pyrée, qui doubla, pour les Athéniens, la facilité du commerce. La ſituation étoit commode & bien diſpoſée; Periclès en tira parti, & ce port fournit non ſeulement un aſile à la flotte & aux vaiſſeaux d'Athenes, mais des logemens, des magaſins & des arſenaux convenables pour toute eſpece de vaiſſeaux & de galeres armées en guerre ou chargées de marchandiſes. Ce beau port, quoiqu'aſſez dégradé, ſubſiſte encore & ſoutient la foible exiſtence de l'Athenes moderne. Cette ville doit auſſi à Periclès l'Odeum ou Théatre de muſique & de concerts pour la ville d'Athenes; il avoit pour baſe le roc, mais étoit orné de colonnes,

couvert & muré en partie du côté où le ſoleil pouvoit incommoder les auditeurs. On en voit encore les ruines, auſſi bien que du temple de Minerve qui y étoit honorée ſous le nom de *Parthenion* ou la *Vierge*. Rien n'étoit ſi riche en ornemens & en ſculpture que ce temple. Periclès y employa deux habiles Architectes, nommés *Ictinus* & *Callicrate*. Pauſanias nous en a donné la deſcription, & l'on peut encore en reconnoître le plan ſur les lieux mêmes. Ces mêmes Artiſtes furent employés à rebâtir le temple de Cérès à Eleuſine. Il étoit regardé comme le troiſieme en magnificence de tous les temples de la Grece. Il ſubſiſta long-temps; car les myſteres & les initiations qui y étoient célébrés, ont été les derniers de toutes les vaines cérémonies du Paganiſme : auſſi les ruines de cet édifice ſont-elles encore conſidérables; mais on a de la peine à reconnoître le plan du temple, & encore moins celui de la ville, qui dépendoit d'Athenes. Dans le même temps, Meneſiclès éleva, par ordre de Periclès, les fameux propylées, portiques qui donnoient entrée, du côté de la ville,

à la citadelle d'Athenes. Cette citadelle fut auſſi conſtruite par les mêmes ordres, & devint la merveille de ſon temps. La ſituation en étant très-avantageuſe, elle a toujours été regardée comme très-utile pour la défenſe d'Athenes, même depuis l'invention de la poudre à canon; elle a été conſervée, & elle reſtoit encore entiere au ſeizieme ſiecle.

On voit encore à Athenes pluſieurs ruines de temples & de bâtimens ſomptueux, dont il eſt difficile de fixer l'époque de la conſtruction; & on n'eſt pas ſûr ſi c'eſt devant ou après Periclès. Le temple de Théſée, celui d'Erectée, & le théatre d'Athenes, étoient ſûrement plus anciens que lui, mais ils paroiſſent avoir été rebâtis. On ſait le nom de l'Architecte qui a conſtruit une certaine tour qui fut appelée *la Tour des Vents.* C'eſt un ouvrage fort ſingulier, dont on peut voir la deſcription dans les Voyageurs des quinzieme & ſeizieme ſiecles, & des plans dans ceux qui, de nos jours, ont publié de belles gravures, repréſentant les ruines de la Grece.

Ce ne fut que 360 ans avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt, que la Reine Artemiſe fit bâtir dans Halicarnaſſe un

ſuperbe tombeau à Mauſole, Roi de Carie, ſon époux. Cet édifice paſſa alors pour une des merveilles du Monde; mais il n'en exiſte plus aucune trace, ſi ce n'eſt des plans dreſſés d'après les deſcriptions faites par les anciens Hiſtoriens.

Il eſt inutile que je parle du coloſſe de Rhodes, la ſeptieme merveille du Monde, dont on ne voit plus de traces & qui n'exiſtoit déjà plus au ſeizieme ſiecle: il étoit tombé peu de temps après ſa conſtruction, &, au ſeptieme ſiecle, les Saraſins en enleverent les matériaux.

On a aſſez entendu parler de l'Architecte Dinocrates ou Democrates, qui offrit à Alexandre de tailler le mont Athos, pour en faire une ſtatue coloſſale qui fût un monument éternel à la gloire de ce conquérant. Alexandre, malgré toute ſa vanité, n'oſa adopter un pareil projet; mais il employa cet Architecte à des entrepriſes plus raiſonnables; il lui fit bâtir la ville d'Alexandrie en Egypte. Après la mort d'Alexandre, Dinocrates s'attacha à Ptolemée, l'un de ſes Généraux, qui eut pour ſon partage cette Province & cette Ville. Democrates, & Soſtrates ſon Diſciple, bâtirent à Alexandrie pluſieurs temples

temples magnifiques, entre autres celui d'Arſinoë, ſœur d'un des Ptolemées, & furent auſſi, à ce que l'on croit, les conſtructeurs de l'immenſe & ſuperbe bibliotheque & du palais, qui y étoit joint, des Ptolemées & des Cléopatres. Comme je l'ai déjà dit en parlant de l'Egypte, il ne reſte preſque plus rien de ces bâtimens, pas même le fameux Phare, bâti dans la petite iſle de Pharos, proche le port d'Alexandrie, mais dont il ne ſubſiſte que la mémoire.

Je ne dirai ici qu'un mot de deux anciennes villes dont on voit encore les ruines en Syrie; elles ſont remarquables, & annoncent que ces villes étoient ornées de ſomptueux édifices. L'architecture en eſt Grecque, & on y voit beaucoup d'inſcriptions en cette langue, mêlées avec quelques-unes en Hébreu & en Syriaque, ſans compter celles en Arabe, qui ſont aſſurément modernes. Poſtel, Belon & Munſter, qui ont voyagé en Aſie au ſeizieme ſiecle, parlent de ces ruines, mais fort à la légere, & il s'en faut bien qu'ils en donnent d'auſſi belles deſcriptions & des plans auſſi magnifiques que ceux qui ont paru dans ce ſiecle-ci. Ce que nous ſavons encore de plus qu'eux, c'eſt

que la premiere de ces villes, que l'on nomme à préſent *Balbec*, s'appeloit *Heliopolis*, à cauſe d'un fameux temple dédié au Soleil, & que l'autre, que les Grecs & les Latins appellent *Palmyre*, a été fondée par Salomon ſous le nom de *Tadmor*.

Je vais paſſer aux premiers Architectes Romains, & dire quelque choſe des premiers édifices qu'ils bâtirent à Rome avant le temps d'Auguſte, qui eſt celui pendant lequel Vitruve écrivit ſur l'Architecture. J'obſerverai cependant qu'il s'en fallut de beaucoup que les Architectes Grecs ceſſaſſent alors de travailler, leurs talens d'être admirés, & leurs édifices d'être entretenus. Les Romains les regardoient comme leurs Maîtres, & alloient s'inſtruire à leur école & dans leur pays. Conquérans de la Grece, ils ménagerent ſoigneuſement les chef-d'œuvres de l'Art; ils emporterent à Rome ceux qui étoient portatifs, mais ils eurent ſoin de ne point dégrader les édifices. On répara promptement ceux qui avoient été endommagés pendant le ſiége d'Athenes par Sylla; & même, au milieu des horreurs de la guerre civile, les deux partis les reſpecterent. C'eſt ſûrement au ſoin que l'on prit de ces beaux modeles, que nous de-

vons les progrès & le maintien de la bonne Architecture dans Rome. Ce ne fut que quelques ſiecles après qu'elle ſe gâta & ſe perdit enfin dans l'un & l'autre pays. Avant que l'Architecture grecque ſe fût introduite en Italie, on y connoiſſoit déjà un ordre que l'on appeloit *Toſcan*. Il eſt d'une grande ſimplicité, pour ainſi dire, agreſte & un peu barbare, mais très-ſolide. Après que les Romains eurent adopté les ordres grecs, ils ne laiſſerent pas de ſe ſervir encore quelquefois de ce dernier. Ils ont auſſi imaginé différens ordres compoſés, dans leſquels on adapte & on réunit les pieces propres à un ordre avec les colonnes d'un autre. Rarement ces compoſitions réuſſiſſent elles; c'eſt tout au plus ſi les volutes ioniques, placées ſur le chapiteau corinthien, font un bon effet. Il y a deux eſpeces de demi-ordres, du premier deſquels les Grecs ont fait uſage auſſi bien que les Romains, mais qui ne peuvent pourtant être comptés parmi les ordres réguliers; ce ſont le *Cariatique* & le *Ruſtique*. On appelle Cariatides, certaines figures qui ont les pieds joints ou enveloppés dans une gaîne, auxquelles on fait ſoutenir avec les mains ou avec la tête, des entablemens, ſur-tout ceux qui ſont en ſaillie, comme les balcons;

ainſi elles ſont l'office de colonne ou de pilaſtre. Dans ce dernier cas, on ne les fait qu'en ronde boſſe, ou demi-relief. On prétend que leur nom vient de ce que les Architectes Perſans avoient ainſi repréſenté les hommes & les femmes de Carie, quand ils avoient conquis cette partie de l'Aſie peuplée de Colonies grecques, pour montrer qu'ils aſſujettiſſoient ces eſclaves aux plus rudes travaux. En revanche, les Grecs ſculpterent des eſclaves Perſans dans la même attitude, & les Romains y ont mis des Gaulois. Le Ruſtique mérite encore moins le nom d'ordre que le Cariatique. On l'emploie beaucoup plus en pilaſtres qu'en colonnes, & il ne convient que dans les bâtimens du genre dont il porte le nom, dans les fontaines, grottes & édifices vraiment ruſtiques.

Le premier Architecte Romain qui bâtit à la maniere des Grecs, fut, dit-on, Coſſutius. Il avoit étudié l'Architecture en Grece, & fut trouvé ſi habile dans ſon Art, qu'Antiochus Epiphanes voulant achever le temple de Jupiter Olympien, ne crut pas pouvoir choiſir un meilleur Architecte pour exécuter ce grand projet. Il s'en acquitta parfaitement. Mais avant le temps de Vitruve ce temple n'exiſtoit

plus. On ne croit pas que Coſſutius ait fait d'ouvrage à Rome. Les Toſcans en avoient entrepris de conſidérables, tous fort groſſiers, tel que le grand égoût de Rome, que l'on appeloit *Cloaca maxima*. Mais ce furent des Architectes Grecs qui firent les premiers temples de quelque conſéquence, tels que celui de *Jupiter Stator* dans le Capitole, celui de Mars au cirque Flaminien, & quelques autres. Enfin, un Architecte Romain, nommé *Caius Mutius*, bâtit à Rome, environ cent ans avant J. C., deux temples fameux par la façon dont ils étoient diſpoſés. C'étoient ceux de l'Honneur & de la Vertu, & il falloit néceſſairement paſſer par celui de la Vertu pour entrer dans celui de l'honneur.

Valerius d'Oſtie fit pluſieurs théatres ou amphithéatres, & parvint à les couvrir & à les arroſer de maniere que le peuple n'y fût point incommodé du ſoleil ni de la pouſſiere. Céſar & Auguſte, ayant régné dans Rome, qui ne fut heureuſe qu'à compter de l'inſtant où elle eut un Maître, & que perſonne ne conteſta plus aux Céſars le droit de faire oublier leurs cruautés paſſées, tous les Arts ſe reſſentirent de cette heureuſe domination; Vitruve écrivit tranquil-

lement ſur l'Architecture. On prétend que d'autres avant lui ont fait des Traités en ce genre; mais ils n'exiſtent plus : celui-ci eſt le ſeul de l'antiquité qui nous reſte; il mérite aſſurément que j'en faſſe un léger extrait, ne fût-ce que dans l'eſpoir d'inſpirer à mes Lecteurs le déſir de lire en entier un Ouvrage dont l'étude réfléchie, ſuivie de l'examen ſérieux de quelques anciens monumens, ſuffiſent pour former un habile Architecte.

C'eſt d'après deux traductions de Vitruve; l'une de 1565, par Bertin & Guardet; l'autre, par Jean Martin, imprimée en 1572, que je vais faire connoître cet Auteur. Ces vieilles traductions ne ſont accompagnées d'aucun commentaire, mais d'ailleurs le texte eſt aſſez exactement rendu. Le dix ſeptieme ſiecle a produit des traductions mieux écrites & ornées de notes plus utiles; telle eſt celle du fameux Médecin & Architecte Perrault, Auteur de la belle colonnade du Louvre; c'eſt celle que je conſeille de lire; elle a été imprimée en 1689, *in-folio*, avec beaucoup de magnificence & de belles gravures; mais pour moi, fidele à mon ſeizieme ſiecle, je ne veux extraire que les traductions de ce temps là.

Chacun des dix livres de Vitruve eſt

diviſé par chapitres, précédés d'une préface. Le premier chapitre traite des qualités que doit avoir un Architecte, & Vitruve en exige tant de ceux qui ſe deſtinent à pratiquer cet Art, que cela eſt preſque ridicule. Il veut que l'Architecte ſache bien écrire & bien deſſiner, qu'il ſoit inſtruit dans l'Arithmétique & la Géométrie, qu'il ne ſoit pas ignorant de l'Optique, & ait quelque teinture de l'Hiſtoire. Juſque-là il n'y a rien à dire; mais il exige de plus qu'il ait étudié la Philoſophie, la Muſique, la Juriſprudence, la Médecine, & l'Aſtrologie. Certainement on n'en demande pas tant aujourd'hui à un Architecte; mais il eſt à ſouhaiter qu'il poſſede ce bon goût naturel, qui ne peut s'acquérir par l'étude, mais qui eſt proprement une diſpoſition innée à ſentir le beau.

Vitruve dit que les principes de l'Architecture roulent ſur cinq points; l'ordonnance, la diſpoſition, les proportions, la bienſéance, & la diſtribution. L'ordonnance d'un bâtiment doit être en général noble & grande; la diſpoſition eſt l'arrangement convenable entre toutes les parties; les proportions, l'accord de toutes ces parties

entre elles. Ce qu'il appelle la bienſéance, eſt l'attention que l'on doit avoir à ce que chaque bâtiment ſoit propre à l'objet pour lequel il eſt conſtruit. Quant à la diſtribution, elle doit réſulter de l'attention de l'Architecte à ſe conformer aux premiers principes. Avant que d'entreprendre la conſtruction d'une ville & même celle d'un ſimple bâtiment, il faut d'abord examiner quelle eſt la nature du terrein, celle du climat, & ſi le lieu eſt ſain & ſolide; s'il ne l'eſt pas, & qu'on ſoit cependant forcé d'y faire des conſtructions, on doit conſidérer comment on peut remédier à ces inconvéniens. Pour jeter les fondations des murailles, des tours & des remparts, il faut abſolument creuſer juſqu'au ſolide, & dans le ſolide même, autant qu'il eſt poſſible, former ſes fondations avec les meilleures pierres, & les faire plus larges que les murailles qui doivent porter deſſus. Les murs d'enceinte d'une ville étant fondés & élevés, il faut auſſi tracer les rues & déterminer l'emplacement des maiſons, en ayant égard aux vents, ſur les effets deſquels Vitruve entre dans un aſſez grand détail. Il prouve par-là la vérité de ce qu'il a dit au commencement de ſon livre, qu'il faut que l'Archi-

tecte ſoit Phyſicien & même un peu Médecin ; car il prétend qu'on doit ſe garantir du vent du midi, parce qu'il donne la fievre, & de celui du nord qui cauſe les rhumes & fait touſſer. Il faut qu'une ville, pour être ſaine, ſoit aérée, mais de maniere que ce ne ſoient pas les vents dangereux qui la traverſent. Enfin il y a des attentions particulieres à avoir ſur la maniere de placer les temples & les autres édifices publics.

Le ſecond livre de Vitruve contient une eſpece d'Hiſtoire de l'Architecture, mais très-abrégée, & fondée plutôt ſur des conjectures que ſur des faits ; il remonte juſqu'aux ſimples cabanes, & montre comment celles-ci ne furent d'abord que des morceaux de bois aſſemblés, leſquels, ſe réuniſſant tous en pointe par le haut, formoient une ſorte de toit, pour que les hommes qui habitoient deſſous ces demeures agreſtes, fuſſent à l'abri des ardeurs du ſoleil & des injures de l'air : on garniſſoit l'intervalle que laiſſoient entre eux les bois, avec du ſable & des pierrailles, & par-deſſus on plaçoit une couche de terre graſſe. On employa enſuite, dit Vitruve, la brique pour la conſtruction des édifices, & on l'allia avec un

mortier ou ciment fait de ſable fin mouillé. Enfin on trouva le ſecret de faire de la chaux, en brûlant les pierres blanches ou calcaires ; une autre eſpece de ciment plus excellent, dont parle Vitruve, & dont on fait encore uſage en Italie, c'eſt la Pouzzolane; mais, malheureuſement pour nos pays, la perfection de ce mortier tient aux terres de Pouzzoles & de Bayes, qu'on emploie pour le compoſer, & dont on ne trouve pas de pareilles en France. Il entre enſuite dans le détail des eſpeces de carrieres & des différentes pierres ; c'eſt encore relativement aux environs de Rome. Il conſacre un grand chapitre aux divers genres de Maçonnerie, & en diſtingue ſept : la meilleure paroît être celle des Grecs, dans laquelle on place les lits de pierres les uns ſur les autres, en obſervant que chaque milieu de pierre du rang ſupérieur correſponde à la jointure de celui d'au deſſus. On lie enſuite toutes ces pierres avec du mortier; mais Vitruve remarque qu'il y avoit des édifices dans leſquels on n'employoit point de mortier, & qui ſe ſoutenoient par le ſeul poids des pierres & la forme dont elles étoient taillées. Quand les murailles ſont fort larges, on éleve d'abord deux petits murs intérieur & extérieur, &

on remplit l'intervalle qu'ils laiſſent avec du cailloutage, des moellons ou pierres tendres, & du mortier. Dans les deux derniers chapitres du ſecond livre, il eſt queſtion des bois, & l'on juge bien qu'il ne parle que de ceux connus en Italie. Après avoir dit dans quelle ſaiſon il faut les couper, il compte cinq eſpeces de bois propres à la conſtruction; le chêne, l'orme, le peuplier, le cyprès & le ſapin; il paroît que le premier & le dernier étoient ceux dont les Romains faiſoient le plus d'uſage dans leurs édifices

Dans le troiſieme livre, Vitruve, après avoir indiqué la maniere dont on conſtruit toutes ſortes d'édifices, traite de leurs ornemens & de la décoration qui convient à chacun d'eux. Il s'étend d'abord ſur les proportions que doivent avoir les colonnes, qui ſont toutes relatives aux meſures du corps de l'homme; mais, paſſant bientôt aux temples mêmes, il les diſtingue conformément à leur architecture plus ou moins ſimple, ou plus ou moins chargée & ornée de colonnes & de pilaſtres. Il y en a qui n'ont que deux colonnes à côté de leur porte, avec un entablement & des frontons fort ſimples; d'autres ont quatre colonnes en avant; l'entablement & le

fronton en ſont bien plus ornés. La troiſieme eſpece de temples a double porte, l'une en avant & l'autre en arriere, & elles ſont également ornées de colonnes & de frontons ſculptés. La quatrieme, que l'on appelle *Periptere*, eſt entourée de tous côtés de colonnes qui forment une allée couverte. Dans la cinquieme eſpece, la colonnade des côtés forme une double allée. Dans la ſixieme, cette double allée regne des quatre côtés du temple. Dans la ſeptieme, Vitruve nous apprend que les colonnes qui entouroient l'édifice principal, n'étoient que de pur ornement, & ne ſervoient à ſoutenir aucun toit propre à mettre à l'abri; il obſerve à cette occaſion, que les temples des Perſes étoient abſolument découverts. Le ſecond chapitre traite de la maniere de réunir, d'eſpacer, & d'éloigner les colonnes les unes des autres, & des différences que ces diſpoſitions apportent dans les bâtimens. Le troiſieme chapitre nous inſtruit des moyens de fonder ſolidement les colonnes, de façon qu'elles ne puiſſent s'écarter de leur aplomb ni s'éloigner de leur niveau; par ſuite, il eſt queſtion de leurs baſes & de leurs piedeſtaux; enfin de leurs

architraves, de leurs friſes, de leurs corniches, des volutes de l'ordre ionique, & des cannelures que l'on fait quelquefois aux colonnes.

Les premiers chapitres du quatrieme livre ſont deſtinés à bien expliquer ce qui caractériſe & différentie les trois ordres grecs en Architecture dans toutes leurs parties. A commencer du quatrieme chapitre, Vitruve entre dans le détail des temples à la grecque, & fait connoître leur diſtribution & leurs proportions. Dans le ſeptieme, il s'occupe des temples Toſcans, de l'ordre d'Architecture qui porte ce nom, & qui n'eſt eſtimable que par ſa ſolidité, d'ailleurs bien moins brillant que les ordres grecs; par-conſéquent, remarque-t-il, il ne convient pas aux temples de tous les Dieux.

Le cinquieme livre roule ſur les places publiques, ſur les colonnades & les portiques qui les entourent : quelquefois ces portiques ſont voûtés & forment des galeries couvertes, que dans ce cas on appeloit *Baſiliques*. Vitruve bâtit un édifice de cette eſpece pour la ville de Fano: il nous en donne la deſcription, les plans, les coupes & la repréſentation. Il paroît

que c'étoit un bel édifice, ce qui prouve que Vitruve étoit auſſi habile Architecte dans la pratique que dans la théorie. C'eſt dommage qu'il ne nous reſte plus rien de ce monument que dans l'Ouvrage de ſon Auteur. De la conſtruction des baſiliques, il paſſe à celle des théatres, & fait à cette occaſion une grande digreſſion ſur la muſique; elle n'eſt pas à beaucoup près auſſi hors de propos qu'on pourroit le croire : en effet, quoique l'Architecte ne ſoit pas chargé de la compoſition des airs qui ſe chantent ſur ſon théatre, il faut qu'il connoiſſe la portée de la voix & du ſon des inſtrumens, & les moyens les plus convenables pour les faire entendre diſtinctement & ſans confuſion. L'Architecte d'un théatre de muſique eſt, à cet égard, comme un Luthier, qui doit connoître la théorie des ſons, pour les faire rendre à ſon inſtrument. Les Anciens avoient des moyens pour rendre leurs ſalles ſonores, qu'il ne paroît pas qu'on pratique aujourd'hui; ils plaçoient dans les angles du bâtiment, des vaſes qui, étant frappés intérieurement par les ſons, les propageoient & en favoriſoient les différentes modulations. Je ſup-

prime tout le détail dans lequel Vitruve entre ſur ces modulations, qu'il exprime par différens mots tirés du grec, mais qui ſont encore connus de nos Savans en muſique, tels que l'*enharmonique*, le *cromatique*, le *diatonique*, l'*hyperboleon* & l'*hypathon*. Le reſte de ce qui regarde la conſtruction du théatre eſt moins ſavant & peut-être plus curieux. Dans tous ceux des Anciens, les gradins & les portiques occupés par les ſpectateurs, s'appeloient proprement *le théatre*, & formoient un demi-cercle en arc, dont la corde étoit occupée par le *proſcænium* ou la ſcene. Les décorations ne changeoient qu'autant que le genre de ſpectacle changeoit lui-même, & l'on ne donnoit jamais dans le même jour des ſpectacles de différente nature. Vitruve dit qu'il y avoit trois ſortes de ſcenes, la tragique, la comique & la ſatirique. Lorſqu'on devoit jouer du tragique, la ſcene étoit ornée de colonnes, de portiques, de frontons élevés, de ſtatues, & enfin de tout ce qui pouvoit convenir à un palais royal. La ſcene des Comédies repréſentoit une ville, des rues, & des maiſons particulieres; enfin, dans la ſcene ſatirique, on voyoit des bois, des antres, les bords de la mer, &

tout ce qui caractériſoit les habitations de Nymphes & de Satyres. Derriere la ſcene, étoit le *poſtcœnium* orné de portiques & de promenoirs publics. Quand il pleuvoit, les citoyens ſe promenoient ſous les premiers, & quand il faiſoit beau, ſous des arbres plantés en quinconces qui occupoient l'intérieur du promenoir. Dans le dixieme chapitre, il eſt queſtion des bancs publics ou thermes, qui, chez les Grecs & les Romains, étoient ſouvent des édifices ſuperbes. Le onzieme traite des *Paleſtres*, ou lieux d'exercices ou de gymnaſtique. Enfin le douzieme & dernier parle de la maçonnerie qui ſe fait ſous l'eau, tant dans les ports de mer que dans les rivieres. L'on voit que l'on étoit, du temps de Vitruve, plus avancé dans la maniere de conduire ces ſortes d'ouvrages que nous ne le croyons communément ; car on connoiſſoit déjà l'art de faire des batardeaux, des épuiſemens, des conduits, &c.

Le ſixieme livre traite de la conſtruction des maiſons particulieres. Après un petit chapitre que l'on doit pardonner à Vitruve auſſi bien qu'à ſon ſiecle, & qui roule ſur la maniere dont il faut conſulter le Ciel, afin de ne conſtruire les maiſons

maiſons que conformément aux principes de l'Aſtrologie. Il entre dans le détail des proportions & des meſures que doivent avoir les édifices particuliers; il parle des cours. Dans les anciens temps de Rome, elles étoient couvertes à la Toſcane, c'eſt-à-dire par des auvents ou toits avancés, à l'abri deſquels on pouvoit tourner à couvert tout autour de la cour. Par la ſuite, on adopta la maniere des Grecs, qui étoit d'entourer les cours de portiques couverts, appuyés ſur des colonnes avec des entablemens. Les cours étoient auſſi quelquefois entiérement découvertes. Les veſtibules & les cabinets font le ſujet d'un autre chapitre: les ſuivans ſont conſacrés aux ſalles à manger, aux ſallons d'aſſemblées & de converſations, aux galeries garnies de tableaux & de ſtatues. Quelquefois, dans les belles maiſons particulieres, il y avoit deux rangs de portiques l'un ſur l'autre. Les deux derniers chapitres traitent, le premier des maiſons de campagne des Romains, & de leur différence d'avec les maiſons de ville; & le ſecond, de la différence qui ſe trouvoit entre la façon de conſtruire les maiſons de particuliers, de ville ou de cam-

pagne. On trouve dans Vitruve le plan fort exact, piece par piece, d'une maiſon particuliere, mais vaſte, conſtruite à la grecque : c'eſt un morceau curieux & intéreſſant, & dont on peut tirer de grandes concluſions pour la connoiſſance des mœurs des Romains, qui, au temps d'Auguſte, avoient adopté les uſages des Grecs, leurs Arts & leurs plaiſirs. J'exhorte mes Lecteurs à examiner ce plan dans le beau Vitruve, de la traduction de Perault, & à chercher enſuite, dans le ſixieme volume de la vie des Peintres par Félibien, les plans des deux maiſons de campagne de Pline le Conſul, dont l'une s'appeloit *le Laurentin*, & l'autre la maiſon de *Toſcane*. On y remarquera que, du temps de Trajan, ſous l'empire duquel Pline fut Conſul, toutes les maiſons des riches Romains étoient diſtribuées comme celles dont Vitruve nous a laiſſé le plan. Ces maiſons grecques n'avoient qu'un rez de chauſſée, & il n'y avoit de premier étage qu'à de certains pavillons où logeoient les eſclaves & les affranchis : mais les appartemens d'honneur du maître de la maiſon, étoient, tout au plus, élevés de quelques pieds, & on y montoit par un petit nombre de degrés placés à

l'entrée extérieure, comme les eſcaliers par leſquels on entroit dans certains temples. Tout y étoit d'ailleurs diſpoſé relativement à un climat très-chaud, & on y remarquoit des bains, des lieux d'exercice, beaucoup de galeries où l'on pouvoit ſe promener à l'abri du ſoleil & des injures de l'air, de grandes ſalles à manger que l'on avoit ſoin d'entretenir fraîches, &c... Les deſcriptions & les plans du Laurentin & de la maiſon de Toſcane, ne peuvent manquer d'être exacts, puiſqu'ils ſont tirés des Lettres de Pline à qui elles appartenoient, & qui invite ſes amis Gallus & Apollinaire à venir l'y voir, en leur en faiſant tout le détail. La premiere étoit ſituée à dix-ſept milles, c'eſt-à-dire environ cinq lieues de Rome, du côté d'Oſtie, ſur les bords de la mer; la ſeconde en Toſcane, du côté de la petite ville que l'on appelle aujourd'hui *Borgo ſan Sepolcro*. Elle étoit fort éloignée de la mer, par conſéquent moins bien ſituée que le Laurentin: elle n'étoit pas non plus ſi grande; mais elle avoit d'ailleurs d'autres avantages : c'étoit un pays de chaſſe & de vignoble. Ces deux maiſons de campagne n'étoient pas les ſeules que poſſédoit Pline le Jeune; il en

avoit encore une à Tuſculum (*Freſcati*), une à Tibur (*Tivoli*), & une autre à Preneſte (*Paleſtrine*). J'aurai, dans la ſuite de cet Ouvrage, ſouvent à parler de Pline le Jeune, en le conſidérant comme Orateur & Epiſtolaire; mais dans ce moment-ci il ne ſe préſente à moi que relativement à l'Architecture, & comme un propriétaire riche & de bon goût, dont les poſſeſſions étoient délicieuſes.

Dans le ſeptieme livre, Vitruve entre dans de nouveaux détails de conſtruction; il apprend à faire des enduits ſur les murailles, à les rendre unies & luiſantes, à compoſer le ſtuc, à rendre pareillement les planchers & les voûtes propres & impénétrables à l'humidité, enfin, à préparer les murs pour recevoir la peinture à freſque. Il dit quelques mots du marbre, & s'étend ſur les couleurs avec leſquelles on peut l'imiter. Ces détails paroîtroient aſſez étrangers à l'Architecture, ſi nous n'avions déjà vu que Vitruve prétend que l'Architecte doit étendre ſes connoiſſances juſqu'à cultiver tous les Arts & poſſéder toutes les Sciences. La couleur dont les Anciens faiſoient le plus de cas, étoit le minium, que nous appelons à préſent *cinabre minéral*. Vitruve

parcourt enſuite les autres couleurs, enſeigne même la façon de préparer la céruſe, le vert-de-gris, la ſandaraque & la fauſſe pourpre, convenant que la véritable étoit trop chere.

Dans le huitieme livre, il n'eſt queſtion que de l'eau, des moyens d'en trouver en faiſant des puits creuſés en terre, ou de raſſembler l'eau de pluie dans des citernes. Il entre dans d'aſſez grands détails ſur les eaux chaudes & ſur les cauſes de leur chaleur, & des qualités particulieres qu'ont certaines eaux; enfin, dans les derniers chapitres, il traite de la conduite des eaux, de la maniere dont on doit s'y prendre pour en connoître le niveau. Il indique quelques machines & quelques procédés qui, quoique expliqués fort obſcurément, nous prouvent du moins qu'on avoit déjà, du temps d'Auguſte, aſſez de connoiſſances ſur cette matiere.

Les détails contenus dans le neuvieme livre, ſont géométriques, phyſiques, gnomoniques, & même aſtronomiques. Il paroît que Vitruve ſuit toujours ſon ſyſtême favori, qui eſt que l'Architecte doit ſavoir tout ce qui a rapport à ſon Art, de près ou de loin.

Enfin le dixieme livre prouve encore mieux, & de plus en plus, cette façon de penſer de notre Auteur, car il roule entiérement ſur la mécanique. On voit que Vitruve connoiſſoit les ouvrages d'Euclide, d'Archimede, de Heron, & des autres fameux Mathématiciens & Mécaniciens Grecs. Il décrit aſſez bien les machines les plus utiles, inventées par ces grands hommes; & après avoir expliqué celles qui peuvent ſervir directement ou indirectement à la conſtruction des murailles, des villes & des châteaux, il ne ſe croit pas diſpenſé de faire connoître les machines guerrieres qui ſont propres à abattre & détruire les châteaux & les citadelles.

C'eſt la difficulté de bien entendre ces deux derniers livres ſans un commentaire, qui a été cauſe que les Traducteurs du ſeizieme ſiecle n'ont oſé les donner en françois. Jean Martin a fini ſon travail au huitieme livre; & les deux premiers qui avoient travaillé ſur Vitruve, en étoient reſtés à la fin du ſixieme. Pour moi, je viens de les indiquer tous, en m'arrêtant ſeulement un peu plus ſur ce qui a un rapport véritable & direct à l'Architecture des Anciens, dans laquelle

Vitruve eſt non ſeulement le plus grand, mais même le ſeul Maître.

Depuis le regne d'Auguſte juſqu'à celui d'Alexandre Severe, depuis Vitruve juſqu'à l'Architecte Nicon, pere du Médecin Galien, c'eſt-à-dire pendant plus de deux cents ans, il s'éleva continuellement à Rome de ſuperbes édifices, dont la conſtruction fut dirigée par d'excellens Artiſtes. Je vais d'abord indiquer les noms de ceux-ci ; enſuite je jetterai un coup-d'œil ſur les monumens qu'ils éleverent dans la Capitale du Monde, de la plupart deſquels on voit encore les ruines. Un ſecond Vitruve, ſurnommé *Cerdon*, fut digne du nom illuſtre en Architecture qu'il portoit. Il fit à Vérone, ſa patrie, de très-beaux ouvrages, entre autres, un arc triomphal de l'ordre corinthien, que l'on y voit encore.

Deux Affranchis, qui s'étoient adonnés à l'Architecture, formerent, par les ordres d'Agrippa, l'entrepriſe hardie de percer la montagne de Pauſilippe, auprès de Naples, dans l'étendue d'un demi-mille, & d'y pratiquer un chemin qui conduisît directement de Naples à Pouzzole. Ils réuſſirent dans ce vaſte projet, qu'encore aujourd'hui aucun Voya-

geur qui va à Naples ne voit ſans être frappé d'étonnement & d'admiration. Sous l'Empire de Neron, *Severe* & *Celer* conſtruiſirent pour lui le palais que l'on appela *la maiſon dorée*. Rien n'étoit ſi brillant; & au milieu de tant de magnificences, on ne pouvoit mépriſer ni blâmer que le poſſeſſeur. *Rabirius* fut l'Architecte de Domitien, & fit d'aſſez beaux ouvrages pour ce méchant Empereur.

Frontin, d'ailleurs ſi connu par ſes ouvrages ſur la guerre, l'eſt auſſi par un traité ſur les aqueducs. Il eut l'intendance de ceux de Rome ſous l'Empereur Nerva : cela fait préſumer qu'il étoit Architecte ; mais d'ailleurs il ne nous reſte aucun monument de lui : ſon traité n'eſt point traduit en françois ; il eſt rempli d'une grande érudition, & il y en a une partie qui pourroit être utile aux gens de l'Art.

Pline le Jeune ne s'eſt pas borné à arranger des maiſons de campagne pour lui-même ; il avoit préſidé à la conſtruction d'édifices bien plus conſidérables : étant Propréteur en Bythinie, il rétablit ceux de Nicomédie & de pluſieurs autres villes de l'Aſie Mineure, fit conſ-

truire un beau théatre à Nicée, & creuſer un canal de cette ville à la mer. Enfin Trajan le fit Surintendant des aqueducs de Rome, à la place de Frontin. Ce furent ces emplois qui lui donnerent du goût pour l'Architecture, de ſorte qu'après ſa retraite du Conſulat, il fit travailler non ſeulement pour lui, mais encore pour des villes dont il étoit Protecteur, telles que Come & Milan. On remarque que quoiqu'il ait dépenſé beaucoup en bâtimens, il n'étoit pas fort riche; mais il avoit infiniment d'ordre & d'économie dans ſes affaires.

Apollodore de Damas mérita la faveur de Trajan, le meilleur des Empereurs. Les ouvrages qu'ordonna ce Souverain, & qui furent exécutés ſous la direction de cet Architecte, ſont véritablement admirables, entre autres, ce que l'on appelle encore à Rome le *Forum Trajani*, ou la place publique de Trajan. Il fallut faire un travail conſidérable pour égaliſer cette place: mais indépendamment de ces efforts, perdus pour la poſtérité, il reſte encore ſur pied un monument bien précieux de l'habileté d'Apollodore; c'eſt la colonne Trajane. On la conſerve avec ſoin, & il ſeroit à

ſouhaiter qu'on en eût fait autant de l'arc de triomphe du même Empereur, qui occupoit une partie de la même place. On voyoit encore à Rome, de la façon d'Apollodore, la Baſilique Ulpienne, & les Thermes ou Bains de Trajan; mais à peine reſte-t-il quelques ruines des derniers, & il n'exiſte aucunes traces de l'autre. Le plus ſuperbe ouvrage qu'Apollodore fit pour l'Empereur ſon Maître, fut le fameux pont ſur le Danube: on en voit encore des reſtes près de Javarin, dans la Baſſe-Hongrie. Le fleuve eſt ſi rapide en cet endroit, qu'on a peine à concevoir comment il a pu être fondé; cependant il étoit long d'un mille & demi, c'eſt-à-dire d'une demi-lieue de France. Il avoit vingt-une arches, ſoixante pieds de large & trois cents de haut. On ſait que Trajan l'avoit fait faire pour faciliter le paſſage des troupes qu'il envoyoit contre les Barbares; mais Adrien le fit détruire, dans l'idée au contraire que ce pont ouvroit aux ennemis une porte pour entrer dans l'Empire. Trajan étant mort, Apollodore eut une fin funeſte & qui aſſurément ne fait point d'honneur à l'Empereur Adrien. Ce malheureux Artiſte s'étoit aviſé de critiquer, avec aſſez d'amertume

à la vérité, des plans & des projets de conſtruction qu'avoit imaginés Adrien un peu avant ou après être monté ſur le trône. Les rivaux d'Appollodore aigrirent l'Empereur contre lui, & on prétend qu'il le fit mourir.

Un autre Architecte (*Detrianus*), plus courtiſan qu'Apollodore, captiva les bonnes graces d'Adrien, & exécuta une infinité d'édifices d'après les idées bonnes ou mauvaiſes de ſon Maître. Les plus conſidérables de ceux que nous connoiſſons encore & dont nous pouvons le mieux juger aujourd'hui, ſont le Mole d'Adrien, que l'on nomme *le Château Saint-Ange*, & le pont Elien, appelé auſſi *le Pont Saint-Ange*. L'on apperçoit déjà dans la peſanteur de ces édifices quelques traces de mauvais goût; mais d'ailleurs la conſtruction en eſt bonne & ſolide. On prétend que Detrianus vint à bout de tranſporter d'un endroit à un autre un temple de la Bonne Déeſſe, auſſi bien que le coloſſe de Néron, qui étoit de bronze & avoit cent vingt pieds de haut : ſi le fait eſt vrai, au moins ne pouvons-nous imaginer comment il s'y prit pour en venir à bout. Adrien voyagea beaucoup, & ordonna une infinité d'autres conſtructions & reconſtruc-

tions. Le temple de Nîmes, en Languedoc, que l'on appelle *la Maiſon carrée*, eſt ſon ouvrage & celui de Detrianus. Une certaine grande muraille qui ſéparoit l'Ecoſſe de l'Angleterre, & qui avoit ving-ſept lieues de long, fut bâtie par ſes ordres lorſqu'il paſſa dans la Grande-Bretagne. Il fit réparer la ville de Jéruſalem & conſtruire un temple dédié à Jupiter, à la place de celui du vrai Dieu. Il répara auſſi celui de Jupiter Olympien à Athenes, & enfin fit élever tant d'édifices, ſur les murailles deſquels il faiſoit graver ſon nom & ſa qualité de Reſtaurateur, qu'on dit qu'il reſſembloit à *l'herbe pariétaire* qui ſe trouve ſur toutes les vieilles murailles. Vers la fin de ſes jours, il ſe retira à Tivoli, où il fit bâtir une ſuperbe & délicieuſe maiſon de campagne. On a découvert des monumens précieux en fouillant ſur la place qu'elle occupoit.

Sous les regnes ſuivans, on remarque ſur-tout le temple d'Antonin & Fauſtine, & la colonne Antonine, faite à l'imitation de celle de Trajan. Septime Sévere ordonna qu'on élevât le Septizone, eſpece de portique qui avoit ſept rangs de colonnes les unes ſur les autres, dont il reſte très-peu de choſe : mais l'arc de triomphe de cet Empereur ſubſiſte

encore en entier & eſt eſtimé des connoiſſeurs. On convient généralement que ce fut ſous Caracalla que l'Architecture dégénéra: on ſervoit à contre-cœur un Empereur de ce caractere. Alexandre Sévere ranima les Arts pour un moment, mais après lui ils tomberent bientôt en décadence. Cependant nous avons encore un arc de triomphe de Galien, quelques monumens des regnes d'Aurelien & de Diocletien, qui ne ſont pas ſans mérite. Enfin, Conſtantin transféra le ſiége de l'Empire de Rome à Conſtantinople, & de ce moment tout fut en décadence. Ce n'eſt pas qu'il ne raſſemblât dans ſa nouvelle Capitale beaucoup de chef-d'œuvres de l'Art; il en fit tranſporter de toutes les parties de ſon Empire; mais c'étoient preſque tous des ouvrages de ſculpture, & les Architectes qu'il employa ne ſavoient qu'amonceler ſans choix les différens morceaux de monumens précieux qu'ils depeçoient. L'arc de Conſtantin, qu'on voit encore à Rome, eſt une preuve du mauvais goût de ce temps.

Après avoir ainſi fait l'hiſtoire des Architectes Romains, il ne me reſte plus qu'à détailler quels ſont les principaux monumens qui ſubſiſtent à Rome

& que peuvent étudier les Architectes modernes qui veulent former leur goût & étudier les principes de leur Art d'après ces exemples & ces fameux modeles. La plupart de ces monumens étoient déjà décrits & gravés dès le seizieme siecle; ils l'ont été encore mieux depuis, & il me suffit d'inviter mes Lecteurs à en examiner les gravures avec l'attention qu'ils méritent & l'intérêt qu'ils inspirent. Je vais, en peu de mots, les leur remettre sous les yeux.

Le Panthéon, qu'on appelle à présent *Notre Dame de la rotonde*, est la piece la plus entiere qui soit restée des antiquités de Rome: nous ne savons pas quel en fut l'Architecte; mais l'inscription qui est sur le fronton ne laisse pas lieu de douter que ce fut Agrippa qui consacra ce temple à tous les Dieux, & particuliérement à Auguste: c'est le chef-d'œuvre de la flatterie, de l'Art & de la magnificence. L'édifice est de pierres tiburtines, & revêtu de marbre; les colonnes & les pilastres ont un chapiteau corinthien, mais d'ailleurs quelques proportions qui tiennent de l'ordre ionique; ils ont trente-sept pieds de haut: ce qu'on admire le plus dans ce bâtiment, c'est le portique

qui lui ſert d'entrée. Tout le temple tire ſon jour d'une ouverture qui eſt au faîte du dôme & qui a trente-ſept pieds de diametre. Ce bel édifice a été reſtauré pluſieurs fois par Domitien, par Marc-Aurele, & par Septime Sévere, du temps du Paganiſme. Il fut transformé en égliſe dédiée à la Sainte Vierge, ſous Phocas Empereur d'Orient, par le Pape Boniface IV. Un autre Empereur Grec, nommé *Conſtance III*, dépouilla cette égliſe d'une partie de ſes ornemens qui étoient en grand nombre, & tous de bronze doré : cependant il en reſtoit encore au ſeizieme ſiecle ; mais au dix-ſeptieme, le Pape Urbain VIII acheva de les enlêver & de les fondre. Il eſt vrai qu'il rendit en quelque façon en pierres & en marbre, ce qu'il avoit pris en bronze, moyennant quoi l'édifice paroît entier ; auſſi s'en déclara-t-il le reſtaurateur. Tout le monde ſait que le Panthéon, qui n'eſt qu'une rotonde dont l'étendue ſemble très-vaſte, n'eſt cependant pas plus grand que le dôme de Saint Pierre de Rome, & que Michel-Ange avoit promis de faire un tour de force qu'il a exécuté en plaçant une pareille maſſe ſur quatre piliers au deſſus

de la principale égliſe de la Capitale du Monde.

Le temple de Bacchus, à Rome, qu'on appelle aujourd'hui l'*égliſe de Sainte Conſtance*, eſt auſſi une rotonde, mais moins parfaite & moins bien conſervée que le Panthéon; ce qu'il y a de plus remarquable, eſt un tombeau de porphire, dont les basreliefs ſont admirables & excellens; ils repréſentent des enfans qui cueillent des raiſins & preſſent la vendange.

On ne voit plus que quelques voûtes à demi-brûlées & ruinées du temple de la Paix; mais elles ſuffiſent pour prouver que c'étoit un excellent ouvrage. Veſpaſien le fit achever & l'orna des dépouilles de la Judée, & peu après il fut entiérement conſumé par un incendie dont on a ſi peu connu l'auteur, qu'on a cru que cet édifice avoit été ruiné par des feux ſouterrains. Le peu qui reſte de ſes ornemens eſt journellement deſſiné par les jeunes éleves en Architecture, & eſt regardé comme la meilleure étude qu'ils puiſſent faire.

C'eſt bien dommage qu'il reſte ſi peu de choſe du temple que l'Empereur Antonin fit élever à l'honneur de l'Impératrice Fauſtine, ſa femme, à qui il eut obligation

obligation de l'Empire, mais qui d'ailleurs fut une Divinité exceſſivement humaine. Quelques belles colonnes & une excellente friſe ſont tout ce qu'on en peut admirer.

Le temple de la Concorde a été conſtruit & conſacré du temps de la République. Le Sénat s'y aſſembloit quelquefois, & ſans doute que la forme ancienne du Gouvernement Romain eût ſubſiſté longtemps, ſi les vœux qu'on adreſſoit à cette Divinité euſſent été ſinceres & écoutés favorablement. Il en reſte très-peu de choſes, auſſi bien que de pluſieurs autres temples placés au bas du Capitole, dans le *Forum*, ou grande place de Rome. On prétend qu'il exiſte auſſi dans ce quartier-là quelques débris du fameux palais doré de Néron.

Paſſons aux arcs de triomphe. Celui de Titus offre encore de précieux bas-reliefs dans leſquels on remarque le jeune Empereur triomphant des Juifs & emportant l'arche & les vaſes ſacrés du temple de Jéruſalem.

J'ai déjà dit que l'arc de Septime Sévere renfermoit encore de grandes beautés, quoique ſa conſtruction approchât du temps où le bon goût de l'Architecture

commençoit à s'altérer ; les bas-reliefs en ſont eſtimables & curieux.

L'arc de Conſtantin eſt un des plus entiers de Rome. On remarque de ſi grandes inégalités dans ſes ornemens, que l'on croit qu'il a été réparé (du temps des Barbares) de pieces & de morceaux raſſemblés au haſard.

Le fameux Coliſée eſt un ouvrage ſi immenſe & ſi ſolide, que toute la fureur des Barbares n'a pu le détruire ; mais auſſi ce qui en a été dégradé n'a pu être entiérement réparé. Tout ce qu'on a pu faire a été de le dégager des bâtimens qui l'offuſquoient au dehors & au dedans, afin qu'il fût plus facile de juger de toute ſon étendue. On ſait que c'eſt l'ouvrage de Veſpaſien. Nous liſons dans les Relations des Voyageurs du ſeizième ſiecle, qu'en 1534 il étoit encore en entier ; mais vers ce temps, le Pape Paul III, de la Maiſon Farneſe, voulant faire bâtir un ſuperbe palais à ſa famille, en fit enlever beaucoup de pierres, de ſorte qu'actuellement il y a des breches conſidérables.

On voit à Vérone, dans l'Etat Vénitien, un autre amphithéatre fort grand & beaucoup mieux conſervé : on ignore

le temps de ſa conſtruction, & quel en a été l'Architecte ; mais certainement il eſt du meilleur ſiecle, & fait honneur à ſon auteur. Au ſeizieme ſiecle, il s'en falloit bien qu'il fût entier ; mais la ville de Vérone & la République de Veniſe ſe faiſant gloire de poſſéder un pareil monument, l'ont ſi bien réparé & entretenu d'après l'ancien plan, qu'on peut ſe flatter de voir un amphithéatre auſſi beau qu'il pouvoit l'être il y a dix-ſept cents ans. Ce qui nous reſte du théatre de Marcellus, ordonné par Auguſte, eſt digne du ſiecle de cet Empereur. D'ailleurs, quoique l'ouvrage ne ſubſiſte pas en entier, nous pouvons en connoître tout le plan. Enfin, les détails des colonnes Trajane & Antonine ne peuvent être trop étudiés par les jeunes Artiſtes, Architectes & Sculpteurs, & même par les Antiquaires. Il y a longtemps qu'il y en a des moules en France, puiſqu'ils y ont été apportés dès le temps de François I.

Le ſort de l'Architecture, dans les Provinces de l'Empire Romain, fut pareil à celui de la capitale. Les Gaules, ſoumiſes par Céſar, adopterent de bonne heure les mœurs, le luxe & tous les Arts des Romains ; &, du moins dans les grandes

villes qui étoient la réſidence des Proconſuls & des Propréteurs, on vit s'élever des temples à la grecque, des portiques, des baſiliques, des théatres, des amphithéatres, des ponts d'un ouvrage hardi, & exécutés par d'habiles ouvriers, des aqueducs, & quelques maiſons de ville & de campagne, auſſi ſomptueuſes que l'étoient celles d'Italie, copiées ſur celles des Grecs. Nous voyons encore quelques-uns de ces monumens aſſez bien conſervés pour pouvoir diſpenſer nos François d'en aller chercher de pareils hors du Royaume. L'*amphithéatre de Nîmes*, quoique différentes fois expoſé aux attaques des ennemis, attendu qu'il ſervoit de citadelle à la ville, eſt encore aſſez entier. Malheureuſement on a bâti dans l'intérieur, des maiſons qui en gâtent le coup-d'œil. *La maiſon carrée*, ſituée dans la même ville, eſt un prétoire, une baſilique, ou un petit temple dédié à l'Impératrice Plotine, & très-bien conſervé. *Le pont du Gard*, dans la même Province, eſt un ouvrage plus admirable qu'utile, ſi ce n'eſt lorſque les torrens s'enflent conſidérablement. Il a trois étages d'une grande hardieſſe, ou, pour mieux dire, trois ponts l'un ſur l'autre.

Le plus élevé des trois ponts ſervoit d'aqueduc pour porter à Nîmes les eaux d'une fontaine appelée *Lure*, en paſſant par-deſſus la petite riviere d'Anduſe, qui ſe jette dans le Rhône entre Avignon & Beaucaire. Il y a un très-bel arc de triomphe à Orange, d'anciens thermes ou bains d'eaux chaudes à Aix en Provence, des reſtes d'un prétoire ou d'une baſilique à Vienne en Dauphiné. Toutes ces villes dépendoient de la Gaule Narbonoiſe, qui eſt la Province où les mœurs Romaines ont été plus tôt adoptées, & où elles ont ſubſiſté plus long-temps. Marſeille étoit une ville d'origine grecque, qui avoit conſervé les mœurs de ſon ancienne patrie, ſans attendre que les Romains les leur tranſmiſſent après les avoir adoptées. Depuis le regne de Conſtantin, tout changea; les Barbares entrerent dans l'Empire, y firent de grands ravages, & ce qu'ils ne détruiſirent pas fut du moins gâté. Quand on voulut rétablir les édifices, les traces du bon goût ſe trouverent perdues; l'Empire étoit déchiré, diviſé; il y eut même des Barbares qui uſurperent le trône impérial. Bientôt la Religion Chrétienne ſer-

vit de prétexte pour piller les temples & détruire les édifices conſacrés au Paganiſme. Quels Arts auroient pu réſiſter à de pareils aſſauts qui durerent plus de quatre cents ans, depuis Conſtantin juſqu'à Charlemagne ! quelques noms de Souverains & d'Architectes méritent cependant d'être tirés de l'obſcurité. Pendant cet intervalle, un Architecte Arabe, nommé *Sennanar*, qui vivoit au cinquieme ſiecle, fit, à ce que racontent les Hiſtoriens contemporains & ceux qui les ont copiés, un chef-d'œuvre en Architecture, que l'on a de la peine à croire praticable, & qui n'eſt ſans doute qu'un conte ridicule. Il bâtit, pour un Roi d'Arabie, un palais immenſe, magnifique, délicieux, dans lequel le Monarque, dit-on, renferma ſon ſérail, ſes tréſors ; toutes les parties du bâtiment étoient contiguës les unes aux autres, & elles étoient ſi bien liées, qu'elles dépendoient toutes d'une ſeule pierre, de ſorte qu'en la tirant on détruiſoit tout l'édifice ; c'eſt ce que le Roi, qui vouloit qu'à ſa mort tout fût enſeveli avec lui preſque au même inſtant, avoit demandé à l'Architecte. Le Prince barbare, pour reſter ſeul maître de ſon ſecret, aſſaſſina l'auteur auſſi-tôt qu'il fut parfaitement

ce qu'il falloit faire, & il ordonna, par ſon teſtament, que pour connoître l'étendue de ſes richeſſes on tirât la pierre en queſtion : cela fut fait ; tout fut écraſé, & il ne reſta rien ni de l'auteur ni de ſes ouvrages, que leur mémoire.

Dans le même ſiecle, on nous parle d'un Architecte, premier fondateur de Veniſe. Ce ne doit pas être la ſomptuoſité des bâtimens qui a fait ſa réputation ; mais il a du moins poſé la premiere pierre ou planté le premier pilotis de la plus ſinguliere & d'une des plus belles villes du Monde. Il s'appeloit *Entinopus* ; il étoit de l'Iſle de Candie, & habitoit Padoue, lorſque Radagaiſe, à la tête d'une armée de Viſigoths, s'avança juſque dans le Padouan. Entinopus raſſembla tout ce qu'il put des meilleurs effets, & ſur-tout les archives de ſa Patrie ; il s'embarqua avec vingt-quatre familles, & traverſa la Lagune : ils s'arrêterent dans la principale des Iſles, dont la réunion forme aujourd'hui la ville de Veniſe. C'eſt celle de Rialto : il y bâtit une petite égliſe en l'honneur de Saint-Jacques, qui ſubſiſte encore, & vingt-quatre maiſons ou cabanes pour ſes vingt-quatre compagnons

d'infortune. La poſterité de ces premieres familles ſubſiſte encore aujourd'hui en partie à Veniſe, & forme certainement la nobleſſe la plus ancienne & dont la filiation eſt la mieux ſuivie de l'Europe.

Théodoſe & ſes ſucceſſeurs firent bâtir quelques égliſes Chrétiennes ; mais ce fut toujours aux dépens des édifices Païens; ils ne ſubſtituerent, la plupart du temps, que des bâtimens très-groſſiers aux monumens de bon goût qui s'étoient élevés ſous l'Empire du Paganiſme. Sur la fin du cinquieme ſiecle, l'Empire Romain s'éteignit tout-à-fait en Occident. Théodoric, Oſtrogoth devint Roi d'Italie, & domina dans Rome en cette qualité. Ce Prince, Barbare de naiſſance & de caractere, eut cependant quelque goût pour les Arts. On connoît les noms de deux Architectes qui lui étoient attachés : l'un s'appeloit *Aloïſius*, & l'autre *Daniel*. Il les employa à conſtruire, dans Ravenne, de grands & vaſtes bâtimens, des temples, un palais ou baſilique, des tours, des fortifications. On y voit encore des reſtes de ces édifices. C'eſt un amas confus & giganteſque de morceaux précieux, d'inſcriptions briſées,

de colonnes renverſées & d'ornemens déplacés. Cependant de ſavans hommes ſe mêloient quelquefois de lui donner des conſeils, & faiſoient, pendant ſon abſence, réparer les édifices de Rome avec plus de goût qu'il ne faiſoit conſtruire ceux de Ravenne. C'étoient *Boece*, *Caſſiodore* & *Symmaque*; les deux premiers Chrétiens, & le troiſieme Païen. Ils firent tous trois une fin également triſte, telle que d'honnêtes gens doivent la faire quand ils ont le malheur d'être attachés à des tyrans.

Pendant tout le cours des ſixieme & ſeptieme ſiecles, les nations barbares ſe partagerent l'Europe, & les Grecs continuerent à régner à Conſtantinople. Le goût de ce que l'on appela *l'Architecture gothique*, s'établit ſous la domination des premiers; & le caractere de ce genre gothique conſiſtoit à ne ſe piquer que de ſolidité & de grandeur dans les bâtimens, & d'y admettre peu d'ornemens, encore aſſez groſſiers. Dans l'Orient, l'Architecture étoit encore à la grecque, mais viciée, défigurée & éloignée de ſon origine; elle n'eût pas été reconnoiſſable par les Anciens. Les changemens dans la religion & dans les mœurs produiſi-

rent cette différence. Les cérémonies qui ſe pratiquoient dans les égliſes & dans les temples n'étant pas les mêmes, les édifices ne pouvoient pas ſe reſſembler; de là il fallut établir des diſpoſitions nouvelles pour l'intérieur & l'extérieur des égliſes, & les adapter au culte. Juſtinien fit travailler ſans relâche, pendant bien des années, à la grande égliſe de Sainte-Sophie à Conſtantinople; il y employa ce qu'il y avoit de plus habiles Architectes dans ſon Empire, & même quelques étrangers. Les premiers furent *Iſidore de Milet*, & ſon fils, ſurnommé *le Byſantin*, parce qu'il naquit à Conſtantinople même, & *Anthemius de Trales*, en Lydie. Cette égliſe de Sainte Sophie eſt le plus bel ouvrage d'Architecture qu'ait produit le Bas-Empire, on peut même dire que c'eſt le ſeul. Il eſt très conſidérable & très-magnifique; cependant on y trouve bien des preuves du mauvais goût du ſiecle dans lequel il a été conſtruit. Dès le ſeizieme ſiecle, il n'étoit plus permis aux Chrétiens d'y entrer; les Turcs, qui avoient conquis Conſtantinople dans le quinzieme, ayant fait de cette égliſe patriarchale leur grande moſquée. Mais les Voyageurs plus anciens nous en ont laiſſé des deſcriptions aſſez exactes & aſſez détaillées.

Le plan en eſt carré ; elle a deux cent cinquante pieds de long, ſur preſque autant de large ; au milieu s'éleve un dôme ou coupole hémiſphérique de cent pieds de diametre, percé de vingt-quatre fenêtres, & ſurmonté d'une lanterne. L'intérieur de l'égliſe eſt en arcades, au deſſus deſquelles il y a des baluſtrades & une galerie qui regne tout autour. Les colonnes qui ſoutiennent ces arcades ſont de différens marbres des plus précieux & des plus rares ; mais les baſes ni les chapiteaux ne ſont conformes à aucuns des ordres d'Architecture connus des Grecs, & pratiqués à Rome pendant les bons ſiecles. Le dôme eſt accompagné de deux coupoles plus petites, collatérales. Tout au fond de l'égliſe, il y a une grande niche & une demi-coupole, dans laquelle étoit renfermé le ſeul autel qui étoit dans cette égliſe, ainſi que dans toutes celles des Grecs. Aujourd'hui les Turcs y ont placé l'Alcoran ; & c'eſt là que le Mouphti & les Imans font la priere. Le pavé eſt en compartimens des marbres les plus précieux. L'intérieur du dôme & de toutes les coupoles eſt orné de moſaïques dont le deſſin & l'exécution ſont aſſez groſſiers ; les murailles intérieures ſont chargées de peintures à freſque qui ne ſont pas meilleures. Les Turcs

n'ayant pu détruire ces monumens de la Religion Chrétienne, ſans altérer l'édifice, ſe ſont contentés de barbouiller le tout de blanc. On entre dans l'égliſe de Sainte-Sophie par neuf magnifiques portes de bronze; les jambages & les pilaſtres ſont de marbre blanc; la principale de ces portes eſt chargée de riches ornemens. La véritable égliſe eſt précédée d'un veſtibule de trente-ſix pieds de long, au devant duquel il y avoit encore une place ornée de colonnes & de portiques: l'on avoit placé au milieu de cette place la ſtatue équeſtre de Juſtinien; mais les Turcs ont détruit tout cela, & bâti à la place de hauts Minarets, d'où certains crieurs publics appellent les Mahométans à la priere. Tout le dehors de l'égliſe de Sainte-Sophie paroît lourd & maſſif. On ne voit que contreforts qui ſoutiennent la coupole de tous les côtés; le portail eſt de mauvais goût. Mais quand on entre dans l'égliſe, on prétend qu'on eſt frappé de ſa grandeur & de l'air de majeſté qui y regne. Cependant Juſtinien croyoit avoir fait un chef-d'œuvre ſi parfait, que quand il vit cet ouvrage achevé, il s'écria tranſporté de joie: » *Je t'ai ſurpaſſé*, » *Salomon* «. Cet Empereur, qui a régné près de quarante ans, pouvoit ſe vanter

d'avoir laiſſé bien d'autres monumens de ſon habileté & de ſa ſageſſe ; du moins a-t-il prêté ſon nom aux ſeules belles & grandes entrepriſes que nous ait fournies ſon ſiecle en plus d'un genre.

Si l'on ſe rappeloit encore quelquefois dans l'Empire de Conſtantinople, quel avoit été le bon goût des Grecs, parce que l'on étoit entouré au moins des débris des temples & des palais qui avoient fait l'ornement de la Grece & de l'Aſie Mineure ; ſi l'on s'en ſouvenoit auſſi en Italie, parce que l'on y voyoit encore ſur pied quelques monumens du ſiecle d'Auguſte, il n'en étoit pas de même dans les Gaules Septentrionales, qui commencerent, vers le ſixieme ſiecle, à s'appeler France, ayant été conquiſes par des peuples barbares, nommés *les Francs*. Toute idée d'Architecture y avoit été perdue, & n'y fut un peu ranimée que par les Miniſtres de cette Religion Chrétienne, qui d'ailleurs avoient été cauſe de la deſtruction de tant de brillans édifices conſacrés aux Dieux du Paganiſme. Ce furent les Evêques & les Abbés qui, ſous les regnes de nos premiers Rois, furent les reſtaurateurs de l'Architecture, ainſi que de tous les autres Arts,

de toutes les Sciences, & de la Littérature. Pendant environ cinq cents ans, il ne fut conſtruit en France d'autres édifices conſidérables, que des cathédrales ou des abbayes. Le plus ancien de ce genre, dont notre Hiſtoire faſſe mention, eſt l'égliſe dediée à Saint Pierre & Saint Paul, ſituée au haut d'une petite montagne, auprès de Paris, & dont le Roi Clovis fit commencer le bâtiment l'an 507 ; elle eſt actuellement compriſe dans l'enceinte de Paris, & s'appelle Sainte Genevieve, parce qu'on y révere la chaſſe de cette Sainte que la ville de Paris regarde comme ſa Patrone. Clovis eſt enterré dans cette même égliſe, qui ne fut pourtant achevée qu'après ſa mort arrivée en 511. Ce fut la Reine Clotilde, ſa veuve, qui y fit mettre la derniere main & la fit conſacrer par Saint Remi : cette Reine y a ſa ſépulture. L'égliſe actuelle, qui deviendra inutile après l'entier achévement de celle à laquelle on travaille depuis vingt-cinq ans, eſt le plus vieux bâtiment de cette abbaye : ce n'eſt pourtant pas celle-là que firent bâtir Clovis & Clotilde ; elle n'eſt que du douzieme ſiecle ; mais la *crypte*, cave ou égliſe ſouterraine qui eſt deſſous, eſt de la premiere époque, &

les piliers de marbre ou de jaſpe, qu'on y voit encore, ſont probablement des monumens de l'Architecture du temps de Clovis.

On prétend que Clovis fit encore bâtir l'égliſe de Saint Pierre ou Saint-Pere-en-Vallée, dans la ville de Chartres, qui, au huitieme ſiecle, fut érigée en abbaye réguliere, & par la ſuite miſe en commende. Elle eſt, depuis peu, réunie à l'évêché de Chartres. Je n'ai point entendu dire qu'on y voye encore aucunes traces du bâtiment du Roi Clovis. Une troiſieme égliſe, dont la fondation eſt attribuée à cet ancien Monarque, eſt celle de Saint Meſmin, près d'Orléans. L'on ſait que Clovis fit tenir dans cette ville, en ſa préſence & ſous ſon autorité, un Concile national; ce fut ſans doute alors qu'il ordonna cette conſtruction, dont j'imagine qu'il ne doit plus rien reſter.

Childebert premier, l'un des fils & des ſucceſſeurs de Clovis, revenant de faire la guerre au Roi des Goths, en Eſpagne, apporta en France quelques Reliques de Saint Vincent, & voulut faire bâtir, auprès de Paris, une égliſe en l'honneur de ce Saint. L'Evêque de Paris

d'alors, qui s'appeloit *Germain*, encouragea le Monarque dans ce deſſein, & s'offrit pour être l'Architecte de cet édifice. On y travailla depuis 550 juſqu'en 557 : il fut alors achevé, & la dédicace en fut faite avec une magnificence aſſortie à celle de l'égliſe même. Le marbre & la dorure y étoient prodigués, mais, ſelon toute apparence, d'un très mauvais goût. Depuis long-temps il ne nous eſt plus poſſible d'en juger ; car l'abbaye ayant été pillée trois fois par les Normands au neuvieme ſiecle, & brulée enſuite à deux repriſes, fut rebâtie au onzieme, & finie au douzieme. Tout ce qui reſte de l'ancienne égliſe de Saint-Vincent, du temps de Childebert, eſt la groſſe tour à laquelle tient la principale porte de l'égliſe actuelle. Si c'eſt un précieux reſte de l'antique Architecture françoiſe, au moins ce n'eſt pas un échantillon qui en doive donner bonne opinion : on y remarque quelques bas-reliefs de la plus mauvaiſe exécution, & des ſtatues auſſi mal faites. Dans le nombre, eſt celle de l'Evêque Architecte, Germain, qui a été enterré dans cette même égliſe en 576. Comme il a été canoniſé, ſon nom a bientôt prévalu ſur celui de Saint-Vincent,

Vincent, & l'égliſe, le monaſtere, l'abbaye, le bourg & les terres qui l'environnoient, & un des plus beaux quartiers de Paris, ne ſont plus connus que ſous le nom de Saint Germain. Il ne faut pas confondre ce Saint avec celui du même nom qui fut Evêque d'Auxerre au cinquieme ſiecle, & mourut environ cent ans avant celui de Paris. On prétend que ce dernier fut chargé de faire bâtir une égliſe en l'honneur du premier, & que c'eſt celle que l'on appelle aujourd'hui *Saint Germain l'Auxerrois*, qui eſt une Paroiſſe conſidérable de Paris: mais certainement on n'y voit aucunes traces des bâtimens qui ont pu être conſtruits par Saint Germain de Paris. Ce n'eſt auſſi que par tradition que l'on ſait qu'il fut chargé de travailler à la fameuſe abbaye de Saint Aubin d'Angers, qui fut fondée en 534, toujours par Childebert, & à celle de Saint Vincent du Mans, dans le même ſiecle. Childebert, Roi de Paris, étant mort en 558, Clotaire, ſon frere, réunit ſous ſon ſceptre toute la Monarchie Françoiſe, qui avoit été diviſée après Clovis. Il ne fut pas moins zélé que ſes parens pour la conſtruction des égliſes. Saint Medard, Evêque de Noyon, étant

mort en odeur de ſainteté, le Roi fit tranſporter ſes Reliques dans une de ſes Maiſons royales, ſituée aux portes de Soiſſons, & y fonda un monaſtere & une égliſe ſous l'invocation de ce nouveau Saint. Il y choiſit ſa ſépulture, & ſon fils, Sigebert, Roi d'Auſtraſie, y eſt enterré avec lui : on y voit encore leurs tombeaux qui ſont d'une grande ſimplicité ; ce qui ſemble prouver que ce ſont véritablement les mêmes qui ont été conſtruits pour ces Rois. Il paroît que cette fameuſe abbaye n'eut point d'autres Architectes, Maçons & Conſtructeurs, que les Moines qui devoient l'habiter ; ſur quoi il eſt à propos de faire cette obſervation : la Regle de Saint Benoît preſcrivoit aux Moines le travail des mains à certaines heures de la journée ; en conſéquence, ils défrichoient la terre, travailloient à toutes ſortes d'ouvrages de mécanique, & en élevant des bâtimens qui leur étoient néceſſaires, ils rempliſſoient parfaitement le vœu de leur Regle. Dans ces cas, leurs Supérieurs étoient les Architectes & les Conducteurs des travaux.

Clotaire fit auſſi rebâtir la très-ancienne égliſe de Saint Martin de Tours, qui avoit été brûlée ; malgré les différens incendies qui l'ont détruite en partie, ce qui reſte

des premiers ouvrages eſt capable de faire connoître quelle étoit l'habileté des Architectes que ce Monarque employoit. La Reine Sainte Radegonde, femme de Clotaire, eſt reconnue pour la fondatrice du riche monaſtere de Sainte Croix de Poitiers, où elle eſt enterrée; elle en fit bâtir l'égliſe, dont une partie ſubſiſte encore. On raconte de cette Reine des anecdotes aſſez ſingulieres. Elle étoit fille d'un Roi de Thuringe qui fut défait dans une bataille par les fils de Clovis. Radegonde, ſeulement âgée de dix ans, reſta priſonniere; les trois freres en étant devenus amoureux, ils la jouerent aux dez, & elle tomba à Clotaire, qui la fit inſtruire dans la Religion Chrétienne, pour l'épouſer enſuite. Mais la jeune Princeſſe vouloit s'attacher uniquement à Dieu; cependant il fallut ſe réſoudre à monter ſur le trône. Après ſix ans de regne, elle obtint de ſon mari la permiſſion de ſe retirer dans un monaſtere; elle choiſit Poitiers, dont Saint Hilaire étoit Evêque; mais elle fut en perſonne demander une Regle pour elle & ſes Religieuſes, à Saint Ceſaire Evêque d'Arles. Avant ſa mort, elle comptoit ſous ſa direction cinq cents Religieuſes, & leur laiſſa pour Abbeſſe, après elle, Agnès, ſa

ſœur. Une preuve qu'au moins une partie du monaſtere de Sainte Croix de Poitiers eſt du temps de Sainte Radegonde, c'eſt qu'on y montre encore ſa cellule, & ce qu'on appelle *le Pas Dieu*; ce ſont les traces des pas de J. C., qui, dit-on, apparut un jour à la Sainte ſous une figure humaine.

Dans le cours de ce ſiecle & le ſuivant, on compte auſſi pluſieurs cathédrales qui eurent leurs Evêques mêmes pour Architectes; ainſi, *Saint Avite*, Evêque de Clermont en Auvergne, bâtit celle de Notre-Dame Dupont, qui ſubſiſte & a ſervi de cathédrale juſqu'au dixieme ſiecle qu'elle fut ruinée par les Normands; c'eſt dans cette égliſe qu'on ſe ſert encore, à certains jours ſolennels, d'une chaſuble travaillée par les mains d'une Reine de France, femme d'un Chilpéric. La preuve en eſt brodée ſur la chaſuble même; on y lit le nom de Chilpéric, ſans doute le premier fils de Clotaire.

Le fameux Hiſtorien *Grégoire*, Archevêque de *Tours*, qui vivoit au ſeptieme ſiecle, nous apprend qu'un de ſes prédéceſſeurs, nommé *Leon*, qui vivoit au ſixieme, étoit grand Architecte, & avoit élevé les principales égliſes de ſon dioceſe: à ſon exemple, Grégoire en bâtit auſſi. *Saint Fereol*, Evêque de Limoges, dans le même

temps, fit auſſi conſtruire ſa cathédrale & quelques autres égliſes de ſa ville. *Saint Dalmate*, Evêque de Rhodez, voulut donner la même preuve de zele; mais il manqua de talens: il s'y reprit à bien des fois pour faire une égliſe ſolide; elle tomboit toujours; tant il eſt vrai qu'il ne ſuffit pas d'être Saint pour être Architecte! Dieu ne jugea pas à propos de faire un miracle en ſa faveur; il mourut avec le chagrin de n'avoir pu remplir ſon pieux deſſein. *Saint Agricole*, Evêque de Châlons-ſur-Saone, étoit bien plus habile; car non ſeulement il bâtit une magnifique cathédrale décorée de colonnes de marbre, mais il fit un pavé de moſaïque, & orna les murailles de peintures & de bas-reliefs de ſa façon. Ajoutons aux noms de ces Prélats conſtructeurs, celui du Roi Dagobert, qui portoit lui-même la truelle pour aider au bâtiment de l'abbaye de Saint Denis, entrepris peut-être ſur ſes deſſins, ou du moins d'après ſes idées & par ſes ordres. La Reine Batilde en faiſoit autant lorſqu'elle faiſoit bâtir la belle abbaye de Chelles dans le Pariſis.

En voilà aſſez ſur l'état de l'Architecture françoiſe pendant les regnes de la premiere race. L'on voit que le goût de

ces ſiecles-là étoit le pur gothique, tout à fait groſſier, peſant & mauſſade. Sous la ſeconde race, il s'en introduiſit un autre qui n'étoit guere meilleur, mais qui avoit pourtant plus de prétentions, quelque ſingularité, & un genre de délicateſſe qui exigeoit un grand travail. Il paroît que nous avons l'obligation de ce ſecond gothique à l'Empereur Charlemagne. Ce Monarque avoit fait de grandes conquêtes, & ſoumis en perſonne preſque toute l'Europe, qu'il parcouroit avec une extrême rapidité. Ayant volé pluſieurs fois du fond du Nord à l'extrémité de l'Eſpagne, & fait des écarts juſques au bout de l'Italie, domptant alternativement les Lombards, les Saxons & les Saraſins; par-tout il avoit remarqué quelle étoit la façon de bâtir de ces peuples. Certainement la Germanie ne lui offroit rien de mieux que ce qu'il étoit accoutumé à voir en France. Mais indépendamment des reſtes de l'Architecture romaine, qui ne purent manquer de le frapper, ſur-tout à Rome même, il fit attention à la façon dont les Lombards décoroient leurs édifices. Ces peuples, originairement barbares comme les Francs & les Goths, mais, depuis pluſieurs ſiecles, naturaliſés en Italie, avoient fait un mélange aſſez bizarre de leurs anciennes mœurs

& de celles des deſcendans des Romains. Ils avoient gâté le goût de ceux-ci ; mais ils avoient reçu d'eux quelque idée légere & obſcure des Arts. Ils rougirent de la peſanteur des ornemens anciens gothiques, en imaginerent de plus délicats ; ſans égard à l'ancienne raiſon qui fit inventer les colonnes, & qui en déterminoit les proportions, ils en firent de minces, ou du moins qui avoient l'apparence de l'être. Ils découperent les chapiteaux en fleurons très-hiſtoriés, chargerent les friſes & les piedeſtaux d'ornemens de mauvais goût & mal aſſortis au ſujet, mais travaillés avec art. Ils furent admirés, & par conſéquent encouragés & aſſez bien payés pour continuer de former de ces productions ridicules qu'ils regarderent comme des chef-d'œuvres. Les Rois & les Reines de Lombardie firent bâtir & orner leurs palais dans ce goût, à Pavie, à Padoue, à Milan, à Monza ; leurs égliſes mêmes furent ainſi ajuſtées. Charlemagne ayant vaincu Didier, dernier Roi des Lombards, & étant devenu maître de ſes Etats & de ſon palais, ne put s'empêcher de trouver quelque mérite à cette Architecture, &, ſans l'adopter abſolument, il ſe propoſa d'en faire entrer quelque choſe dans les nou-

veaux bâtimens qu'il feroit faire à ſon retour en France : c'eſt ce qui eſt arrivé.

D'un autre côté, les Arabes avoient adopté, au commencement du ſeptieme ſiecle, les erreurs du Mahométiſme : en moins de deux cents ans, cette Religion abſurde avoit fait de grands progrès, & ſes Sectateurs avoient conquis de grandes Provinces en Aſie & en Afrique. Il n'y avoit pas plus de quatre-vingts ans que Mahomet étoit mort, lorſque les Muſulmans s'emparerent de toute l'Eſpagne. Vingt ans après, ils pénétrerent juſqu'au centre de la France ; mais Charles Martel, grand-pere de Charlemagne, les repouſſa ; &, trente ans encore après, Charlemagne même alla les combattre en Eſpagne. Cinquante ans leur avoient ſuffi pour qu'ils y euſſent déjà fait prendre racine à leur Religion & à leur deſpotiſme. Ils faiſoient mieux ; ils y cultivoient les Arts, mais à leur maniere ; ils bâtiſſoient des moſquées, des palais à leurs Souverains. Voulant s'écarter en tout des modes des chrétiens, ils s'étoient fait une Architecture à eux ; elle étoit légere comme celle des Lombards, & même encore davantage, & plus agréable. Leur Prophete leur ayant fait une loi de ne repréſenter ni hommes ni animaux, tous

leurs ornemens consistoient en feuillages & en fleurs ; ils les appliquoient en dedans, en dehors de leurs bâtimens, & quelquefois les faisoient entrer dans la masse même, car ils savoient découper la pierre avec une adresse infinie. Charlemagne admira quelques-unes de ces bizarreries, & en profita. En faisant construire les principaux édifices de la ville d'Aix-la-Chapelle, il y fit entrer un mélange d'ancienne Architecture grecque, romaine, gothique, lombarde & sarasine, d'où résulta ce que l'on a appelé depuis *le nouveau gothique*, qui dura jusqu'au rétablissement de la bonne Architecture. Nous pouvons encore juger de cette Architecture pratiquée au temps de Charlemagne, en voyant la grande église d'Aix-la-Chapelle. Quoique cette ville soit en Allemagne, elle est voisine de nos frontieres, & très-fréquentée par ceux qui font usage de ses eaux minérales, ou de celles de Spa qui n'en sont qu'à quelques lieues. Charlemagne y avoit aussi un palais, mais sur la beauté duquel nous ne pouvons que former des conjectures, ainsi que sur grand nombre d'autres qu'il habitoit alternativement, dont les principaux étoient à Nimegue sur le Wael, & à Ingelhem près de Maïence. Ce fut dans ce dernier qu'il mourut,

Pendant ſes dernieres années, il faiſoit bâtir par-tout des égliſes & des monaſteres ; il y en a une infinité qui le reconnoiſſent pour leur fondateur, en France, en Allemagne & en Italie : la ville de Florence s'honore de l'avoir pour Reſtaurateur ; & la belle égliſe de Saint Paul, hors des murs de Rome, moins excellente par ſon architecture que par les matériaux précieux qui ſont entrés dans ſa conſtruction, tels que les marbres rares & le porphyre égyptien, eſt une preuve de ſa magnificence. Il la fit élever à la priere du Pape Adrien I : l'on ſait le nom de l'Architecte qui la conſtruiſit ; il s'appeloit *Januarius*. Un Archevêque de Lyon, nommé *Leidrade*, ayant été rétabli dans ſon ſiége par ce même Empereur, répara les égliſes de cette ville qui avoient été dévaſtées par les Saraſins, & bâtit, pour ce Souverain & pour lui-même & ſes ſucceſſeurs, deux ſuperbes palais.

Louis le Débonnaire, dont le véritable ſurnom eſt *le Pieux*, fut, comme on peut bien le juger, le plus grand fondateur & *bâtiſſeur* d'égliſes de tous les Rois de la ſeconde race. Il y a un nombre conſidérable de ſes conſtructions qui ſubſiſtent encore ; la plus fameuſe eſt celle de la cathédrale de Reims, qui fut commen-

çée ſous le Pontificat d'Ebbon qui en étoit Archevêque; mais elle ne fut achevée que bien des années après. L'Architecte s'appeloit *Rumalde*: il y a apparence qu'il étoit laïc, car Louis le Débonnaire fit un capitulaire ou une loi pour réformer les abus qu'il croyoit s'être introduits dans l'état eccléſiaſtique. Il y avoit dans cette loi d'excellens articles ſur le luxe des gens d'égliſe; mais en même temps on leur défendoit d'exercer des Arts mécaniques; au moyen de quoi, le Clergé Séculier & Régulier, qui juſqu'à ce temps avoit exercé tous les Arts & particuliérement celui de la conſtruction des édifices, dont les Clercs & les Moines avoient été les ouvriers & les manœuvres, l'abandonnerent, comme indigne d'eux, & s'occuperent uniquement à chanter les louanges de Dieu, à l'étude des Lettres, & à veiller ſur la conſervation & l'augmentation de leurs biens: tout au plus, les Evêques & les Abbés ordonnerent-ils des bâtimens ou les reçurent-ils tout faits de la main des Princes & des Seigneurs laïques; mais les ouvriers de toute eſpece ne furent plus que des ſerfs, des payſans, ou ce que nous appelons encore aujourd'hui, des *Artiſans*.

Charles le Chauve eut à la fois à rétablir les dégâts faits par les Normands,

qui, pendant la plus grande partie du neuvieme ſiecle, firent des ravages affreux en France & dans l'Empire, & à ſatisfaire ſon goût pour édifier de nouvelles égliſes. Il réuſſit dans l'une & l'autre entrepriſe. Les deux principales égliſes bâties par ſes ordres, & que l'on admire encore, ſont l'abbaye de Saint Corneille à Compiegne, & celle de Saint Benigne à Dijon : la premiere de ces égliſes fut brûlée ſous le regne de Charles le Simple, petit-fils de Charles le Chauve, mais elle a été rétablie, & une partie des murs de la premiere conſtruction ſubſiſte encore : deux de nos Rois y ſont enterrés ; Louis le Begue, fils de Charles le Chauve, & Louis le Fainéant, le dernier de la ſeconde race. La ſeconde de ces égliſes eſt un monument entier & très curieux de l'Architecture du neuvieme ſiecle : il y a même derriere le chœur une rotonde qui eſt peut-être d'une conſtruction encore plus ancienne, & qui mérite une attention particuliere ; elle a trois étages voûtés les uns ſur les autres, ſoutenus par cent quatre colonnes de marbre, ou du moins de belle pierre ; le fuſt de chacune eſt d'une ſeule piece. Soit que cet édifice ait été dédié aux faux Dieux, ou qu'il ſoit de la fondation de l'abbaye,

c'eſt-à-dire du ſixieme ſiecle, il eſt très-remarquable. Le portail de l'abbaye eſt chargé de ſtatues de Rois & de Reines, entre leſquelles on en remarque une qui a des pieds d'oie qu'on voit ſortir de deſſous ſes longues jupes : il y a eu nombre de ſavantes diſſertations ſur le vrai nom de cette Reine, que le peuple appelle *la Reine Pedauque.*

Tandis que la ſeconde Race de nos Rois étoit ſur le trône, on élevoit en Italie de nouveaux bâtimens de conſéquence ; la ville de Veniſe, dont j'ai rapporté la foible origine, n'étoit plus bornée à vingt-quatre maiſons, elle s'étendoit, s'enrichiſſoit, & paroiſſoit déjà devoir être commerçante. Elle avoit un Duc ou Doge. *Ange Participatio*, le dixieme de ceux qui porterent ce titre, fit bâtir le palais ducal au même lieu où s'aſſemble encore aujourd'hui le Sénat ; il fit auſſi bâtir l'égliſe de Saint Zacharie, où il fut enterré l'an 827. Ses enfans ayant reçu, du moins à ce qu'ils crurent, le corps de Saint Marc, que quelques-uns de leurs compatriotes, qui négocioient déjà en Egypte, leur apporterent d'Alexandrie, ils firent bâtir une égliſe exprès pour conſerver cette précieuſe relique. Dans le ſiecle ſuivant, on la reconſtruiſit en la rendant bien plus conſi-

dérable; c'eſt, à peu de choſe près, celle qui ſubſiſte encore aujourd'hui, qui forme le plus beau monument de l'Architecture du dixieme ſiecle, qui ſe trouve en Italie. Inſenſiblement Veniſe devint la cité la plus puiſſante & même la plus magnifique de ce pays-là. C'étoient des Architectes Grecs que l'on employoit pour ces conſtructions, qui étoient alors admirées, & qui paroîtroient aujourd'hui bien lourdes & bien mauſſades. Elles avoient du moins le mérite de la ſolidité, quoique la plupart d'entre elles fuſſent fondées ſur pilotis.

Les Papes ayant été élevés, par les bontés de Charlemagne, à un haut degré de puiſſance & de richeſſe, ſe trouverent en état de faire bâtir eux-mêmes des égliſes conſidérables. On voit encore à Rome celles de Sainte Praxede & de Saint Grégoire, dont les fondateurs ſont Paſcal I & Grégoire IV. On révere dans la derniere le corps de Saint Grégoire le Grand. Léon IV fut celui de tous les Papes du neuvieme ſiecle qui montra le plus de grandeur. Tant qu'il fut paiſible dans Rome, il chercha à l'embellir; mais les Saraſins étant venu menacer de ruiner cette ancienne Capitale du Monde, il la fortifia, en faiſant conſtruire de fortes murailles &

quinze groſſes tours pour défendre la partie de Rome ſituée par-delà le Tibre, que les Saraſins, qui pouvoient débarquer du côté d'Oſtie, auroient trouvée ſans défenſe. Les ennemis s'étant retirés, le Pape Léon IV acheva de perfectionner cette portion de ſa capitale, & elle s'appela *Ville Léonine*, ſoit que Léon eût la vanité de lui impoſer ce nom, ou que ce fût le peuple même qui eût imaginé ce moyen de le flatter.

Les Rois Saxons, qui gouvernerent l'Angleterre pendant les neuvieme & dixieme ſiecles, commencerent à y élever des égliſes, des monaſteres, & d'autres bâtimens gothiques, vaſtes & beaux dans leur genre. Les Rois Normands continuerent ces pieuſes conſtructions. Il faut chercher la repréſentation de ces vieilles cathédrales & abbayes dans le *Monaſticum Anglicanum*, Livre curieux & rare, dans lequel les Anglois trouvent des modeles pour placer dans leurs jardins & dans leurs parcs des ruines qui ſervent de point de vue à de longues allées, ou qui couronnent des montagnes factices. Comme il y a beaucoup de pareils points de vue réels en Angleterre, attendu qu'il y a beaucoup d'anciens couvens ruinés, ceux qui veulent avoir vraiment des jardins à l'Angloiſe ne doivent pas négliger cette cir-

conſtance, bien entendu que ſi le jardin eſt petit, on n'y placera que la ruine d'une chapelle, au lieu de celle d'une cathédrale.

Tout au commencement du dixieme ſiecle, Alphonſe, troiſieme du nom, ſurnommé le *Grand*, Roi de Caſtille, amateur & protecteur de toutes les Sciences, le fut auſſi de l'Architecture. Il rebâtit avec ſomptuoſité l'égliſe de Saint Jacques de Compoſtelle, en Galice, ſi fameuſe par des pélerinages que l'on y faiſoit dès lors, qui ont été long-temps à la mode depuis, & qui ne ſont pas encore tout-à-fait oubliés; mais il ſe ſurpaſſa dans la cathédrale d'Oviédo, qu'il embellit à grands frais; il y dépenſa des ſommes immenſes, qu'il tira de la rançon de pluſieurs Rois Maures qu'il eut le bonheur de vaincre.

Revenons en France ſous la troiſieme Race de nos Rois. Hugues Capet, avant de monter ſur le trône, étoit Comte de Paris; il habitoit le palais qui eſt aujourd'hui celui de la Juſtice: devenu Roi, il conſerva cette habitation; il y fit des embelliſſemens. Son fils Robert enchérit encore ſur lui. Il étoit ſi *dévot*, que cette qualité fournit l'épithete & le ſurnom ſous lequel il eſt connu.

Il

Il rebâtit une infinité d'égliſes ravagées & détruites par les Normands, particuliérement celle de Chartres & celle de Sainte Genevieve de Paris, autrefois élevée par Clovis. Henri, fils de Robert, rétablit celle de Reims. Quant à Philippe I, fils d'Henri, quoique ſon regne ait été fort long, il ne s'eſt ſignalé par aucun édifice, & même n'a fait aucune autre action remarquable. Nous devons à Louis le Gros les premiers bâtimens de l'abbaye de Saint Victor à Paris. Enfin, au douzieme ſiecle régna Louis le Jeune, qui eut pour premier Miniſtre l'Abbé Suger. Auſſi-tôt que les Normands eurent embraſſé la Religion Chrétienne, ils ne parurent pas moins zélés pour l'édification des égliſes & des monaſteres, qu'ils avoient été ardens à les détruire. Robert, Richard, Guillaume le Conquérant ſont révérés comme les fondateurs de pluſieurs riches monaſteres. Le dernier acheva la célebre abbaye de Weſtminſter, commencée par Edouard, Roi Saxon, ſon prédéceſſeur, & il fonda à Caen deux belles abbayes, toutes deux du nom de la Trinité, l'une pour hommes, l'autre pour femmes. On voit ſon tombeau dans l'égliſe de la premiere.

L'an 1016, Boſchetto de Dulichio, Architecte grec, commença à bâtir la cathédrale de Piſe, une des plus belles & des plus riches égliſes chrétiennes que l'on eût encore vues. Elle a cinq nefs; ſes murs ſont revêtus de marbre en dedans & en dehors; l'édifice eſt ſoutenu par une infinité de colonnes de même matiere. Les Piſans s'étoient procuré toutes ces richeſſes en envoyant leurs vaiſſeaux naviguer & commercer dans le Levant, dans les Iſles, & ſur les côtes de l'Aſie Mineure, de l'Egypte & de l'Afrique. Ils y portoient des denrées & des marchandiſes qu'ils ſe faiſoient bien payer, & ils leſtoient, au retour, leurs vaiſſeaux avec ces marbres précieux. Le plan de l'égliſe de Piſe eſt une croix longue de quatre cent quinze palmes, & large de cent quarante-cinq, à peu près égale dans ſes quatre branches. L'édifice ſubſiſte encore, & remplit toujours ſa deſtination; on l'admire par ſa ſingularité, quoique d'ailleurs il ſoit très-éloigné de la belle Architecture qui eſt aujourd'hui à la mode. Cent fenêtres éclairent l'intérieur de l'égliſe, & tout l'extérieur eſt décoré d'un grand nombre de pilaſtres entremêlés de colonnes. Il y a un

dôme ou coupole dont l'architecture eſt hardie, & tout le pourtour de l'égliſe eſt entouré d'un perron élevé de cinq marches ; le portail a cinq étages l'un ſur l'autre, où l'on voit, différemment arrangés, des arcades, des colonnes, & des pilaſtres de divers ordres d'Architecture grecque, mais mal exécutés. Avec tous ces défauts & ces bizarreries, cette égliſe cathédrale de Piſe eſt un morceau tout-à-fait intéreſſant, & le plus beau de tous ceux d'Architecture gothique. On eût pu eſpérer que ſi l'Auteur eût vécu, il eût fait des Diſciples qui euſſent ramené la bonne Architecture en Italie ; mais il ne paroît pas qu'il ait eu d'Eleves, & cette réforme a été encore long-temps différée. Dans le douzieme ſiecle, on éleva auprès de cette cathédrale de Piſe une haute tour pour ſervir de clocher ; elle ſubſiſte encore, & ne mériteroit pas qu'on en fît une mention particuliere, ſans un accident d'où eſt réſulté un vrai phénomene en Architecture. Le terrein ſur lequel elle fut conſtruite s'étant trouvé mobile, peu de temps après ſa conſtruction, elle s'eſt dérangée de ſon aplomb de plus de ſix braſſes ; & on la voit viſiblement pencher. Cependant depuis ſix cents

ans elle ſe ſoutient, tant les pierres ont été bien taillées, & les matériaux bien liés enſemble.

Le fameux Abbé Suger, d'abord ſimple petit Moine, & qui parvint à être Régent du Royaume de France pendant le voyage du Roi Louis le Jeune en Aſie, paſſa pour le plus habile homme de ſon ſiecle en tout genre, & particuliérement en Architecture. Il commença en 1140 à élever ou réparer, avec la plus grande magnificence, l'égliſe & le monaſtere de Saint Denis. On peut voir & admirer encore ces monumens de ſon habileté & de ſa puiſſance. Les voûtes ſont partout de la plus grande hardieſſe, &, quoique très-ſolides, cependant paroiſſent d'une délicateſſe infinie; les ornemens ſont également délicats & du meilleur goût dans le genre du nouveau gothique dont j'ai parlé: l'enſemble eſt impoſant & parfaitement aſſorti aux deſtinations de ces différens édifices, qui furent terminés au bout de dix ans, en 1150.

Tous les Auteurs du ſeizieme ſiecle racontent & certifient comme véritable une hiſtoire merveilleuſe qui mérite de tenir ici ſa place. Ils rapportent qu'un jeune & ſimple Berger, de douze ans ſeulement,

nommé *Beneſet*, ſage & rempli de piété, né dans un petit village aſſez proche d'Avignon, vint un jour propoſer à l'Evêque & aux Magiſtrats de cette ville de bâtir un pont ſur le Rhône; entrepriſe bien néceſſaire pour le commerce, mais qu'on n'avoit pas oſé tenter, à cauſe de la rapidité du fleuve. Il leur dit que Dieu l'avoit aſſuré du ſuccès de ce travail dans une révélation; & pour preuve de ce qu'il avançoit, il tranſporta ſeul & avec facilité une pierre de douze pieds de long & de ſept de large, juſqu'au Rhône, & la jeta dans le fleuve, pour ſervir aux fondemens de la premiere pile du nouveau pont. On le laiſſa travailler, & il réuſſit complétement. Lorſque l'ouvrage fut achevé, il s'établit dans un petit couvent, au bout du pont, où, avec quelques camarades auſſi dévots que lui, il ſe conſacra à la priere & au ſoin des réparations que l'édifice exigeoit. Mais Beneſet étant mort peu d'années après, pluſieurs arches du pont furent emportées par les inondations, & enfin il tomba en ruine; cependant on en voit encore des reſtes aſſez conſidérables ſur les deux bords du Rhône, vis-à-vis Avignon; on y fait remarquer aux étrangers une petite figure qu'on dit repré-

ſenter l'Auteur. Dans le cours du ſiecle ſuivant, on bâtit deux ponts de pierres ſur le Rhône, qui ſubſiſtent encore : l'un eſt le fameux pont de pierres de Lyon, & l'autre le pont Saint-Eſprit.

Dans ce temps-là, floriſſoit en Italie un Ingénieur nommé *Marchioni*. Il ſe rendit célebre dans l'Architecture par ſes tours de force en fait de voûtes, d'arcades, & la bizarrerie de ſes ornemens ; c'étoit un grand moyen de réuſſir alors.

Philippe Auguſte entreprit un grand nombre de bâtimens qui ſubſiſtent encore & ſont importans & conſidérables ; ce fut par ſes ordres que furent commencés la groſſe tour du Louvre & le château de Vincennes, qui depuis ont été fort augmentés par ſes ſucceſſeurs. Ce fut auſſi durant ſon regne, que Robert de Luſarches entreprit la conſtruction de l'égliſe d'Amiens : elle fut continuée, pendant tout le cours du treizieme ſiecle, par Thomas & Regnault de Tourmont, pere & fils : cette égliſe paſſe pour un chef-d'œuvre d'Architecture gothique, ſur tout la grande nef, dont la voûte eſt de cent trente-deux pieds d'élévation. L'egliſe en tout a trois cent ſoixante-ſix pieds de long, & cette nef en particulier en a deux cent treize de lon-

gueur. La preuve de l'eſtime dans laquelle eſt cette nef parmi les Architectes, c'eſt qu'on a dit que pour compoſer une égliſe parfaite, il falloit réunir les principales beautés de quatre cathédrales de France, le chœur de Beauvais, la nef d'Amiens, le portail de Reims, & les clochers de Chartres.

Sous les regnes de Louis VIII & de Saint Louis ſon fils, il y eut quatre ou cinq fameux Architectes, qui certainement éleverent tous beaucoup de bâtimens ; car la Reine Blanche, mere de Saint Louis, ce ſaint Roi, & ſa femme, Marguerite de Provence, fonderent un grand nombre d'égliſes, qu'ils firent conſtruire avec toute la magnificence qu'il étoit poſſible de mettre dans les édifices de ce temps-là. Ce fut alors qu'on acheva le bâtiment de l'égliſe cathédrale de Notre-Dame de Paris, commencé aſſez longtemps auparavant. Le dernier Architecte fut *Jean de Chelles. Pierre de Montereau* commença celui de la Sainte Chapelle de Paris ſous Philippe Auguſte, qui ne finit que ſous Saint Louis, ou même un peu plus tard. On lui attribue auſſi le premier bâtiment de la Sainte Chapelle de Vincennes, qui a été reconſtruite depuis. On

voit encore dans la maiſon des Religieux de St. Germain des Prés quelques grandes parties de bâtiment de ſa façon, telles que le réfectoire, le chapitre, le dortoir. *Eudes de Montreuil* ſuivit St. Louis dans ſon expédition de la Terre Sainte, & y ſervit en qualité d'Ingénieur. Au retour du Roi en France, il bâtit Sainte Catherine du-Val-des-Ecoliers (détruite depuis quelques années), une partie de l'ancien bâtiment de l'Hôtel-Dieu, Sainte-Croix de la Bretonnerie, l'égliſe des Blancs-Manteaux, celle des Mathurins, les Billettes, les Chartreux, celle des Grands Cordeliers, & enfin celle des Quinze-Vingts, qui eſt détruite depuis peu. Saint Louis fit encore élever l'égliſe & l'abbaye de Saint Antoine, celle des Grands Jacobins & des Grands Carmes de Paris, celle des Filles-Dieu, l'abbaye de Longchamp, dans le Bois de Boulogne. La Reine Blanche, ſa mere, étoit fondatrice de l'abbaye de Maubuiſſon. Ce fut auſſi ſous ſon regne que fut achevée l'égliſe de l'abbaye de Saint Nicaiſe de Reims, commencée par *Hugues Libergier* en 1229. C'eſt dans cette égliſe qu'eſt une ſingularité remarquable, & (pour me ſervir d'une expreſſion dont j'ai déjà uſé) qu'on peut regarder comme un phénomene d'Architec-

ture. Il y a dans cette égliſe un pilier qui ſoutient un des arcboutans de la nef, qui eſt le troiſieme, que l'on appelle *le pilier tremblant*; il tremble en effet dès que l'on ſonne les cloches d'un des deux clochers qui ſont au deſſus du portail de l'égliſe; mais particuliérement quand on ſonne une de ces cloches, qui eſt ſurnommée *la Charlotte* : cependant, depuis cinq cents ans que cet effet ſe reproduit tous les jours, la maſſe entiere du bâtiment & chaque pilier arcboutant en particulier, n'en eſt pas moins ſolide.

On rapporte au treizieme ſiecle la conſtruction d'un des plus beaux & des plus riches monumens qu'il y ait eus dans le Monde, d'autant plus remarquable, qu'il ne reſſembloit à aucun de ceux dont j'ai parlé depuis le commencement de ce volume. Il n'étoit ni égyptien, ni perſan, ni grec, ni romain, ni gothique, encore une fois, ſon exiſtence datoit tout au plus du treizieme ſiecle, & il n'a été découvert & connu des Européens qu'au ſeizieme. C'eſt le temple du Soleil, ſitué à Cuſco, ancienne capitale du Pérou dans l'Amérique Méridionale. Il étoit conſtruit au milieu d'une grande place, à laquelle aboutiſſoient, comme en étoile, toutes

les rues de Cuſco, avant que cette ville eût été détruite par une ſuite de tremblemens de terre, ce qui n'eſt arrivé que de nos jours: on en voit encore les ruines. Les pierres qui étoient entrées dans la conſtruction de cet édifice, étoient immenſes ; la plupart avoient quinze pieds de long, quatre ou cinq de largeur & autant d'épaiſſeur. Mais ce que les Eſpagnols admirerent le plus & dont ils ſe hâterent de profiter, ce fut un revêtiſſement de plaques d'or très-épaiſſes, qui régnoit en dedans & en dehors du temple dans toute ſon étendue. L'on juge bien que les richeſſes contenues dans l'intérieur étoient aſſorties à un extérieur auſſi brillant. Il y avoit, entre autres, un vaſte Soleil d'or enrichi des plus éclatantes pierreries, qui rempliſſoit tout le Sanctuaire. Les approches du temple étoient défendues par une fortereſſe ou citadelle qui avoit été conſtruite par le même Architecte ou Ingénieur dont on ſait que le nom étoit *Hualipa-inca*, de la même famille que le fondateur de la ville & de l'Empire des Péruviens : celui-ci s'appeloit *Manco Capac*, c'eſt-à-dire, dans la Langue péruvienne, *riche en eſprit*. Aſſurément cet Américain étoit bien nom-

mé, car ce fut lui ſeul qui tira de l'état de ſauvages & de la plus affreuſe barbarie, un peuple nombreux, & qui fonda un Empire que les Eſpagnols, moins de deux cents ans après, trouverent puiſſant & floriſſant.

Revenons à l'état de l'Architecture en Europe au treizieme ſiecle. L'Architecte Lapo ou Jacopo bâtit en Toſcane l'égliſe de Notre-Dame d'Aſſiſe, dite communément *de la Portiuncule*, ſi fameuſe par le ſéjour, la mort & les reliques de Saint François d'Aſſiſe, inſtituteur des Cordeliers, des Picpus, des Récollets & des Capucins. Tous ceux que la dévotion attire encore dans ce lieu de bénédiction, après avoir prodigué l'encens à la Sainte Vierge & à Saint François, en laiſſent tomber quelques grains au pied de la ſtatue de Lapo, qui certainement a conſtruit un bel édifice pour ſon temps.

Fucio, auſſi Florentin, conſtruiſit à Naples le fameux château de l'Œuf. Nicolas de Piſe, toujours du même pays & du même ſiecle, éleva pluſieurs autres bâtimens à Bologne, à Padoue & à Veniſe. Le clocher des Auguſtins de la premiere de ces trois villes, paſſe

pour ſon chef d'œuvre. Les détails en ſeroient encore inſtructifs pour un Architecte. La plus grande de ſes entrepriſes fut celle de l'égliſe dédiée à Saint Antoine de Padoue, dans la ville de ce nom. Elle eſt moins remarquable par ſon architecture que par ſes ſculptures en bas-reliefs, dont la plupart ſont de Nicolas de Piſe lui-même. Il y a pluſieurs de ces bas-reliefs fort beaux, & les miracles qui y ſont repréſentés, ſont la plupart fort ſinguliers. Saint Antoine eſt en ſi grande réputation à Padoue, qu'on l'appelle, par excellence, *le Saint*, *il Santo*; & cette belle épithete a paſſé juſqu'à ſon égliſe. Cependant ce n'eſt pas l'ouvrage de Nicolas de Piſe dont Michel-Ange, qui étoit admirateur de cet ancien Architecte, faiſoit le plus de cas; mais il eſtimoit ſur-tout l'égliſe de la Sainte-Trinité, à Florence, qu'il appeloit *ſa favorite*.

Tout au commencement du quatorzieme ſiecle, *Irwin de Steinbach* entreprit la conſtruction de la cathédrale de Strasbourg, qui eſt encore un chef-d'œuvre dans le goût gothique, conſtruit à l'imitation des cathédrales de Reims & de Paris, qui furent finies bien avant celle-ci; car Irwin & ceux qui travaillerent à

cette égliſe ſur ſes deſſins, y employerent plus d'un ſiecle. Le portail & l'égliſe en elle même ſont d'un exhauſſement prodigieux. L'intérieur & l'extérieur contiennent bien des détails curieux. La tour ou clocher eſt renommée dans toute la France & l'Empire ; elle n'a été finie qu'au milieu du quinzieme ſiecle.

Les autres beaux monumens du quatorzieme ſiecle, qui exiſtent en France, ſont l'abbaye de Saint Ouen à Rouen, & la cathédrale de Bourges. Jeanne, Reine de Navarre de ſon chef, & femme de Philippe le Bel Roi de France, fonda le collége qui porte le nom de ſon petit Royaume, & s'appelle encore le collége *de Navarre*. On y voit des bâtimens de ce temps-là. Son fils, Louis Hutin, fit bâtir Saint Jacques de l'Hôpital à Paris, dont les triſtes débris ſont encore des monumens du commencement du quatorzieme ſiecle. Le château de la Baſtille eſt auſſi de ce ſiecle, mais plus avancé; il date de l'an 1369 ; ainſi il a du moins plus de quatre cents ans d'ancienneté. Les fortifications de Paris, qui étoient de l'autre côté de la porte Saint-Antoine, ont été faites également

ſous le regne de Charles V, dit *le Sage*. Elles n'ont été abſolument démolies que de nos jours. Les Céleſtins de Paris & ceux de Mantes ſe faiſoient gloire de reconnoître ce Monarque pour leur fondateur ; depuis peu, cet Ordre eſt aboli en France, mais l'on ne ſait pas encore quelle ſera la deſtination des biens des deux couvens que je viens de nommer. Charles V fit travailler au Louvre commencé par Philippe Auguſte, & entreprit le château de Saint-Germain-en-Laye que les Anglois augmenterent & embellirent ſous le regne du foible Charles VI. Cette nation paroiſſoit prévoir que ce château devoit devenir l'aſile du dernier de ſes Rois de la Maiſon de Stuart. Tout le monde ſait à Paris que ce triſte château de Bicêtre, aſile de l'extrême pauvreté, & purgatoire du libertinage, eſt de ce même ſiecle, bâti par le Cardinal de Wincheſter, Anglois, un des Seigneurs de cette nation qui tyranniſoit alors la France. Pendant ce ſiecle, il y eut encore quelques Architectes en Italie. Jean de Piſe, fils de Nicolas dont j'ai parlé, eut du mérite. Il travailla à orner & à décorer dans ſa patrie le *Campo ſanto*, qui n'eſt autre choſe que

le cimetiere public, entouré de charniers. Il y eut pendant long-temps grande preſſe à s'y faire enterrer, parce qu'on étoit perſuadé que les corps des Chrétiens s'y trouvoient en terre ſainte. Cette opinion étoit fondée ſur ce que cinquante galeres piſanes ayant vogué ſur les côtes de Syrie, & ayant viſité les Saints Lieux, revinrent chargées de terre de la Paleſtine, qu'ils avoient priſe pour leur leſt. Ils la débarquerent dans leur patrie, & la dépoſerent dans un endroit marqué, en aſſurant que ceux qui y ſeroient enterrés, jouiroient des mêmes priviléges & obtiendroient les mêmes indulgences que les pélerins qui mouroient à Jéruſalem. Jean étoit auſſi bon Peintre que ſon pere étoit Sculpteur. On voit de ſes ouvrages dans les galeries qui tiennent à ce Campo ſanto.

Nicolas de Piſe avoit fait le château de l'Œuf, Jean fit le château neuf à Naples.

Un troiſieme Piſan, nommé *André de Piſe*, fit encore de très-beaux ouvrages dans ſa patrie; il étoit également Peintre & Sculpteur.

Le fameux Giotto, renommé parmi les Peintres, fut auſſi bon Architecte. Enfin,

le dernier d'entre les fameux Artiſtes qui vécurent durant le quatorzieme ſiecle, fut *Guillaume Wickam*, Anglois. Il étudia à Oxford, & y devint très-ſavant en pluſieurs genres, mais particuliérement en Deſſin & en Architecture. Il eut le bonheur de plaire au Roi Edouard III, en lui propoſant un plan pour conſtruire le château de Windſor, dans un lieu que ce Roi affectionnoit beaucoup. Le projet fut adopté, exécuté & applaudi. Dès-lors Wickam paſſa pour un grand homme; le Roi en fit ſon favori & même ſon Miniſtre. Il lui conféra l'évêché de Wincheſter, le fit Secrétaire d'Etat, puis Chancelier d'Angleterre. Il embellit alors de ſuperbes bâtimens la ville d'Oxford, qu'il regardoit comme ſa patrie, parce qu'il y avoit reçu ſa premiere éducation. Sa faveur ne dura pas autant que ſa vie: il fut diſgracié, & ſe retira dans ſon dioceſe de Wincheſter, qui profita beaucoup de cette retraite; car il y fit bâtir une cathédrale qui paſſe pour la plus belle égliſe de la Grande Bretagne, après celle de Saint-Paul de Londres.

Enfin, nous approchons du temps de la renaiſſance de l'Architecture, auſſi bien que

que de tant d'autres Arts. Ce fut au quinzieme ſiecle qu'ils ſe ranimerent en Italie. *Bruneleſchi*, après avoir eſſayé ſon talent pour différens Arts, s'être formé l'eſprit en étudiant les Ouvrages des anciens Auteurs, & avoir réfléchi ſur les monumens de Rome antique, qui lui tomberent ſous les yeux, s'attacha enfin à l'Architecture. Il diſtingua les ordres, & fut le premier qui en fit uſage avec méthode & goût. Il fut chargé de faire une coupole au deſſus de l'égliſe de Sainte Marie Del-fiore, à Florence; c'étoit un genre d'édifice que depuis long-temps on n'oſoit plus entreprendre. On ne ſavoit comment s'y prendre, Bruneleſchi en vint à bout. Il ſe fit le plus grand honneur dans cette entrepriſe qui nous paroît aujourd'hui fort ſimple. Il continua de bâtir, & éleva d'abord l'égliſe de Saint Laurent, enſuite il en commença pluſieurs autres que les troubles de ſa République empêcherent d'achever: du moins il avança beaucoup la conduite du palais Pitti, qu'habitent actuellement les Grands Ducs de Toſcane. Tous les Auteurs du temps aſſurent que Bruneleſchi avoit beaucoup d'eſprit, les manieres très-nobles, & une façon de pen-

ſer qui ne pouvoit qu'augmenter l'eſtime due à ſes talens.

Le palais Pitti fut achevé par *Leon-Baptiſte Alberti*, le ſecond des Artiſtes qui aient conſtruit conformément aux principes de Vitruve & aux monumens anciens de la Grece & de Rome, & le premier des Auteurs modernes qui aient écrit ſur l'Architecture; il étoit de l'illuſtre & ancienne famille des Alberti de Florence, dont une de nos Maiſons françoiſes des plus illuſtrées ſe fait honneur de deſcendre. Son oncle étoit Cardinal & Chanoine de la Cathédrale de Florence; auſſi n'exerçoit-il que pour ſon plaiſir ces Arts dans leſquels il ſe rendit bientôt fort habile; il avoit eu une excellente éducation; ſa littérature étoit fort étendue; il écrivoit bien en latin, comme on en peut juger par ſes trois Traités, l'un ſur la Peinture, le ſecond ſur la Sculpture, & le troiſieme ſur l'Architecture. Je m'étendrai ſur ce dernier dans un moment; en attendant, parcourons ſes ouvrages matériels. Le Pape Paul II l'attira à Rome, & le fit travailler à différens projets, mais dont il ne reſte plus rien. De retour à Florence, il donna le plan du portail de Sainte Marie la Nouvelle, fit bâtir le chœur de l'égliſe

de l'Annonciade, conſtruiſit une égliſe entiere à Mantoue, & enfin celle de Saint François de Rimini, pour Sigiſmond Malateſta, Seigneur de cette ville, qui eſt regardée comme le chef-d'œuvre d'Alberti. Il y a dans cet édifice de grandes beautés, de la nobleſſe, de la magnificence & des ſingularités; mais il n'eſt pas achevé.

Alberti, aimable, généreux, ne faiſant aucun ombrage aux autres Artiſtes, parce qu'il ne leur diſputoit aucuns profits, mourut tranquille en ſa patrie & dans un âge très-avancé. Les uns prétendent que ce fut à la fin du quinzieme ſiecle, les autres dans le ſeizieme. Ange Politien lui attribue un Livre de Fables ou Apologues, & un Dialogue intitulé *Momus*. J'ai déjà dit que ſon Ouvrage ſur l'Architecture étoit écrit en bon latin; on ne peut lui reprocher qu'un peu trop d'érudition. Il fut traduit en italien dès 1546, par Côme Bartoli; il y en a une ſeconde édition de 1550, & une troiſieme de 1565, toujours *in-folio*. En 1553, on en publia une traduction françoiſe de la façon de Jean Martin, grand & fécond Traducteur, qui étoit déjà mort au commencement de la même année. Cette traduction n'a point été réimprimée. L'impreſſion n'eſt pas mauvaiſe;

mais les gravures qui l'accompagnent & y deviennent néceſſaires, ſont en bois & aſſez groſſieres. L'Ouvrage eſt diviſé en dix livres ainſi que celui de Vitruve. Je vais en donner un léger extrait, comme j'ai fait de celui du Pere de l'Architecture.

Le premier livre roule ſur l'utilité de l'Architecture, ſon origine, & la façon dont il faut préparer le terrein, après avoir choiſi un ſol & une expoſition bons pour bâtir. Il entre enſuite dans quelques détails géométriques, pour meſurer le terrein ſur lequel on veut bâtir, enſuite il le partage conformément à la deſtination des édifices. Sur ce terrein préparé, il éleve des colonnes, & leur fait ſupporter des architraves, & ſur ceux-ci des toits & des couvertures. Il indique la maniere dont il faut conſtruire les voûtes, pour qu'elles ſoient ſolides & ne portent point à faux; la façon dont on doit ménager les portes & les fenêtres, pour que la maiſon ſoit ſuffiſamment fermée & éclairée; il diſtingue deux eſpeces d'eſcaliers, ſans compter les échelles ou eſcaliers portatifs. Il y a des eſcaliers droits, & d'autres tournans & en limace. Les uns ont des marches, les autres ſont à pente ou

rampe douce. Dans les uns & dans les autres, il faut ménager des paliers ſuffiſans, d'étage en étage. Il eſt bien important de donner des iſſues commodes à la fumée, aux eaux, & aux immondices; auſſi Alberti s'occupe-t-il ſérieuſement des cheminées, des égoûts, & des éviers. Ce premier livre eſt aſſez long, &, comme je l'ai dit, contient beaucoup d'érudition ſouvent étrangere au ſujet. Je n'en indiquerai qu'un léger échantillon. Les Anciens, dit Alberti, avoient pour regle de religion de conſtruire en nombre impair les degrés des temples, d'où il réſultoit qu'après les avoir montés, on entroit néceſſairement dans l'édifice auquel ces degrés conduiſoient, par le pied droit, ce que les Païens regardoient comme un point eſſentiel & d'un augure auſſi favorable que le contraire eût été funeſte.

Le ſecond livre traite du choix des matériaux & des précautions à prendre avant que de commencer un bâtiment. Il veut d'abord que non ſeulement on faſſe, de l'édifice projeté, des deſſins, mais même des modeles, ſoit en bois ſculpté, ſoit en pierres tendres & molles, en carton, en cire, en plâtre tamiſé, ou

en talc. Les modeles en bois ſont trop longs, trop difficiles à exécuter; c'eſt un ouvrage de patience; mais auſſi les modeles d'autre matiere ont le malheur de n'être pas ſolides: les uns & les autres ſont quelquefois fort chers. En examinant quels ſont les arbres les plus propres à bâtir, Alberti fait d'aſſez bonnes remarques qui ont échappé à Vitruve, entre autres, que lorſqu'on veut ſe ſervir, pour bâtir, d'un arbre qui porte fruit, il ne faut l'abattre qu'après que le fruit eſt parvenu à ſon entiere maturité, parce que, dans le cas contraire, la ſéve étant encore dans la fermentation, le bois eſt ſujet à ſe pourrir. Notre Auteur propoſe des préparations pour empêcher la pourriture des bois; &, ce qui eſt bien plus fort, pour les rendre incombuſtibles; il faut, dit il, les frotter de glu & ſur-tout d'alun. Il cite, pour exemple de ce phénomene, ce qui arriva au ſiége d'Athenes ſoutenu par Archelaüs, Lieutenant de Mithridate, contre Sylla. Archelaüs avoit fait conſtruire une tour de bois qui ſervoit à la défenſe du port de Pyrée. Sylla en approcha, & parvint pluſieurs fois à y porter le feu; mais le bois ne put ſe conſumer, & l'on apprit que ce qui le rendoit incombuſtible, étoit

une compoſition d'alun dont il avoit été fortement enduit. Entre le grand nombre d'avantages qu'a le châtaignier pour la conſtruction, Alberti compte celui d'avertir les gens avant que de tomber ſur eux & de les écraſer. Il rapporte, d'après Theophraſte, que les habitans d'une ville de Grece, ſe trouvant en grand nombre dans les bains publics de leur cité, euſſent tous été écraſés par la charpente du toit qui ſe briſa, s'ils n'avoient été avertis, par des craquemens multipliés, du malheur qui alloit arriver; les baigneurs eurent tous le temps de s'enfuir, & perſonne ne périt. Au reſte, Alberti eſt perſuadé, d'après les anciens Auteurs grecs & latins, que le cyprès eſt le bois qui dure le plus long-temps; c'eſt à cauſe de cela que les Anciens conſervoient leurs bijoux & leurs papiers les plus précieux dans des caſſettes de cyprès, & que Platon vouloit qu'on gravât les Loix ſur des tables de ce bois. Le chapitre des pierres ne contient pas moins de ſingularités remarquables. Alberti prétend qu'il y en a une eſpece en Arabie, qui, étant mouillée, ſe pétrit avec le mortier qui unit les différentes pierres, de maniere qu'il ſemble qu'elles n'en faſſent plus qu'une: de là vient

que nous voyons de ſi groſſes pierres, venues d'Egypte & d'Arabie, ſans que nous puiſſions concevoir comment elles ont pu ſortir des carrieres & être taillées.

Une autre pierre nommée *ſarcophagique*, réduit en ſquélette les corps qu'on enferme dans les tombeaux qui en ſont faits; d'autres pierres les conſervent ſains & entiers. Les derniers chapitres traitent de la brique, de la tuile, de la chaux, du ſable & du ciment.

Dans le troiſieme livre, on trouve, à l'occaſion des différentes eſpeces de terres & particuliérement du tuf, quelques obſervations aſſez curieuſes, entre autres, l'hiſtoire d'un Eſpagnol qui voyoit à travers les entrailles de la terre, ſi bien qu'il découvroit les ſources d'eau courante, le tuf, & jugeoit à quel point il falloit creuſer pour y parvenir. Rien n'étoit ſi utile pour la conſtruction des puits, des citernes, & pour connoître la nature des terres ſur leſquelles on vouloit bâtir. L'Auteur fait, à ce ſujet, quelques raiſonnemens ſur les fondations en voûte, qui ſont ſûrement les plus ſolides & les meilleures, ſur les blocages, les moellons, la coupe des pierres, le revêtiſſement des murailles, &c. Enfin il établit, ſur la bâtiſſe en ma-

çonnerie, onze maximes qui ſont toutes très-bonnes & très-ſages, & conformes à la véritable Architecture. Le livre eſt terminé par quelques remarques ſur les toits ou couvertures de tuile que l'Auteur approuve, & ſur les pavés, qu'il veut que l'on faſſe de gros cailloux, mais toujours en pente, afin que l'eau s'écoule ſans endommager le bâtiment. Il conſeille les fondations ſur pilotis dans les pays dont le terrein eſt marécageux, & où le bois eſt abondant.

Le quatrieme livre eſt politique & philoſophique, autant que didactique & inſtructif ſur la maniere de bâtir. L'Auteur remarque que les hommes ont toujours eu diverſes intentions en conſtruiſant différentes ſortes de bâtimens, & que le climat, la vigueur des conſtructeurs, & enfin la nature du terrein, ont auſſi déterminé la maniere dont les édifices ont été conſtruits. Il étale à ce ſujet une érudition ſouvent déplacée, mais la plupart du temps curieuſe. Il adopte pour la conſtruction des murs de défenſe & des remparts, la méthode de *Vitruve*, & veut que ces murs ſoient appuyés en dedans par des contreforts. Il a recours aux Commentaires de *Céſar*, pour nous apprendre com-

ment les Romains conſtruiſoient des ponts pour faire paſſer à leurs armées non ſeulement les rivieres dont les bords étoient plats, mais encore les torrens dont les bords étoient élevés. Le livre finit par quelques mots ſur les ports & les havres, la façon de les conſtruire, & celle d'en fermer l'entrée aux ennemis.

Le cinquieme livre, au milieu d'un grand étalage d'érudition inutile, contient cependant de bonnes regles pour la conſtruction & diſtribution des châteaux & maiſons de ville & de campagne, conformément à leurs différens uſages. On trouve ici le plan d'une citadelle, telle que les petits tyrans d'Italie en faiſoient conſtruire pour ſe mettre en ſûreté contre ceux qui envioient leur petite puiſſance ou vouloient s'y ſouſtraire; la Toſcane, la Lombardie & la Romagne étoient alors remplies de ces petits Princes. Alberti leur conſeille de ſuivre l'exemple des Egyptiens, qui, de toute antiquité, dit-il, ne percent point de fenêtres ſur la rue, du moins apparentes, pour qu'on ne voie point ce qui ſe fait chez eux; mais qui ouvrent de ſimples fentes à travers leſquelles ils peuvent examiner ce qui ſe paſſe au dehors: Alberti leur indique de nouveaux moyens

de ſûreté & de défenſe, comme des foſſés pleins d'eau, & un ſeul pont-levis, ce qu'il appelle une *échauguette*, c'eſt-à-dire un *donjon*, & de bons magaſins creuſés en terre ou voûtés, pour n'être jamais pris par famine. Il n'eſt pas queſtion de décorer ni d'orner d'ordres d'Architecture un pareil château, fait uniquement en vue ou de défenſe ou d'oppreſſion.

De la conſtruction des châteaux des Tyrans, Alberti paſſe à celle des maiſons des Seigneurs paiſibles qui vivent à leur aiſe & veulent ſe procurer toutes les commodités, pour ainſi dire, ſous leur main : en conſéquence il donne ici le plan & la diſtribution d'une grande maiſon italienne du quinzieme ſiecle, comme Vitruve avoit donné, quinze cents ans auparavant, celle des plans des maiſons grecques & romaines. Alberti conſeille avec raiſon de bâtir des hôpitaux, & de ſoulager les pauvres incurables, ſur-tout les aveugles, les inſenſés & les vieillards ; mais il ne veut point que l'on décore ces monumens d'humanité, de bienfaiſance, & de charité, avec une ſomptuoſité déplacée. Il veut que les magaſins des munitions de guerre & de bouche, placés dans les villes, ſoient entourés de

hautes murailles de pierres, afin que ſi le feu y prenoit, il ne ſe communique pas à la ville. Il déclare qu'il eſt de l'avis de Lucullus, qui trouvoit qu'il eſt très-juſte & très-convenable que les hommes jouiſſent de l'avantage qu'ont certains animaux, de changer d'habitation & même de climat ſuivant les ſaiſons; il conſeille donc d'avoir maiſon d'hiver & maiſon d'été, & il propoſe des conſtructions & des diſtributions particulieres & différentes pour les unes & pour les autres. On ſent bien que dans les maiſons d'hiver il faut des cheminées; auſſi en fait-il un chapitre à part, qui eſt curieux, en ce que l'on y apprend tout ce que l'on ſavoit au quinzieme ſiecle ſur un article peu connu des Anciens. On trouve dans ce livre-ci deux paſſages très-remarquables; le premier concerne la découverte qui fut faite, au commencement du quinzieme ſiecle, d'un vaiſſeau tout entier, qui avoit appartenu à l'Empereur Trajan, & qui étoit demeuré ſous l'eau plus de treize cents ans. L'original latin d'Alberti dit que le lieu où il reſta plongé ſi long-temps s'appeloit *Lacus Nemorenſis*, que Jean Martin traduit par *le Lac de Némorence*. Je n'oſe décider où eſt ce lac; mais, quoi qu'il en

ſoit, le bois de ce vaiſſeau étoit de pin & de cyprès; tous les clous & toutes les chevilles étoient d'airain, & l'enſemble parfaitement conſervé & ſans altération. Je ne ſais ce que cette belle antiquité eſt devenue. L'autre article remarquable de ce livre eſt l'annonce d'une infinité de ſecrets que l'Auteur prétend poſſéder, mais qu'il ne découvre pas. Voici les termes du Traducteur : *J'ai découvert une pratique pour s'empavoiſer, en moins de rien, quand ſe vient au combat, pour ſe garder des fleches & dards, & de toute offenſe; mais je ne le veux répéter en cet endroit; il me ſuffira d'en admoneſter ſeulement les gens de bon eſprit.* Selon toute apparence, le ſecret qu'Alberti avoit trouvé, eſt *le baſtingage*, aſſez connu des gens de mer.

De plus,» J'ai trouvé l'induſtrie, par un » ſeul coup de maillet, d'abattre le tillac » tout à plat, & contraindre ceux qui ſe- « roient montés deſſus, à tomber au bas » du navire, puis le remettre en moins » de rien en ſon premier état. En- » core eſt-il de mon invention de faire » que toute une flotte de navire ſoit in- » continent arſe & brûlée, tellement » que tous les ſoldats, matelots & autres » meurent de mort très-miſérable. Mais

» c'eſt choſe qui n'eſt pas bonne à dire à » préſent, peut-être en trouverai je un » jour l'occaſion. »

Heureuſement qu'Alberti n'a point trouvé cette occaſion ; car ſes ſecrets, très meurtriers, auroient coûté la vie à bien des gens.

Dans le ſixieme Livre, l'Auteur commence enfin à parler de l'Architecture d'ornement, des colonnes, & de la maniere de les former. Après d'aſſez bonnes réflexions ſur la nature du beau, ſur le bon goût, & ſur la maniere dont il faut s'y prendre pour l'acquérir. Alberti fait une petite hiſtoire de l'Architecture aſſez juſte, & qui eſt meilleure que ce que Vitruve nous apprend à ce ſujet; c'eſt dommage qu'elle ſoit mélée de quelques fables, telle que celle des vers que Salomon compoſoit & qui guériſſoient différentes ſortes de maladies. Viennent enſuite pluſieurs chapitres ſur la mécanique & la maniere dont il faut élever & tailler les colonnes, ſcier le marbre, le polir, lier les pierres avec le mortier, faire des enduits aux murailles avec la chaux, qui les faſſe paroître blanches & luiſantes ; imiter le marbre au moyen du ſtuc, ou incruſtrer ſur les murailles de plâtre ou de moellons,

de petites tranches ou dalles de marbre: enfin il apprend à appliquer les colonnes à demi-ſaillantes & les pilaſtres contre les murailles.

Dans le ſeptieme livre, Alberti, continuant de traiter de l'Architecture d'ornement, & principalement des colonnes, s'occupe des édifices à la décoration deſquels on les emploie; & comme Vitruve a fait un livre ſur les temples, il en fait un ſur les égliſes, & montre quelle eſpece de colonnes & de pilaſtres, conviennent le mieux à ces reſpectables édifices.

Dans le huitieme livre, il eſt queſtion des mauſolées, des ſimples tombeaux, &, par occaſion, des épitaphes, des rues, des places publiques, & de leur décoration, des palais où s'aſſemblent les Sénateurs & les Juges, des promenoirs publics, couverts, des théatres, amphithéatres, cirques, bibliotheques, colléges, bains, & de la maniere dont tous ces édifices publics doivent être conſtruits, & décorés.

J'ai remarqué, dans ce livre, cette épitaphe vraiment héroïque & patriotique; elle ſe trouve, dit Alberti, ſur le chemin d'Athenes à Lacédémone, gravée ſur une lon-

gue pierre, en une ſeule ligne, en mots grecs, dont voici la traduction: *Arrête, paſſant; mais après avoir lu ceci, cours à Lacédémone apprendre à nos concitoyens ou à leur poſtérité, que tu as foulé aux pieds les cendres de plus de cinq cents Spartiates qui ſont morts en combattant de pied ferme pour leur patrie.*

Le neuvieme livre n'eſt qu'une continuation du précédent: tout ce que j'y ai remarqué de curieux, eſt le trait naïf d'un Barbare qui, voyant dans une maiſon nouvellement conſtruite aux environs de Rome, des poutres & des bois équarris, demanda ſi les arbres croiſſoient en cet état en Italie; on lui répondit que non: pourquoi donc, dit-il, ne pas leur laiſſer la forme que la Nature & les Dieux leur ont impoſée? Il étoit rare, chez les Romains, de voir des maiſons à pluſieurs étages; Céſar fit même une loi pour défendre aux ſimples citoyens d'en conſtruire de cette eſpece dans la ville; mais on leur laiſſa la liberté de bâtir à la campagne, comme ils le voudroient; cependant il paroît que les Romains en profiterent rarement.

La ville de Tyr fut ruinée par un tremblement

blement de terre, & on attribua cet accident à ce que les maiſons en étoient trop élevées; cependant dans la ville de Babylone elles avoient juſqu'à quatre étages. Ce fut Agrippa qui le premier imagina de paver les appartemens avec des carreaux de terre cuite.

Le dixieme & dernier livre roule principalement ſur les moyens de trouver de l'eau, & ſur ceux d'arroſer les jardins & de rafraîchir les appartemens de ville & de campagne. Alberti avertit que l'eau du Tibre eſt dangereuſe à boire & donne des fievres; il conſeille le *vinaigre ſcillitique*, comme propre à guérir ces ſortes de maladies, auſſi bien qu'à purifier l'eau même. Selon lui, le meilleur moyen pour chaſſer les puces d'une maiſon qui en eſt infectée, eſt de répandre de l'eau de coloquinte ſur le plancher. L'odeur de cette plante attire les puces de tous côtés, elles ſe précipitent dans l'eau, & y meurent. En voilà aſſez pour faire connoître l'ouvrage eſtimé de Léon Alberti.

Il y eut dans le même ſiecle un autre Architecte du même nom de famille, mais qui portoit un nom de baptême bien différent, ſi c'en eſt un que le ſurnom d'*Ariſtote*. Ariſtote Alberti

paſſa pour le plus grand Mécanicien de ſon temps: cependant on ne ſait qu'en gros quelles ſont les preuves qu'il en donna, & nullement comment il s'y prit pour opérer les merveilles qu'on lui attribue. On dit que dans la ville de Bologne en Italie, il tranſporta le clocher de l'égliſe de Sainte Marie, avec toutes les cloches qui étoient dedans, d'un lieu à un autre, & l'y établit ſi parfaitement & ſi ſolidement, qu'il n'y parut pas. Il fit un voyage en Hongrie, y conſtruiſit de ſi beaux bâtimens, y fit de ſi belles machines, que le Monarque de ce pays-là, enthouſiaſmé de l'Architecte Italien, lui accorda une grace fort ſinguliere; il lui permit de faire battre monnoie en ſon nom, d'y mettre ſon empreinte, & voulut qu'elle eût cours en Hongrie, comme ſi elle eût été frappée à ſon propre coin. Je ne ſais ſi on trouveroit encore de pareilles pieces de monnoie dans toute l'étendue du Royaume de Hongrie; on les appelleroit ſans doute des *Ariſtotes*. Enfin le Czar Jean Bazilowitz ayant entendu parler de notre Architecte, voulut l'attirer à ſon ſervice, & lui fit de grands préſens & de grandes promeſſes. Ariſtote Alberti ſe laiſſa tenter; il alla en Ruſſie, où l'on prétend qu'il bâtit

quelques égliſes; mais on n'en n'a plus entendu parler depuis.

Dans le même temps que l'on imprimoit en latin l'Ouvrage de Léon-Baptiſte Alberti ſur l'Architecture, il en paroiſſoit un autre, qui, ſans s'annoncer comme traitant abſolument le même ſujet, pouvoit être cependant d'une grande utilité aux Architectes & aux Amateurs de l'Architecture. Ce Livre mérite d'autant plus d'être connu, qu'il réunit à la rareté & à la ſingularité, l'avantage de préſenter des idées nobles, élevées, gracieuſes, & des préceptes utiles aux Artiſtes & aux Protecteurs des Arts. Feu M. de Felibien, le plus eſtimé des Hiſtoriens de la Peinture & de l'Architecture, en parle avec éloge; il dit que, ſans préjudice du grand profit que l'on peut tirer de la lecture de Vitruve & de l'étude que l'on doit faire de ſes principes & de ſes regles, il ne faut pas moins examiner les tableaux curieux de pluſieurs ſuperbes édifices, monumens, jardins que l'imagination riante & féconde que l'Auteur dont je veux parler a mis ſous les yeux de ſes Lecteurs. Quand on conſidere que les manuſcrits de Vitruve étoient infiniment rares, & qu'ils n'étoient point traduits lorſque François

Colonne écrivit (en 1467), & que l'on voit cependant qu'il nous offre des bâtimens auſſi beaux & auſſi réguliers que tous ceux que l'on peut exécuter en ſuivant ces regles, on eſt vraiment émerveillé : il nous repréſente, ajoute M. Felibien, l'Architecture dans tout ſon appareil de grandeur & de majeſté ; des pyramides, des obéliſques, des mauſolées, des ſtatues coloſſales ornant des cirques, des hippodromes, des amphithéatres & des théatres, des temples, des aqueducs, des fontaines, des places publiques & des rues, des thermes ou bains publics, enfin des façades de palais ſuperbes, & des jardins délicieux, le tout du meilleur goût & de la plus grande régularité. On voit que ces productions n'étoient pas ſeulement le fruit d'une imagination ardente, mais le réſultat d'une parfaite connoiſſance des regles qu'il explique à ſes Lecteurs, en les engageant à les goûter & à les ſuivre. Il ſe déchaîne ſouvent contre l'ignorance groſſiere des Architectes de ſon temps, & il cherche à leur communiquer ſes lumieres, pour les ramener au bon goût. Il démontre qu'il ne ſuffit pas qu'un édifice ſoit ſolide & bien bâti, qu'il faut encore que tout ſoit analogue

au caractere & à la deſtination du bâtiment, & que ce n'eſt pas le tout qu'il ſoit bien décoré, qu'il eſt important que les ornemens qu'on y emploie ſoient néceſſaires, ou du moins placés à propos.

Après avoir ainſi bien établi le mérite de l'Ouvrage dont je veux parler, il eſt temps enfin de le nommer. On ſera ſans doute étonné de ſa forme bizarre & ſinguliere; c'eſt une fiction, *un roman*, ſi l'on veut; il eſt intitulé en françois, *le Songe de Poliphile*. L'Auteur étoit un Dominicain de Veniſe, qui mourut en 1510, & dont on voit l'épitaphe dans l'égliſe des Saints Jean & Paul de cette ville, qui appartient aux Religieux de cet Ordre. J'ai dit qu'il compoſa ſon Ouvrage en 1467; cette date ſe trouve imprimée à la fin de la premiere édition de ce Livre, avec le nom de la ville de Treviſe; elle a induit en erreur quelques Bibliomanes qui ſe ſont imaginé que c'étoit celle de l'impreſſion; mais ils ſe ſont trompés, car la vraie date de cette premiere impreſſion de Treviſe, eſt de 1499. Le langage en eſt moitié latin, moitié italien: ſi ce ſtyle bizarre & baroque engage d'un côté, par ſa ſingularité, à rechercher l'Ouvrage & le fait vendre plus cher;

d'un autre, il peut dégoûter les Lecteurs & leur faire penſer qu'il n'y auroit rien de bon à tirer d'un pareil écrit; ce ſeroit une grande erreur : les gravures ſont en bois, au ſimple trait, & très-bien deſſinées. Il y a eu une ſeconde édition, dans le même langage que la premiere, à Veniſe, *Alde*, 1545. Elle eſt abſolument copiée ſur l'édition originale, tant pour l'impreſſion que pour les gravures; mais elle eſt bien moins recherchée, parce qu'elle eſt moins rare. Le titre eſt: *Hipnerotomachia Poliphili*; le mot d'*Hipnerotomachie*, tiré du grec, veut proprement dire *combat du Sommeil & de l'Amour*, & *Poliphile* ſignifie Amant de *Poli ou Polia* : mais quelle étoit cette Polia dont le Dominicain François Colonne étoit amoureux? Il y a des Auteurs qui ont prétendu que *Polis* voulant dire une ville, le nom de Poliphile étoit allégorique, & que l'Auteur ſe diſoit amoureux des villes, parce qu'il apprenoit à les conſtruire & à les orner; mais il eſt plus vraiſemblable que Poli étoit un perſonnage réel, d'autant plus que Colonne explique très-bien que ſa demoiſelle étoit de Treviſe. Il y a même, dans le ſecond livre, un paſſage qui ſemble indiquer qu'elle s'appeloit *Lelia*, & qu'elle étoit

de la famille des *Lelii* dans la Marche Trevisane. Je me souviens pourtant d'avoir vu à Treviſe des cavaliers, nommés *Polio*, & des dames *Polia*, qui ſe vantoient de deſcendre de la maîtreſſe de Poliphile.

Vers 1540, un Gentilhomme François, dont on ignore le nom, ayant vu cet Ouvrage ſingulier, le goûta aſſez pour en entreprendre la traduction. Il la fit & la communiqua à Gohori & à Jean-Martin, le premier, Médecin & grand Alchimiſte, le ſecond, Traducteur infatigable, qui venoit, entre autres choſes, d'entreprendre la traduction de Vitruve. Ces deux habiles gens revirent celle du Gentilhomme, & la publierent, en 1545, à Paris, chez Kerver. Il y en eut une ſeconde édition en 1554, & une troiſieme en 1561. L'impreſſion de toutes les trois eſt pareille & également belle, & les figures copiées ſur celles de la premiere édition, mais mieux ombrées, parce que, pendant l'intervalle, la gravure s'étoit beaucoup perfectionnée. Enfin, l'année 1600, préciſément la derniere du ſiecle, un Auteur aſſez connu, nommé *Beroalde de Verville*, prétendit donner une nouvelle édition du Songe de Poliphile, augmentée de nouvelles inventions de ſa façon. Cet Ecri-

vain croyoit avoir de grandes connoiſſances, même le ſecret de faire de l'or. Il mit à la tête de cette édition-ci une nouvelle gravure ſinguliere, chargée de tous les emblêmes qui pouvoient faire croire que l'Ouvrage contenoit les plus profonds myſteres de la Cabale & de l'Alchimie; mais c'étoit de ſa part un vrai charlataniſme. Ce Livre n'eſt autre choſe que la traduction du Songe de Poliphile, telle que nous l'avoit déjà donnée à peu près Gohori & Jean-Martin.

Il ne me reſte plus qu'à indiquer en peu de mots la marche de ce Roman d'Architecture, pour faire entendre comment l'Auteur a pu y faire entrer des leçons utiles aux Artiſtes, & de ſi belles deſcriptions de monumens. *Poliphile* fait un rêve d'environ deux cents pages *in-folio*, par conſéquent il eſt difficile de penſer qu'il n'ait duré qu'une nuit: c'eſt cependant ce qu'il nous aſſure. Il avoit, pour ſe faire croire, l'exemple de l'Auteur du Roman *de la Roſe*, qui a rêvé auſſi longuement, & qui de plus rêvoit en vers. Ces prétendus rêveries étoient fort à la mode aux treizieme & quatorzieme ſiecles, & elles n'étoient pas oubliées au quinzieme. *Poliphile* donc, bien endormi, croit être tranſporté dans

la forêt noire ; il s'y promenoit, & buvoit, en paſſant, de l'eau d'une fontaine, lorſque le bruit de quelques inſtrumens de muſique l'attire dans un vallon rempli de monumens d'Architecture brillans & précieux. On y voyoit, entre autres, des obéliſques & des coloſſes. Il étoit prêt à entrer dans un palais décoré avec goût & de la meilleure Architecture, lorſqu'un dragon ſe montre, lui fait peur, & l'oblige à tourner d'un autre côté. La ſcene change ; c'eſt dans une campagne riante, arroſée des plus belles eaux, garnie de fontaines & de bains publics, que Poliphile ſe trouve au milieu de cinq Nymphes toutes charmantes, qui le conduiſent aux pieds d'une Reine qui s'appeloit *Eleutheride* : elle habitoit un palais délicieux ; on en fait voir à l'étranger toutes les beautés. La Reine le fait ſouper avec elle. On continue à lui donner des fêtes, au milieu deſquelles une ſixieme Nymphe ſe préſente à lui. Elle étoit en partie voilée & déguiſée ; mais ce qu'elle laiſſoit voir d'appas ſuffit pour enchaîner Poliphile. Quoiqu'il fût déjà amoureux de *Polia*, & qu'il voulût lui reſter fidele, il ne put s'empêcher d'éprouver pour cette nouvelle Nymphe des ſentimens très tendres ; c'étoit l'effet

d'une ſympathie dont il ne pouvoit ſe rendre raiſon à lui-même. Il étoit près d'être infidele, ou plutôt il reſſentoit deux amours à la fois. Cette Nymphe fut chargée par la Reine de faire voir en détail à Poliphile les beautés & les curioſités du pays. Il vit paſſer en triomphe les ſimulacres des principaux Dieux & des Déeſſes qu'on y révéroit, & qu'on croyoit les diſpenſateurs de la deſtinée des humains. Ces cérémonies étoient très-belles. On le conduiſit dans une galerie de tableaux, qui contenoit les portraits des amans & des amantes les plus illuſtres des ſiecles paſſés. Enfin, on lui montra des amans heureux, vivans, & enchantés l'un de l'autre, dans des bocages & des boſquets délicieux, qui devoient leur beauté partie à la Nature, & partie à l'Art. De pareils ſpectacles ne pouvoient qu'augmenter l'amour du Voyageur pour ſa conductrice, & c'eſt ce qui arriva. Etant parvenus enſemble au temple de *Vénus*, dont la deſcription eſt brillante & charmante, ils offrirent deux tourterelles, qui furent ſacrifiées & brûlées en holocauſte ſur l'autel; un roſier, chargé de fleurs, ſortit de leurs cendres. C'étoit la preuve que la Déeſſe agréoit le ſacrifice

& permettoit à ce couple adorateur de faire le voyage de l'Iſle de Cythere. Tandis que l'on préparoit tout pour leur embarquement, ils allerent voir les tombeaux & les épitaphes de différens amans, qui ſe trouvoient dans le voiſinage. Ce petit voyage épiſodique donne lieu à l'Auteur de rapporter un grand nombre d'épitaphes dans le goût antique, & de prouver qu'il connoiſſoit parfaitement le ſtyle lapidaire des Anciens, auſſi bien que la décoration convenable aux ſépultures, même aux mauſolées. Cependant Poliphile s'embarque avec ſa Nymphe, & arrive dans l'Iſle de Cythere. Les Tritons & les Nymphes des eaux leur font fête pendant la traverſée. Rien de ſi agréable, de ſi pittoreſque & de ſi voluptueux que les détails de la deſcription de cette Iſle, du temple de l'Amour, de ſes avenues, de ſes jardins, de ſes boſquets, & du triomphe de ce Dieu. Poliphile & ſa Nymphe conſentent, comme bien d'autres, d'être attelés au char de l'Amour, & de ſe laiſſer enchaîner & même brider pour le promener. Afin de les délaſſer de cette fatigue, qui d'ailleurs leur avoit paru fort douce, on les conduit dans un ſuperbe amphithéatre où l'on

donnoit des jeux & des ſpectacles de toute eſpece, pour divertir l'Amour & ſa mere. Tous les amans étoient attentifs à regarder ces fêtes, ou plutôt à ſe regarder l'un l'autre, lorſque l'arrivée ſubite de Mars, qui venoit faire ſa cour à Vénus, mais avec grand bruit, ſuivant l'uſage des militaires de ce temps-là, les troubla & les obligea à s'enfuir du côté de la fontaine d'Adonis. C'étoit un monument que la mere des Amours avoit fait élever à la mémoire de celui de tous les jeunes mortels qu'elle avoit le plus vivement aimé; il eſt vrai que c'étoit le plus beau. A juger de ce monument & de ſes environs par ce qu'on en voit dans ce Livre, tout y étoit enchanteur. Les amans s'aſſoient ſur l'herbe fleurie, & la Grande Prêtreſſe de Vénus ordonne à chacun d'eux de conter l'hiſtoire de leurs amours. Ils s'acquittent tous de cette obligation avec la plus grande naïveté. La Nymphe commence ſon récit : elle eſt, dit-elle, de Treviſe, & s'appelle *Polia* : ſes parens la vouerent de bonne heure à la Déeſſe Diane; elle fit vœu de chaſteté dans le temple de cette Divinité. Cependant un jeune homme la vit, en devint amoureux, & oſa lui dé-

clarer ſa flamme : elle rejeta ſon hommage avec indignation ; ſa nourrice l'en blâma, & lui dit que les Dieux l'en puniroient : la bonne femme avois raiſon. *Polia* fut tourmentée de rêver terribles ; il lui ſembla qu'un tourbillon l'emportoit dans le fond d'une forêt. Le lendemain, voulant retourner au temple de Diane, elle trouva ſon amant mort, du moins elle le crut tel, ſur le parvis du temple de la Déeſſe. Toute effrayée, elle s'enfuit, & ſa digne gouvernante lui conſeilla de changer de monaſtere & de paſſer, de l'Ordre des Prêtreſſes de Diane, dans celui des Nymphes de Vénus. Elle ſuivit ce conſeil, & c'étoit elle-même, qui en cette qualité de Nymphe de la plus humaine des Déeſſes, avoit conduit *Poliphile* juſqu'au moment où elle finit ſon récit. *Poliphile* parla à ſon tour. Il étoit devenu amoureux d'une Prêtreſſe de Diane, avoit oſé lui déclarer ſon amour & avoit été rebuté. Déſeſpéré de cet accident, il avoit long-temps ſoupiré à la porte du temple que fréquentoit ſon inhumaine. Enfin, accablé de fatigue & de déſeſpoir, il s'y étoit évanoui : on l'avoit cru mort. Les vieilles gardiennes du temple l'avoient

jeté très-mal-honnêtement & très-durement juſque dans la rue. Retiré chez lui, il n'avoit d'autre conſolation que d'écrire à la belle *Polia*, c'étoit le nom de ſa maîtreſſe; mais il ne pouvoit lui faire parvenir ſes lettres. Il prit le parti de les garder juſques à une occaſion favorable pour les lui remettre, & elle ne ſe trouva qu'à la fontaine d'Adonis. Ce fut là que nos deux amans ſe reconnurent; mais que leur reconnoiſſance fut tendre, & que leurs tranſports mutuels furent vifs! L'Auteur les décrit en homme qui les a éprouvés & qui les a fait éprouver à ſa maîtreſſe. Il eſt aiſé de conclure de cette fable, ſans y chercher d'allégories ni de myſteres, que le Frere François Colonne ſoupira pour la ſœur Polia; que peut-être franchit-elle pour lui les murs de ſon couvent, & que quand ils furent d'accord & réunis, fût-ce dans une cabane, ils ſe crurent tranſportés dans l'Iſle de Cythere. C'eſt l'hiſtoire de bien des amans; mais ce cadre aſſez commun a donné lieu à Poliphile de faire briller ſon imagination & ſon goût, de remplir ſon Roman de bons préceptes d'Architecture, & de l'orner de deſſins corrects & élégans. On remarque une par-

faite connoiſſance de l'antiquité dans le détail qu'il fait des cérémonies païennes; les Grandes Prêtreſſes de Diane & de Vénus ſont toujours repréſentées dans ſon Livre avec des mitres, & offrent par conſéquent le tableau ſingulier d'une aſſemblée d'Evêques femelles.

Paſſons à préſent en revue les Architectes, tant Auteurs que ſimples Artiſtes, auxquels l'on fut redevable en Italie de la renaiſſance de la bonne Architecture, conforme aux principes de Vitruve.

François *Lazari*, *dit* le *Bramante*, mourut en 1514, âgé de ſoixante-dix ans; ce fut le premier (en date) des bons Architectes du ſeizieme ſiecle. Il commença par être Peintre, & il réuſſiſſoit aſſez bien dans cet Art; mais il l'abandonna pour l'Architecture, après avoir examiné le dôme de la cathédrale de Milan, qui fut achevé au quinzieme ſiecle par le Cezariani, très-habile Artiſte. Cet édifice, quoique dans le goût gothique, imprime une ſorte de reſpect qui donna au Bramante l'idée de la grandeur avec laquelle il convient de traiter les bâtimens d'une certaine importance. Ayant enſuite voyagé dans le reſte de l'Italie, & étudié les ruines de Rome, de Naples, & de leurs

environs, il ſe confirma dans les bons principes, & commença à les mettre en pratique, en bâtiſſant, par ordre du Pape Alexandre VI, du Cardinal Caraffe, & de quelques autres, pluſieurs égliſes, des fontaines publiques, un palais pour la Chancellerie de Rome, un aſſez grand nombre d'hôtels & de palais particuliers, & enfin, le belvedere du Vatican, non plus pour Alexandre VI, mais pour Jules II ſon ſucceſſeur. On reproche quelques défauts aux édifices du Bramante, mais il eſt certain qu'il y a de grandes beautés. Jules II ayant conçu l'important projet de faire rebâtir l'égliſe de Saint Pierre de Rome, ce fut cet Architecte qui en fit les premiers deſſins, & qui en jeta les fondemens; mais il n'éleva pas l'édifice ſacré fort haut, & laiſſa à des ſucceſſeurs encore plus habiles que lui le ſoin d'achever ce fameux temple, ſans doute le plus beau de ceux qui exiſtent dans le Monde. Bramante étoit d'un caractere aimable & très-obligeant; ce fut lui qui éleva Raphaël d'Urbin, & lui enſeigna l'Architecture. Cet illuſtre Diſciple reconnut toute ſa vie les obligations qu'il avoit à ſon Maître: il lui avoit ſacrifié ſa bourſe & ſes ſoins,

&

& lui avoit inculqué les meilleurs principes & appris les moyens les plus ſûrs pour réuſſir; auſſi Raphaël l'a-t-il peint dans ſon tableau de l'Ecole d'Athenes, ſous la figure d'un Philoſophe, un compas & une équerre à la main. Il étoit Poëte, & même, dit-on, *Improviſateur.* En 1756, on retrouva en manuſcrit, dans une bibliotheque de Milan, les Œuvres du Bramante, partie en vers & le reſte en proſe, ſur l'Architecture, la Peinture & les Arts. On les a imprimées dans leur langue naturelle (l'italien); mais elles ne ſont point traduites en françois.

Les freres *Sangallo* & leur neveu, le premier mort en 1517, le ſecond en 1534, le troiſieme en 1546, tous trois Florentins, furent d'excellens Architectes: on voit de leurs Ouvrages à Florence, à Rome, à Naples & à Veniſe. Le premier étoit attaché à Laurent de Médicis, ſurnommé *le Magnifique*, & eut occaſion de faire le voyage de Naples, pour donner ſon avis au Roi de ce pays ſur quelques édifices. Celui-ci ayant voulu le récompenſer, même aſſez richement, il refuſa ſon argent: » Sire, lui dit il, » j'ai l'honneur d'être attaché à Laurent

» de Médicis que ſes libéralités ont fait ſur-
» nommer *le Magnifique*; avec lui je n'ai
» beſoin de rien «; & il ne voulut accepter que quelques buſtes antiques & autres objets de curioſité qu'il offrit même à ſon Maître. Ce fut Sangallo l'aîné qui bâtit le palais des Grands Ducs à Poggio Imperiale, & celui des Ducs à Milan : il ſe trouva trop vieux pour entreprendre les deſſins de l'égliſe Saint Pierre. Son frere cadet fit une fortereſſe du tombeau d'Adrien, à préſent le château Saint-Ange, du moins y ajouta-t-il des remparts. Le neveu fit auſſi des fortifications pour le Pape à Civita-Vecchia & à Ancone: il conſtruiſit pluſieurs belles égliſes à Rome; ce fut lui qui dirigea les ſuperbes fêtes qui furent données à Charles V, à ſon paſſage à Veniſe : il conſtruiſit un puits à Orviete, qui a paſſé pour un chef-d'œuvre. Mais Antoine Sangallo s'eſt ſur-tout illuſtré pour avoir fait les deſſins de l'égliſe de Saint Pierre de Rome; il en eut la direction après le Bramante, & fit conſtruire un modele conforme à ſes idées, qui couta cinq mille écus romains, c'eſt-à-dire environ trente mille livres de notre monnoie. Quoique ce modele n'ait pas été abſolument ſuivi, il a

été très-utile, car c'eſt en le rectifiant que Raphaël & Michel-Ange ſont parvenus à faire ce chef-d'œuvre d'Architecture. C'eſt auſſi lui qui a commencé le palais Farneſe. Il fut enterré à Rome dans une chapelle du Vatican, avec tous les honneurs dus à un Artiſte célebre.

J'ai parlé, dans mon précédent volume, de *Léonard de Vinci*, du grand *Raphaël d'Urbin*, & de ſon Diſciple en Peinture, *Baltazar Peruzzi* ou *Baltazar de Sienne*; ces trois grands Peintres étoient Architectes, mais moins illuſtres en cette derniere qualité que comme Peintres; le dernier mourut en 1536. *Michel-Ange* eſt également le premier des Deſſinateurs, des Architectes & des Sculpteurs du ſeizieme ſiecle & de l'Ecole Romaine. Je ne peux rien ajouter à ce que j'en ai dit, ainſi que de ſon Diſciple *Jules-Romain*.

Le Joconde, ou *Fragio-condo*, Dominicain Italien, mérite d'autant plus que je m'y arrête, que nous avons ſous nos yeux de ſes Ouvrages à Paris. Ce Religieux ayant été envoyé fort jeune à Rome, s'y appliqua d'abord aux études convenables à ſon état; il apprit parfaitement le grec & le latin, & fut chargé de profeſſer les Humanités & la Philoſo-

phie. En méditant ſur les Commentaires de Céſar, & ſur les Ouvrages de Vitruve & de Végece, dont il donna des éditions nouvelles, accompagnées de Commentaires & de figures, il découvrit ſon talent pour l'Architecture, en s'attachant moins à celle d'ornement qu'à la ſolidité des bâtimens. Le grand pont de pierres de Vérone étoit menacé d'être emporté par l'Adige ; on ne ſavoit comment en aſſurer les piles ; le Pere Joconde dit qu'il en avoit trouvé le moyen dans les Commentaires de Céſar. Il ſuivit la même pratique que ce grand Général avoit miſe en uſage pour faire conſtruire un pont ſur le Rhône. Cette entrepriſe ayant réuſſi, lui fit infiniment d'honneur. Louis XII, revenant d'Italie en France, demanda Joconde à ſes Supérieurs, & l'amena à Paris. Il lui fit bâtir deux ponts dans cette capitale; l'un eſt le pont Notre-Dame ; l'autre, le Petit-Pont; celui-ci fut incendié en 1718, & rebâti enſuite; mais le pont Notre-Dame ſubſiſte encore tel qu'il a été élevé ſur les deſſins du Dominicain italien. Joconde, de retour dans ſa patrie, fit paroître la premiere édition des Lettres de Pline, parmi leſquelles, comme je l'ai dit, il y en a qui intéreſſent les Ar-

chitectes. Bientôt il ſe préſenta une occaſion de rendre le plus grand ſervive à la ville de Veniſe. Les eaux de la Brenta charioient conſidérablement de ſable & de vaſe dans les lagunes qu'on craignoit de voir remplies au point de ne pouvoir y naviguer. Joconde imagina de faire un canal qui portât une partie des eaux de la Brenta du côté de Chioggia, & fit paſſer l'autre avec rapidité dans les lagunes, d'une maniere plus propre à les creuſer qu'à les combler. La République de Veniſe fut ſi ſatisfaite du travail de l'Architecte, que Louis Cornaro n'héſita pas à dire que Joconde étoit le ſecond fondateur de Veniſe. Cependant, quelque temps après, le fameux pont de Rialto ayant été conſumé par un incendie, auſſi bien que la plupart du quartier qui étoit auprès, on demanda au bon Pere des projets pour les rebâtir; il en donna, mais ils ne furent point ſuivis, & il en fut ſi fâché, qu'il ſe retira à Rome. Après la mort du Bramante, il fut chargé, conjointement avec Antoine Sangallo & Raphaël, de veiller à la conſtruction des bâtimens de Saint Pierre. Ses deux confreres s'attacherent principalement à rectifier ce qu'on pouvoit critiquer dans les deſſins du Bra-

mante ; mais pour lui, ſon département étoit la ſolidité du bâtiment, & il prit à cet égard des précautions très-ſages, & auxquelles l'on doit le bon état où eſt encore ce ſuperbe édifice. Joconde finit ſes jours à Rome dans un âge fort avancé, jouiſſant d'une grande conſidération, aimé & recherché des Savans, & entretenant avec eux une correſpondance réglée.

Michel, *San-Micheli*, étoit de famille d'Architectes ; mais ſes talens naturels l'éleverent bientôt au deſſus de ſes parens & de ſes Maîtres. Après avoir conſtruit pluſieurs égliſes, il acquit tout d'un coup la réputation d'un Ingénieur habile ſur-tout pour la fortification des places. Le Pape Clément VII le chargea de mettre en bon état les fortereſſes de l'Etat Eccléſiaſtique. Il s'acquitta de cette commiſſion à la ſatisfaction du Pontife ; mais les Vénitiens, ſes Souverains naturels, l'ayant rappelé à eux, il obtint permiſſion du Pape d'accorder de préférence ſes ſervices à ſa patrie. Il exerça long-temps les fonctions de premier Ingénieur de la République, & imagina de nouveaux ſyſtêmes pour la défenſe des places. On le regarde généralement comme le pere de la fortification moderne ;

M. de Vauban même ne faiſoit aucune difficulté de le reconnoître pour tel, & de convenir que la plupart de ſes idées avoient pour baſe celles de San-Micheli. On voit encore des remparts & des fortifications de ſa façon à Padoue, à Vérone, à Breſcia, & au Lido, qui défend l'entrée de la lagune de Veniſe. Il paſſa en Chypre & en Candie, pour mettre ces deux grandes Iſles, qui appartenoient alors aux Vénitiens, en état de défenſe, & il y réuſſit. S'il avoit l'art de conſtruire les places, il n'étoit pas moins habile dans celui d'orner & de décorer les édifices. Dans toutes les villes qu'il fortifioit, il y conſtruiſoit des portes d'une Architecture riche & noble: M. de Vauban convient encore qu'on ne peut prendre de meilleurs modeles pour remplir le même objet. Dans les momens où l'Architecture militaire ne prenoit pas tout ſon temps, il s'occupoit de la civile: on voit à Vérone de ſuperbes palais conſtruits ſur ſes deſſins; il y en a cinq entre autres que l'on ne manque pas de faire remarquer aux étrangers, ainſi que quelques égliſes & chapelles de ſa façon. C'étoit d'ailleurs un homme d'une conduite irréprochable & d'un déſintéreſſement rare. Il laiſſa des neveux, héritiers en partie de ſes talens;

mais les ouvrages de leur oncle ſont toujours préférés aux leurs.

Le Sanſovin étoit Florentin; il fut le Diſciple du plus ancien des Sangallo, & ſe rendit bientôt habile à cette excellente Ecole. Le premier chef-d'œuvre qu'il exécuta fut l'égliſe de Saint Jean des Florentins, à Rome. Son deſſin fut préféré à ceux des plus grands Maîtres avec qui il ſe trouva en concurrence, & ſur qui il l'emporta dans cette occaſion. Des circonſtances malheureuſes retarderent pendant long-temps l'exécution de ce beau projet. Cependant il touchoit à ſa perfection, lorſque le ſac de Rome par les Allemands, obligea l'Architecte à s'enfuir. Il vouloit ſe rendre en France, il y étoit même appelé par François I; mais, en paſſant par Veniſe, le Doge lui fit propoſer d'examiner le dôme ou la coupole de l'égliſe Saint Marc, qui menaçoit ruine. Il penſa qu'il pouvoit y avoir encore du remede, & propoſa des moyens qui furent acceptés; il les employa avec le plus grand ſuccès. Cette premiere réuſſite lui attira l'eſtime générale; la République s'empreſſa de lui confier le ſoin de ſes principaux bâtimens. Il en conſtruiſit un grand nombre dans Veniſe, & tous lui firent honneur. Tels fu-

rent les palais des *Procuraties*, c'eſt-à-dire, ceux où s'aſſemblent les Procurateurs de S. Marc, & où ils tiennent leurs bureaux; la *Zecca* ou Hôtel des Monnoies; enfin, la fameuſe Bibliotheque de Saint Marc, qu'il décora de la façon la plus ingénieuſe & la plus noble. Malheureuſement, ayant voulu eſſayer à la voûter d'une façon ſinguliere, cette épreuve ne réuſſit pas. La voûte tomba, & la République, auſſi ſévere dans ſes punitions, que magnifique dans ſes récompenſes, le fit arrêter, le retint aſſez long-temps en priſon, le priva de ſes emplois, & le condamna à une amende; mais enfin il obtint ſa grace en réparant ſes voûtes. Cette Bibliotheque ſubſiſte encore, & fait un des plus beaux morceaux d'Architecture de Veniſe. Depuis ce moment juſqu'à celui de ſa mort, la gloire du Sanſovin ne fit qu'augmenter. Tout en eſt encore rempli à Veniſe; les plus belles égliſes, les plus beaux palais ſont de ſa façon; il n'eſt mort qu'en 1570.

Les trois Architectes Italiens dont je vais parler, ont été véritablement les fondateurs de la bonne Architecture en France. Léonard de Vinci les y avoit dévancés; mais ce n'avoit été que pour mourir preſque auſſi-tôt entre les bras de François I. Le Jo-

conde, que les Pariſiens appeloient le *Pere Joyeux*, en traduiſant ſon nom, avoit bâti dans Paris deux ponts, mais preſque ſans ornemens, & étoit parti peu après. *Sebaſtien Serlio* y fut appelé par François I, ſur la réputation qu'il s'étoit déjà faite d'être également habile dans la pratique & dans la théorie. Il avoit été long-temps à Rome dans l'Ecole de Balthazar de Sienne. Retourné à Bologne ſa patrie, il y avoit conſtruit pluſieurs palais, & l'on ſavoit qu'il travailloit à un grand Ouvrage ſur l'Architecture, dans lequel il éclairciſſoit & appliquoit les principes de Vitruve. Il arriva à Fontainebleau, & fut employé aux bâtimens de ce château & à ceux du Louvre. Perrault dit que ce qu'il y a de mieux dans toutes les parties de ce palais de nos Rois, bâties avant 1550, eſt ce qui a été fait ſur les deſſins de Serlio, qui eut auſſi la plus grande part à la conſtruction du palais des Tournelles, dont il n'exiſte plus rien. Cet Architecte paſſa environ douze ans en France; mais ſur la fin il devint infirme & malheureux. Primatice, ſon compatriote, le ſoutint, & il mourut à Fontainebleau en 1552. Il étoit auſſi honnête que ſavant. Son Livre ſur l'Architecture n'a été traduit en fran-

çois qu'en partie ; il n'a pas même été imprimé tout entier en italien de ſon vivant. Les deux derniers livres n'ont paru, l'un que quinze ans, & l'autre que trente ans après ſa mort. Tout l'Ouvrage, dans les dernieres éditions, a ſept livres. Le premier eſt un petit Traité de Géométrie relatif à l'Architecture; le ſecond, un Traité de perſpective : ces deux premiers ont été mis en françois par Jean Martin, Paris, 1545, *in folio*. Le Traducteur aſſure que c'eſt l'Auteur même qui l'a engagé à entreprendre cette traduction : il devoit continuer ; mais nous ne voyons pas qu'il l'ait fait. Le troiſieme livre comprend les plans, les meſures, les profils & les repréſentations, gravés en bois, d'un grand nombre d'édifices antiques, dont la plupart ſont à Rome, & ont été vus, étudiés & meſurés par l'Auteur, qui a cherché à juger de l'édifice entier par les parties qui ſont encore ſubſiſtantes. J'ai indiqué plus haut dans ce volume tous ces monumens. Depuis le ſeizieme ſiecle, nous en avons eu de meilleures repréſentations & des meſures plus exactes. Outre les deſſins des bâtimens de Rome, on trouve ici ceux de l'amphithéatre & de l'arc de triomphe de Pola en Dalmatie, & même ceux des

pyramides d'Egypte; mais Serlio ne les a donnés que ſur le rapport de quelques voyageurs. Dans le quatrieme livre, il explique, ſuivant la doctrine de Vitruve, tout ce qui concerne les cinq ordres d'Architecture; mais nous avons eu depuis lui de meilleurs Commentaires ſur cet objet; j'en parlerai dans un moment. Le cinquieme livre a été traduit en françois à part, & a été imprimé à deux colonnes, en françois & en italien, en 1547, chez Michel Vaſcoſan. Le titre détaillé indique quel en eſt l'objet: *Le cinquieme livre de l'Architecture de Sébaſtien Serlio, auquel eſt traité de diverſes ſortes des ſaints temples, ſelon la forme des Chrétiens.* Si ce ſujet eût été bien approfondi, il auroit certainement été fort curieux & très-inſtructif; mais l'Auteur a borné ſon travail à nous apprendre comment les temples des Païens ont été changés en égliſes chrétiennes, & comment les autels deſtinés aux ſacrifices des animaux, ont pris la forme qu'ils ont actuellement pour y célébrer le ſaint Sacrifice de la Meſſe. J'ai déjà dit que les ſixieme & ſeptieme livres n'étoient pas traduits; le premier des deux ne contient que des projets de portes d'un deſſin aſſez lourd, défaut qu'on lui repro-

che communément; & le dernier, des obſervations ſur la conſtruction de différens bâtimens civils, parmi leſquelles il y en a de bonnes.

Je me ſuis déjà aſſez étendu, dans le volume précédent, ſur les deux autres Italiens qui ont mis l'Architecture de Vitruve à la mode en France; ce ſont le *Roſſo* ou *maître Roux*, & *le Primatice*, autrement dit l'*Abbé de Saint-Martin*. Ils étoient tous deux Peintres, & cependant furent ſucceſſivement Surintendans des bâtimens de François I: le Primatice vécut plus longtemps que le Roſſo, & ne mourut qu'en 1570. Son chef-d'œuvre en Architecture eſt le château de Meudon, qu'il bâtit pour le Cardinal de Lorraine, & particuliérement la grotte, qui, au ſeizieme ſiecle, faiſoit le plus bel ornement de ce château: on n'en voit plus que les ruines, mais les connoiſſeurs les vont encore conſidérer avec plaiſir.

Ces Italiens laiſſerent en France des Diſciples qui leur firent honneur; j'en parlerai dans un moment; mais auparavant je crois devoir épuiſer ce que j'ai à dire des Architectes Italiens du ſeizieme ſiecle. Pierre ou Pirro Ligorio, Gentilhomme Napolitain, eut de la réputation

comme Architecte, & fut ſur-tout renommé comme Deſſinateur. Il fut quelque temps Architecte de l'égliſe de Saint Pierre; mais ayant eu des querelles avec Michel-Ange, il fut obligé de ſe retirer. Le tombeau de Paul IV, qui eſt à Saint Pierre de Rome, a été fait ſur ſes deſſins. Comme il deſſinoit avec une grande légéreté & une grande promptitude, & qu'il ſe plaiſoit à copier les beaux & anciens monumens de Rome & de l'Italie, même les tableaux des grands Maîtres, ſes deſſins forment des volumes nombreux qui ſont diſperſés dans les cabinets des curieux; le plus grand nombre eſt à Turin: j'en poſſede dans mon cabinet qui juſtifient bien l'eſtime que l'on fait de cet Artiſte.

Le fameux Jacques Barrozzi, connu ſous le nom de *Vignole*, eſt peut-être le meilleur Théoricien & l'Auteur qui a fait ſur l'Architecture le Livre le plus utile; il s'eſt rendu auſſi illuſtre dans la pratique: mais ſi, dans cette partie, il a commis des fautes, elles ſont inſtructives pour ceux à qui l'on conſeille d'étudier ſes bâtimens auſſi bien que ſes Livres. Il naquit en 1507 dans le Modenois. Son pere étoit Gentilhomme. La Peinture étant regardée comme une profeſſion noble, il

voulut d'abord s'y adonner; mais il n'y réuſſit pas, & ſe livra à ſon goût pour l'Architecture. Il forma de bonne heure le projet de compoſer ſon Livre ſur les différens ordres, & ne l'exécuta qu'après avoir long-temps médité Vitruve, avoir copié tous les monumens antiques, & travaillé d'après eux. Appelé par le Primatice en France, il y paſſa deux ans. On a prétendu que c'étoit ſur ſes deſſins qu'avoit été bâti le château de Chambord. De retour en Italie, il donna des deſſins pour l'égliſe de Saint Petrone de Bologne, & fit pluſieurs égliſes, palais & maiſons de campagne dans le Bolonois; enfin, étant revenu à Rome, il eut le bonheur de plaire au Pape Jules III, qui le déclara ſon Architecte. Il bâtit la maiſon de plaiſance de ce Pontife à la porte de Rome; cet édifice eſt encore vu avec plaiſir, & eſt connu ſous le nom de *Papa Giulio*. Peu après, il conſtruiſit une petite égliſe dans le goût des anciens temples romains; elle s'appelle *Saint André-de-Ponte-mole*, paſſe pour un chef-d'œuvre, & eſt propoſée pour modele aux jeunes Eleves qui vont étudier à Rome: cependant il y a des défauts réels dans ſon Architecture contre les principes mêmes de l'Artiſte, &

on les fait remarquer aux jeunes gens, afin qu'ils les évitent. Vignole travailla à une partie du palais Farneſe. Le Pape Paul III, qui étoit de cette Maiſon, ayant approuvé l'inſtitut des Jéſuites & pris beaucoup d'affection pour ces Peres, l'engagea à conſtruire pour eux la magnifique égliſe qu'on appelle *le Jeſus*: il n'eut pas le temps de l'achever, & ceux qui ont ſuivi cette conſtruction, l'ont gâtée en s'écartant des deſſins du premier Auteur. Mais le chef-d'œuvre de Vignole eſt le château de Caprarole, appartenant à la Maiſon Farneſe, à huit ou dix lieues de Rome. Ceux qui ne peuvent pas faire le voyage d'Italie, doivent du moins bien examiner les plans de ce château, qui ſont gravés avec tous leurs détails, & méritent de faire l'objet d'une étude particuliere, qui ne peut être que fort inſtructive. Charles Quint & Philippe II ſon fils, ayant demandé aux plus habiles gens de leur ſiecle des plans ſur leſquels on pût bâtir le fameux château de l'Eſcurial, Vignole fut chargé d'en raſſembler quelques-uns, & de les envoyer avec ſes obſervations. Il le fit; & prenant de chacun ce qu'il imagina être meilleur, il en compoſa un qui fut adopté; & c'eſt ſur ces

ces deſſins qu'a été élevé cet édifice, un des plus beaux du Monde. Le Roi d'Eſpagne voulut engager Vignole à venir diriger lui-même les ouvriers de ce palais; mais il ſe refuſa à cette invitation, ſe trouvant pour cela d'un âge trop avancé : cependant il n'avoit que ſoixante-ſix ans lorſqu'il mourut à Rome en 1573. On lui fit l'honneur de l'enterrer avec beaucoup de pompe dans l'égliſe de la Rotonde, autrefois le Panthéon.

L'Architecture a des obligations infinies à Vignole ; c'eſt lui qui en a fixé les regles ; elles ſont conſignées dans ſon Livre, dont nous avons un aſſez grand nombre de traductions françoiſes, accompagnées de bons commentaires ; mais il n'avoit pas encore été traduit au ſeizieme ſiecle. Rien de ſi inſtructif que cet Ouvrage, qui n'eſt pas ſuſceptible d'extrait, étant tout-à-fait didactique.

Immédiatement après Vignole, il faut parler de Palladio, qui fut ſon digne émule dans l'Architecture, & qui réunit, comme lui, le talent d'écrire ſur ſon Art & celui de le pratiquer. La ville de Vicence s'honore de lui avoir donné le jour ; en récompenſe il l'a embellie des plus beaux édifices. Jean-Georges Triſſin, ſi connu

par ſes poéſies, fut le Mecene de Palladio; il le mena pluſieurs fois avec lui à Rome, & le jeune Artiſte y étudia avec une ardeur infatigable les monumens antiques, & les deſſina avec beaucoup de grace & de légéreté. De retour dans ſa patrie, il y bâtit des égliſes, des palais, & grand nombre de charmantes maiſons de campagne dans tout le Vicentin. Sa réputation s'étendit juſqu'à Veniſe; on l'y attira pour le charger des ouvrages commencés par Sanſovino qui étoit déjà vieux. Cet habile homme étant mort peu après, Palladio le remplaça en qualité de premier Architecte de la République. Pluſieurs temples magnifiques s'éleverent ſur ſes deſſins; les deux plus beaux ſont Saint Georges Majeur & le Rédempteur. Enfin il conſtruiſit le ſuperbe pont de Rialto, & une infinité de belles maiſons de campagne dans le Padouan, le Vicentin & le Tréviſan. Tout le monde a entendu parler du *théatre Olympique* que l'on voit à Vicence. Ce fut une Académie de Savans, qui avoit pris ce nom, qui commanda ce théatre à Palladio, pour avoir un modele des théatres antiques. L'ingénieux Artiſte s'acquitta parfaitement de cette entrepriſe. Tout y eſt imité du théatre de

Marcellus à Rome : on ne pouvoit choiſir un plus parfait modele ; malheureuſement Palladio mourut avant que d'avoir pu préſider aux ornemens qui devoient accompagner ce théatre & couronner cet édifice. Ce fut Scamozzi qui l'acheva, & les connoiſſeurs ne ſont pas à beaucoup près auſſi contens des derniers ornemens que du fond de l'édifice même. Palladio avoit ſoixante-douze ans quand il mourut à Vicence ſa patrie, en 1580. Il avoit un goût particulier pour la conſtruction en brique ; il la préféroit à celle en pierre ou en bois. Il ne me reſte plus qu'à dire un mot de ſon Livre, qui n'a point été traduit en françois au ſeizieme ſiecle, mais dont il y a eu depuis de très-bonnes traductions & de ſuperbes éditions qui ſont entre les mains de tous les Amateurs de l'Architecture. Ses principes ſont les mêmes que ceux de Vignole, puiſque tous deux les ont puiſés dans Vitruve ; mais Palladio a été un peu plus loin. Après avoir bien expliqué les regles des cinq ordres, il entre dans des détails ſur celles de la conſtruction des différentes parties des édifices, ſalles, chambres, galeries : approfondiſſant de plus en plus ces objets, il traite des planchers,

des plafonds, des voûtes de toute eſpece, des portes, des fenêtres, de la ſtructure des eſcaliers, article ſur lequel les Anciens nous ont laiſſé peu de choſe, & des *cheminées*, qui leur étoient tout-à-fait inconnues. La derniere partie de ſon Traité roule ſur les grands chemins, les rues, les places publiques, enfin ſur les ponts. Il explique enſuite la méthode dont il s'eſt ſervi pour en conſtruire pluſieurs. Telle eſt la ſubſtance de l'Ouvrage de Palladio, qui entre comme partie eſſentielle dans la bibliotheque d'un Architecte ou même d'un Amateur de bâtimens. Palladio a d'ailleurs commenté Vitruve, Céſar & Polybe; mais ces commentaires ne ſont point imprimés: il y a une traduction aſſez moderne de ſon Livre, en anglois, dans laquelle l'Editeur traite l'Auteur Italien, de *Newton de l'Architecture*. On reproche cependant quelques défauts au Palladio dans ſes charmantes conſtructions; mais s'il a commis des fautes dans la pratique, on convient que ſes leçons de théorie ſont excellentes.

Ce fut ſous le pontificat de Sixte Quint, que brilla à Rome Dominique Fontana, Architecte de profeſſion, mais encore plus grand Mécanicien. Rome lui eut

l'obligation d'être décorée de pluſieurs ſuperbes éguilles ou obéliſques égyptiens que les Empereurs Romains avoient autrefois fait tranſporter d'Alexandrie à Rome, mais qui y étoient reſtés couchés & enfouis dans la terre. Le premier des trois, qui fut élevé en 1586, eſt au milieu de la place Saint Pierre. Ce fut l'Empereur Tibere qui fit amener celui-ci à Rome, pour être érigé au milieu d'un cirque ; Caligula, ſon ſucceſſeur, l'y plaça en effet, & le dédia à ſes deux prédéceſſeurs, Auguſte & Tibere. Ce cirque, qui porta dans la ſuite le nom de *Neron*, étoit ſitué très-près du lieu où ont été bâtis l'égliſe de Saint Pierre & le palais du Vatican. Ce fut en travaillant à ces édifices qu'on découvrit ce précieux monument. Sixte Quint prit la réſolution de l'en faire tirer, pour l'élever dans la place en face de l'égliſe de Saint Pierre ; mais cette opération n'étoit pas aiſée : les plus habiles Ingénieurs de l'Italie préſenterent des plans & des projets ; celui de Fontana fut préféré & accepté. Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans les détails de tous les moyens qu'il fallut employer pour venir à bout de cette entrepriſe ; non ſeulement ils ſont contenus

dans les Hiſtoires & les Relations du temps, mais il y a un Livre particulier qui les explique & les démontre par de très-belles gravures. Il eſt écrit en italien, & s'il a été traduit en françois, au moins ce n'a pas été au ſeizieme ſiecle ; d'ailleurs cet objet appartient encore plus à la Mécanique qu'à l'Architecture. Ce fameux monument d'antiquité égyptienne a cent quinze pieds de haut. Sa découverte fut ſuivie de celle des trois autres obéliſques, dont le premier étoit encore plus grand que celui de Saint Pierre : il étoit enfoncé de vingt-quatre pieds en terre dans les ruines du grand cirque, & caſſé en pluſieurs morceaux : cependant, au moyen des mêmes procédés employés pour celui de la place Saint Pierre, il fut placé devant l'égliſe de Saint Jean de Latran, ancienne cathédrale de Rome, en 1588. C'étoit l'Empereur Conſtantin qui avoit formé le projet de faire venir cet obéliſque égyptien à Rome ; mais il n'avoit été exécuté que par ſon fils Conſtance. Ces deux obéliſques ſont également chargés de caracteres égyptiens de la plus haute antiquité, & l'on croit ſavoir le nom du Roi d'Egypte qui les fit élever & les conſacra au Soleil ; il s'ap-

peloit *Ramezès* fils de Sotis. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ces deux obéliſques étoient dans l'ancienne Thebes, en Haute-Egypte. Ce fut là qu'on les embarqua ſur le Nil, qu'on les conduiſit à Alexandrie, & d'Alexandrie à Rome.

Fontana, par l'ordre de Sixte-Quint, fit encore élever deux autres obéliſques dans Rome, dont l'un dans la place vis-à-vis l'égliſe Sainte Marie Majeure; il étoit à l'entrée du tombeau d'Auguſte, avec un autre de pareille hauteur, qui s'eſt trouvé ſi briſé, qu'il n'y a pas eu moyen d'en faire aucun uſage. Pour celui-ci, il eſt fort beau & paroît très-entier; il a cent douze pieds de haut; par conſéquent il approche de la grandeur des deux premiers; mais comme il n'eſt point chargé de caracteres hiéroglyphiques, on doute qu'il vienne d'Egypte.

Le quatrieme & dernier obéliſque que Fontana releva, eſt celui que l'on voit dans la premiere place que l'on rencontre en entrant dans Rome par la porte du peuple. Il a été trouvé dans le grand cirque en même temps que celui de Saint Jean de Latran; mais il eſt beaucoup plus petit, car il n'a que quatre-vingt-huit pieds de hauteur. L'ancienne inſcrip-

tion porte, qu'Auguſte l'éleva après avoir ſoumis l'Egypte; ſelon toute apparence, il le tira de ce pays-là.

Il ne me reſte plus à parler que d'un ſeul Architecte Italien qui n'eſt mort qu'au dix-ſeptieme ſiecle, mais qui a paſſé la plus grande partie de ſa vie dans le ſeizieme. Je me diſpenſerois peut-être tout-à-fait d'en faire mention, s'il n'étoit d'ailleurs un des plus célebres Ecrivains ſur l'Architecture. C'eſt Vincent Scamozzi, né à Vicence en 1555, & mort à Veniſe, on ne ſait pas préciſément dans quelle année, mais certainement plus tard que 1615. Il étoit fils de Maître, ſon pere étant déjà un aſſez bon Architecte, mais bien inférieur à celui-ci. Il bâtit un grand nombre de maiſons de campagne aux environs de Vicence, & quelques petits palais dans la ville même. Mais le génie de Vincent ſe trouvant trop reſſerré dans un ſi petit cercle, cet Artiſte voyagea pendant pluſieurs années avec l'eſprit d'obſervation, parcourut l'Italie, la France, l'Eſpagne & l'Allemagne; il alla même juſques en Hongrie, & ſe trouva au ſiége de Javarin. De retour en Italie, il travailla à Bergame, à Gênes, & ſe fixa enfin à Veniſe, où il fut ho-

noré du titre d'Architecte de la République, qu'avoient porté avant lui Sanſovin & Palladio. Il acheva différens ouvrages importans, commencés par ce dernier, & conſtruiſit de fond en comble les Procuraties neuves qui achevent de garnir & de décorer la place Saint Marc. Depuis ſa jeuneſſe, il travailloit toujours, dans ſes momens de loiſir, à ſon grand Ouvrage ſur l'Architecture. Il fut enfin imprimé en italien, à Veniſe, l'an 1615. Il étoit annoncé comme devant avoir dix livres; mais il n'en a jamais paru que ſix, & ce ne ſont pas les ſix premiers; les quatre qui manquent, ſont le quatrieme le cinquieme & les deux derniers. On doit avoir d'autant plus de regret au dernier de tous, qu'il devoit traiter des repriſes par ſous-œuvre, des réparations, des édifices, & des divers moyens de remédier aux défauts d'un bâtiment, ſoit qu'ils proviennent de la nature du terrein ou de la conſtruction. Ce grand Ouvrage, réduit au deux tiers de ce qu'il devoit contenir, forme cependant deux gros volumes *in-folio*, dans leſquels on reconnoît que Scamozzi donnoit les meilleurs principes, preſcrivoit les meilleures regles, & mettoit la derniere main à tout ce qu'avoient

déjà écrit Vitruve, Vignole & Palladio. Malheureuſement l'Auteur Italien bavarde quelquefois, & s'éloigne ſouvent de ſon ſujet ; auſſi, quand on a jugé à propos de le traduire en françois, on a cru devoir l'abréger : c'eſt ainſi que la traduction qui parut en notre Langue dans le dix-ſeptieme ſiecle, & qui fut faite par un Architecte nommé *Daviler*, fut réduite à un volume *in-quarto* ; on l'a encore reſſerrée en un petit volume *in-octavo*, en conſervant toujours les deſſins du Scamozzi, qui paſſent pour très-exacts. Quoique depuis 150 ans on ait pu faire quelques nouvelles découvertes ſur cet Art, & que tout en eſtimant Scamozzi, on puiſſe critiquer bien des choſes dans ſon Livre, c'eſt pourtant un Ouvrage claſſique pour les Architectes, & nos meilleurs Profeſſeurs en font la baſe de leurs leçons.

Je viens aux Architectes François du ſeizieme ſiecle qui ſe ſont rendus illuſtres, ſoit pour avoir écrit en notre Langue ſur l'Architecture, ſoit pour avoir conſtruit quelques beaux édifices. Ils ſont en bien petit nombre ; mais les travaux de quelques-uns d'entre eux ſont trop intéreſſans pour que je n'engage pas mes Lecteurs à

s'en occuper pendant quelques momens. Le plus ancien dont j'aie entendu parler, ſe nommoit *Pierre Leſcot*; il fut Eleve du Primatice en France; mais celui-ci le fit voyager en Italie, & quand il revint de ce pays-là, on le crut fort habile. Sur ſes deſſins on conſtruiſit la fameuſe fontaine des Innocens, que l'on admire encore aujourd'hui dans la rue Saint Denis. Elle fut alors regardée comme un chef-d'œuvre; mais il faut convenir que la ſculpture & les bas-reliefs de Jean Goujon, dont elle eſt ornée, font une grande partie de ſon mérite. Cependant ce morceau valut à Leſcot l'abbaye de Clagny, dont il porta le nom depuis ce moment-là; & depuis il ne fit plus rien qui ſoutînt ſa réputation. Il travailla, par ordre de François I, à la conſtruction du Louvre; mais ſes projets ayant été trouvés médiocres, d'autres plans obtinrent la préférence ſur les ſiens. Je ne ſais s'il mourut avant le Primatice; mais il n'eut point la place de Surintendant des Bâtimens du Roi, dont ce Peintre & Architecte Italien avoit été honoré; elle fut accordée à *Jean Bullant*, qui cependant n'étoit pas non plus un fort habile homme, quoiqu'il ait compoſé un Livre en françois ſur l'Architecture. Il

eſt intitulé *Regles d'Architecture des cinq genres de colonnes, ſuivant Vitruve, Paris* 1568, *in-folio.* Cet Ouvrage m'a paru ſec ; & ſon extrait ne pourroit amuſer ni intéreſſer mes Lecteurs. Bullant eut auſſi le déſagrément de voir préférer les projets de Philibert de Lorme aux ſiens pour la conſtruction du palais des Tuileries ; mais il s'en dédommagea en faiſant bâtir, pour la Reine Catherine de Médicis, un autre palais dans le quartier des halles. Cet édifice a ſubſiſté juſqu'à nos jours. Sous le regne d'Henri IV, il fut donné au Comte de Soiſſons, de la Maiſon de Bourbon. Après l'extinction de cette branche de la Maiſon Royale, le titre & l'hôtel des Comtes de Soiſſons paſſerent à des Princes de la Maiſon de Savoie. Il y a environ trente ans que ce palais a été acheté par la ville de Paris ; & ſur le terrein qu'il occupoit, on a conſtruit la nouvelle halle au bled. On ne doit pas regarder comme une grande perte la deſtruction de cet hôtel ; c'étoit un monument du mauvais goût de Bullant, & même de Catherine de Médicis. Tout ce qu'on en a conſervé, eſt une certaine colonne aſſez meſquine, qui ſervoit d'obſervatoire à Luc Gauric, Aſtrologue en titre de la Reine. On a du moins placé

une fontaine au pied de cette tour ; c'eſt la rendre utile à quelque choſe, &, en vérité, à cela près, elle n'étoit bonne à rien. Voilà tout ce que j'ai à dire de Jean Bullant ; je n'ai pu découvrir quelle fut l'année de ſa mort.

Nous ſommes plus inſtruits ſur *Philibert de Lorme* : il étoit de Lyon. Dès l'âge de quatorze ans, il fit le voyage d'Italie, & chercha ſérieuſement les moyens de devenir un bon Architecte. Il y réuſſit ; car après un ſéjour d'environ dix ans à Rome, étant revenu à Lyon en 1536, il y conſtruiſit pluſieurs édifices qui lui firent beaucoup d'honneur, entre autres la façade de l'égliſe de Saint Nizier, & quelques maiſons dans ce quartier-là, où l'on remarque encore des eſcaliers en trompe & des voûtes qui ſont des chef-d'œuvres de coupe de pierre ; c'étoit auſſi la partie dans laquelle il excelloit. Le Cardinal du Bellay, qui l'avoit connu à Rome, l'attira à Paris ſur la fin du regne de François I. Le Roi Henri II, la Reine & les principaux Seigneurs & Dames de leur Cour firent uſage de ſes talens. Il bâtit le château de Saint Maur-les-Foſſés près Paris, & celui d'Anet pour la célebre Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois. Il conſtruiſit le grand eſcalier en fer

à cheval, qui eſt à Fontainebleau dans la cour du cheval blanc. Il dirigea toute la conſtruction du château de Meudon, appartenant alors au Cardinal de Lorraine, en ſuivant cependant le plan & les deſſins du Primatice. Enfin, Catherine de Médicis ayant pris la réſolution de faire conſtruire le palais des Tuileries, Bullant & Philibert de Lorme firent, en concurrence l'un de l'autre, différens plans; mais ceux de de Lorme furent préférés. On ſe mit auſſi-tôt à y travailler; & pour récompenſer l'Auteur de ce beau projet, la Reine lui procura le titre de Conſeiller & d'Aumônier du Roi, quoiqu'il ne fût pas Prêtre, mais ſeulement tonſuré. On le fit Abbé de Saint Eloi de Soiſſons; par la ſuite il eut encore une autre abbaye, celle de Saint Serge d'Angers. Ces graces lui attirerent des envieux, d'autant plus que l'on prétend qu'elles le rendirent inſolent. Elles aliénerent, entre autres, de lui le plus bel Eſprit qui fût alors à la Cour de Charles IX; c'étoit le fameux Ronſard. Ce Poëte, irrité de quelques malhonnêtetés de Monſieur l'Abbé, publia contre lui une ſatire ſanglante, qu'il intitula *la Truelle croſſée*. De Lorme n'en continua pas moins la conſtruction du palais des Tuileries, & y déploya toutes

les reſſources de ſon génie. Ce n'eſt pas par le château actuel des Tuileries que nous pouvons juger de ce qu'il auroit été ſi l'on eût ſuivi les plans de Philibert de Lorme, car ils étoient bien plus vaſtes & très-différens de ce que nous voyons; ils devoient former quatre grands corps de bâtimens entourant une cour carrée; & le corps-de-logis élevé par de Lorme juſqu'au ſecond étage, & qui ne fait qu'environ les deux tiers de la façade du château, tant du côté de la cour que de celle du jardin, n'auroit été que la quatrieme partie des bâtimens projetés par l'Architecte; mais Catherine de Médicis l'arrêta, & l'empêcha de continuer & même de couvrir les bâtimens qu'il avoit déjà faits: on dit que ce fut ſur les repréſentations de ſon Aſtrologue Luc Gauric, qui lui déclara qu'elle mourroit dans l'année même que ce palais ſeroit achevé. Ainſi les travaux en reſterent ſuſpendus juſqu'à ſa mort. Henri IV étant monté ſur le Trône, chargea Ducerceau de les reprendre, toujours ſuit le plan de Philibert de Lorme; mais ce nouvel Architecte ne fit que couvrir ce que ſon prédéceſſeur avoit achevé. Le reſte du plan n'a jamais été ſuivi. On a trouvé

mieux de joindre les Tuileries au Louvre, en continuant les galeries de ce premier palais, & les terminant par un gros pavillon qui ſe lie, au moyen d'une petite aile, avec ce qui étoit déjà conſtruit du palais des Tuileries. Pour rendre la façade ſymétrique, on en a fait autant à l'autre extrémité du côté de la rue Saint Honoré. La cour royale, qui devoit être priſe ſur ce qui forme aujourd'hui le jardin, a été portée ſur la place dite depuis du Carrouſel; mais elle n'a été entourée d'aucuns bâtimens.

Catherine de Médicis, pour conſoler Philibert de Lorme, de l'abandon de la conſtruction de ce palais, lui fit élever dans l'abbaye de Saint Denis un ſuperbe monument pour la ſépulture des Rois & Princes de la Maiſon de Valois. De Lorme travailla auſſi-tôt à un plan, & le mit en exécution; mais il ne vécut pas aſſez pour le voir achever, étant mort en 1577. Depuis, les troubles de la Ligue firent interrompre les travaux de cette ſuperbe chapelle, & environ cent quarante ans après, en 1719, les Moines de Saint Denis obtinrent la permiſſion de détruire ce qui étoit déjà fait, qui auroit couté des ſommes immenſes à achever,

achever, & qui, dans l'état où il ſe trouvoit, ne ſervoit qu'à embarraſſer l'égliſe de Saint Denis. Au, reſte le plan qui nous en a été conſervé, nous prouve que cette ſépulture auroit été très-belle, portée à ſon point de perfection.

Philibert de Lorme a fait un Ouvrage ſur l'Architecture dont je connois deux éditions; la premiere, de Paris, de l'Imprimerie de Frédéric Morel, 1561, *in-folio*, a pour titre: *Nouvelles inventions pour bien bâtir & à petits frais, trouvées naguere par Philibert de Lorme.* L'Ouvrage eſt dédié au Roi Charles IX, & eſt diviſé en deux livres. La ſeconde édition, qui eſt de 1569, eſt intitulée *Architecture & façon de bâtir*: elle eſt plus ample que la premiere; mais en général, il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce Livre beaucoup d'érudition, car l'Auteur en avoit ſi peu, qu'il ignoroit abſolument le latin. Il ne traite pas même dans ce volume de la décoration des bâtimens, ni de ce qu'on appelle l'*Architecture d'ornement*; mais comme il poſſédoit parfaitement la coupe des pierres, l'Art de la charpenterie, & celui de rendre un bâtiment bon & ſolide, c'eſt à quoi il s'attache principalement, mais ſans beau-

coup d'ordre ni de méthode. Cependant ſon Livre eſt d'autant plus utile à un Architecte François, qu'il traite de la maniere de bâtir en France & à la françoiſe, au lieu que les autres Ouvrages, compoſés en italien, ſemblent faits pour l'Italie; il tire ſes exemples de ſes propres conſtructions & des bâtimens dont il a été chargé en différens temps. L'on voit que c'eſt lui qui bâtit à *Saint-Germain-en-Laye* un château que l'on appeloit *la Muette* : c'étoit, pour ainſi dire, le petit château de Saint Germain, car le même Roi François I avoit déjà commencé le grand. Celui-ci étoit, dit-on, nommé *la Muette*, parce que le Roi vouloit que ce qui s'y paſſoit fût caché. Il paroît que ce bâtiment, conſtruit par Philibert de Lorme, avoit ſept pavillons, dont un au milieu plus gros que les autres & auquel ils tenoient; ſavoir, quatre aux quatre coins, & deux ſur les flancs, dont l'un renfermoit la cage de l'eſcalier, & l'autre la chapelle. Au haut de ce château étoit une eſpece de coupole & de terraſſe garnie de plomb, d'où l'on avoit la plus belle vue du monde; c'eſt la même dont on jouit encore ſur la terraſſe de Saint Germain. De Lorme ſe vante d'a-

voir travaillé au château de *Limours*, appartenant, dit-il, à Madame la Ducheſſe de Valentinois (Diane de Poitiers), & d'y avoir fait conſtruire une belle ſalle de quatorze toiſes de long ſur trente-un pieds de large. Je ne ſais ſi l'on voit encore quelques reſtes de cette conſtruction dans le château de Limours, qui, ſur la fin du ſeizieme ſiecle, appartenoit au Chancelier de Chiverny. La petite ville de Limours eſt à cinq lieues de Paris & à deux de Dourdans. Selon toute apparence, la Ducheſſe de Valentinois abandonna Limours quand elle fit bâtir le château d'*Anet*. De Lorme fut auſſi employé à la conſtruction de ce beau château, auſſi bien qu'à celle de l'Hôtel-Dieu, que la Maîtreſſe d'Henri II eut la dévotion de faire bâtir au bout de ſon parc, ſur la riviere d'Eure, & de ſa chapelle qu'elle choiſit pour ſa ſépulture. Le dortoir des Religieuſes de l'abbaye de Montmartre, près Paris, dont Philibert de Lorme nous donne le plan, eſt une aſſez bonne preuve de ſon goût en Architecture. Il eſt en forme de tour creuſe, couvert d'un dôme ou d'une coupole: il y a à chaque étage une galerie qui communique à un certain nombre de cellules, dont la plus grande,

& ſans doute la plus ornée, eſt deſtinée à la Supérieure.

Du temps de Philibert de Lorme, on faiſoit rarement en France des plafonds unis; on laiſſoit, la plus grande partie du temps, à découvert les poutres & les ſolives; mais on les décoroit, ſoit en taillant les pieces de bois mêmes, ſoit en les chargeant de petits ornemens peints, ſculptés ou dorés, de bois & même de carton. Nous voyons encore de fréquens exemples de cet uſage dans les anciens palais & châteaux. Notre Auteur ſe vante d'avoir fait beaucoup d'ornemens de cette eſpece; il nous en donne des deſſins tirés des plafonds & des lambris, tant du château d'Anet que de celui de *Saint Ligier* dans la forêt de Monfort. Je ne ſais ce que c'eſt que ce dernier château, à qui il appartenoit au ſeizieme ſiecle, ni à qui il appartient à préſent. En général, il y a à profiter pour un Artiſte à lire l'Ouvrage de Philibert de Lorme; mais il ennuieroit un homme du Monde. Paſſons à un autre Architecte François.

Louis de Foix, qui s'appeloit ſans doute ainſi du nom de la Province dont il étoit originaire, car il étoit natif de Paris, après avoir paſſé quelques années en Italie,

fut envoyé en Eſpagne, peut-être par Vignole même, pour faire exécuter les deſſins que ce grand homme avoit donnés & qui avoient été agréés par le Roi Philippe II, pour la conſtruction de l'égliſe du monaſtere & du palais de l'Eſcurial. Il s'acquitta parfaitement de cette commiſſion, dans laquelle l'on ſent bien qu'il eut beſoin quelquefois d'uſer de ſes propres talens, étant ſur les lieux mêmes & à plus de trois cents lieues de celui qui lui avoit communiqué ſes plans & donné ſes inſtructions. Probablement il fut bien récompenſé pour avoir élevé ces ſuperbes édifices qui paſſent généralement dans toute l'Europe pour des chef-d'œuvres. De retour en France, Louis de Foix fut employé à deux ouvrages, dont l'un eſt très-utile, mais peu éclatant; l'autre très-brillant & très-ſingulier, mais, à vrai dire, fort déplacé. Il détourna la riviere de l'Adour, &, la forçant à prendre un autre lit, il rendit praticable & abordable le port de Bayonne. De là, il paſſa dans la petite Iſle, ou plutôt ſur le rocher de *Cordouan*: il y édifia une tour ſuperbe qui ſubſiſte encore aujourd'hui, & qui ſert de fanal aux vaiſſeaux qui veulent entrer dans la Ga-

ronne. Ce fut Henri IV qui ordonna, en 1584, la conſtruction de ce phare qui ne fut fini qu'en 1610. Les appartemens intérieurs de cette tour ſont de la plus grande magnificence & ornés de peinture, de ſculpture & de dorure; mais on ne trouve perſonne qui veuille les habiter, ſi ce n'eſt la famille d'un vieux matelot chargé d'allumer le fanal qui eſt tout au haut de la tour. Il remplit les chambres en partie avec les proviſions qui ſont néceſſaires pour ſa ſubſiſtance, en partie auſſi avec les matieres combuſtibles qu'il doit allumer journellement. On a érigé *la tour de Cordouan* en Gouvernement, & il eſt aſſez recherché, parce qu'il procure un bon revenu ſans aucuns ſoins. Il y a peut être plus de cent ans que ceux qui poſſedent ce Gouvernement n'y ont mis le pied. Je ne conçois pas qu'eſt-ce qui a pu conſeiller à Henri IV de faire une dépenſe auſſi déplacée, pour parodier, pour ainſi dire, le phare d'Alexandrie à l'embouchure de la Garonne. Ce ne peut pas être le ſage Sully qui lui ait ſuggéré une pareille idée.

Il ne me reſte plus à parler que d'un ſeul Architecte François, *Jacques Androuet Ducerceau*, ſi connu par la conſtruction

du pont-neuf & par la grande galerie qui s'étend depuis ce qu'on appelle *le vieux Louvre* juſqu'aux Tuileries. On croit qu'il naquit à Paris, que ſon pere étoit Marchand de vin & avoit pour enſeigne le Cerceau d'or, dont ſes enfans ſe firent une eſpece de ſeigneurie; je dis ſes enfans, car il en avoit deux qui ſe livrerent également & de concert à l'Architecture; mais Jacques ſurpaſſa de beaucoup ſon frere, & lui ſurvécut. Il ne mourut que dans le dix-ſeptieme ſiecle, & a vécu aſſez long-temps dans le ſeizieme, pour pouvoir être regardé comme appartenant à ce ſiecle. C'eſt même pendant ſon cours qu'il publia la plus grande partie des Livres de ſa façon dont je vais donner au moins les titres. 1°. *Différentes pieces & morceaux d'Architecture* : ce volume eſt ſans date, & contient des plans & des vues de différens hôtels & maiſons particulieres dont il a été l'Architecte. On y reconnoît l'*hôtel de Maïenne*, rue Saint Antoine, appartenant à préſent à M. d'Ormeſſon, l'*hôtel de Sully*, dans la même rue, à préſent l'*hôtel Turgot*, & l'*hôtel des Fermes*, qui a appartenu autrefois au Chancelier Seguier. 2°. *Des*

Leçons de Perſpective poſitive, imprimées à Paris en 1576, 1 vol. petit *in-folio*. Les Leçons ſont au nombre de ſoixante : chacune eſt très-courte, mais toutes m'ont paru très-clairement expoſées & très-inſtructives ; à chaque Leçon répond une planche qui en fait la démonſtration ; les deſſins en ſont nets & corrects, & les gravures très bonnes ; je ne ſais ſi aujourd'hui même on pourroit faire un meilleur Livre ſur le même ſujet, à quelques incorrections de ſtyle près. 3°. *Des groteſques termes & ornemens d'Architecture*, tirés des différens bâtimens que l'Auteur avoit déjà faits vers 1580, quand il reçut d'Henri III l'ordre de conſtruire le pont-neuf, auquel on ne travailla cependant ſérieuſement qu'après les troubles. 4°. *Les édifices romains* ; c'eſt-à-dire, des deſſins gravés des principales antiquités de Rome, qu'il avoit ſans doute levés ſur les lieux. Ces deſſins ſont exacts ; mais j'ai aſſez parlé ailleurs de ce qu'ils repréſentent. 5°. *Les plus excellens bâtimens de France*, dont Ducerceau publia le premier volume en 1576, & le ſecond plus tard, mais avant la fin du ſiecle, car il eſt encore dédié à Catherine de Médicis. Cet Ouvrage eſt devenu rare & eſt très-curieux,

puiſque aucun autre ne peut mieux nous apprendre quel étoit l'état de l'Architecture à la fin du ſeizieme ſiecle : c'eſt par cette raiſon que je le choiſis pour achever le tableau que j'ai commencé à eſquiſſer. Chacun des deux volumes contient une deſcription ſommaire de quinze, tant maiſons royales que châteaux particuliers, & des plans très-détaillés & très-exacts, quoique foiblement gravés, de ces trente édifices : je vais les parcourir dans le même ordre qu'ils ſont placés dans les deux tomes.

1.°. *Le château du Louvre.* Androuet Ducerceau nous le repréſente dans l'état où il étoit ſous le regne d'Henri III. Dès 1528, François I avoit projeté de reconſtruire cet ancien château ou palais de nos Rois, & les années 1529 & 1530 avoient été employées à démolir & à raſer tout ce qui ſe trouvoit bâti plus anciennement, & même la groſſe tour qui exiſtoit depuis Philippe Auguſte. On avoit enſuite mis la main à l'œuvre pour de nouvelles conſtructions, d'après les deſſins de pluſieurs Architectes Italiens ou François, tels que le Primatice, connu ſous le nom de l'Abbé de Saint-Martin, le Roſſo ou Maître Roux, Sebaſtien Ser-

lio & quelques autres qui paſſerent en France ou envoyerent leurs plans, & enfin Leſcot, Abbé de Clagny. A la mort de François I, en 1547, l'aile & le pavillon du côté de la riviere étoient bien avancés; dès l'année ſuivante, Henri II les fit achever & y mit une inſcription conſervée par Ducerceau, dans laquelle ce Roi ſe vante d'avoir achevé l'ouvrage entrepris par ſon pere. Henri II & ſes enfans continuerent les bâtimens du vieux Louvre qui donnent ſur la place appelée de ce nom, & commencerent les galeries prolongées par la ſuite juſque joignant les Tuileries. Ce fut Leſcot, Abbé de Clagny, & Jean Bulant, qui préſiderent en chef à ces travaux; mais il paroît que Ducerceau y travailla auſſi. Ce dernier nous donne avec complaiſance les gravures des décorations intérieures de quelques ſalles, où l'on trouve de la magnificence & de la beauté. Il eſt inutile de dire que ſous le regne de Louis XIV ce palais a été continué, conſidérablement augmenté & embelli, ſurtout d'après les deſſins de Charles Perault, qui a donné ceux de la ſuperbe colonnade, admirée ſi juſtement de tous les connoiſſeurs. Une partie des décorations de cet

édifice a été changée au dix-ſeptieme ſiecle, ainſi que celles des galeries dont Ducerceau nous a laiſſé les plans.

2°. Ducerceau nous donne le plan du *château Royal de Vincennes*, tel qu'il ſe trouvoit en 1576. Les plus anciens bâtimens qu'on y voyoit alors, étoient du quatorzieme ſiecle ; ce n'eſt pas que ce château n'eût été déjà habité par Philippe Auguſte & par Saint Louis, mais il ne reſtoit déjà plus rien des bâtimens de ces deux Rois : ce que l'on y voyoit de plus ancien, au ſeiziemé ſiecle, étoit l'ouvrage de Charles Comte de Valois, petit-fils de Saint Louis, & frere de Philippe le Bel ; le fils de Charles régna ſous le nom de *Philippe de Valois*. Il augmenta encore les bâtimens, & les continua, ainſi que ſon fils le Roi *Jean*, & ſon petit-fils Charles V, dit *le Sage*. Ce fut celui-ci qui fonda la Sainte Chapelle qui eſt dans l'enceinte du château ; mais l'égliſe, telle qu'elle eſt à préſent, n'eſt que du regne de François I ; les vitres en ſont peintes par Jean Couſin, ſur les deſſins de Raphaël. L'on reconnoît dans les plans de Ducerceau le donjon, les tours, les murailles crenelées & les foſſés que l'on voit encore aujourd'hui. Il n'y

avoit alors dans cette enceinte que de vieux bâtimens tombant de vétuſté, & que Ducerceau prétend qu'il étoit honteux qu'on ne rétablît pas: ils l'ont été, mais ſeulement ſous le regne de Louis XIII & pendant la minorité de Louis XIV.

3°. *Chambord*, que Ducerceau appelle *Chambourg*; ce château eſt ſitué à quatre lieues de Blois & à une de la Loire, ſur une petite riviere qui remplit ſes foſſés. L'édifice dont Ducerceau nous donne le plan, fut bâti par François I; & l'on reconnoît encore dans l'état d'abandon où il ſe trouve aujourd'hui, que c'étoit un beau monument du goût & de la magnificence du Roi qui l'a fait élever. Il en impoſe beaucoup, ſur-tout à quelque diſtance. Il reſtoit, à la mort de François I, quelques bâtimens à achever; ils ſont demeurés dans le même état d'imperfection: l'eſcalier tournant de ce château eſt ce qu'il y a de plus remarquable. Ducerceau ſe plaint qu'il manque à ce beau château des jardins; mais un parc de cinq mille arpens en haute-futaie, très-bien percé & garni de bêtes fauves, peut certainement en tenir lieu.

4°. Ducerceau nous apprend que le vrai nom du *château de Madrid* eſt *Bou-*

logne. L'on ſait que François I le ſurnomma *Madrid*, en mémoire du temps qu'il avoit paſſé en priſon dans la ville de ce nom, en Eſpagne, & qu'il le fit conſtruire à peu près ſur le modele du château Eſpagnol. L'architecture en eſt ſinguliere, dans un goût mêlé de gothique & de moreſque, décoré à l'italienne. Il n'eſt pas fort grand, mais la diſtribution en eſt réguliere, ſymétrique & bien entendue. Outre le plan & différentes vues du château, on trouve encore dans le Livre de Ducerceau beaucoup de gravures repréſentant les décorations intérieures des galeries, des ſalles & des appartemens. Il y a une grande partie de ces ornemens de très-bon goût, quoiqu'ils ne ſoient plus de mode. Le bois de Boulogne a été planté & entouré de murs par François I, pour ſervir de parc au château de Madrid.

5°. Ducerceau nous donne le plan d'un château qui ſubſiſtoit encore de ſon temps dans la petite ville *de Creil*, ſituée à huit lieues de Paris & à deux de Senlis. Il appartenoit, dès le quatorzieme ſiecle, aux Princes de la Maiſon de Bourbon, deſcendans de Saint Louis. Charles V, qui avoit épouſé, en 1349, Jeanne de Bourbon, alloit, dit-on, ſou-

vent ſe récréer dans ce château ; & du temps de Ducerceau, on y voyoit encore la deviſe de la Reine Jeanne, qui étoit un cerf-volant, ayant au col un collier d'où pendoit une banderole ſur laquelle étoit écrit ce mot, *Eſpérance*. Ce château eſt à préſent tellement détruit, qu'il n'en reſte aucune trace. L'Iſle dans laquelle il étoit ſitué n'eſt plus recommandable que par le ſable que l'on en tire, & qui ſert pour la poliſſure des glaces, moyennant quoi ce ſable fait pour le pays une petite branche de commerce.

6°. Il paroît que, du temps de Ducerceau, *le château de Coucy* ſubſiſtoit encore ; mais aujourd'hui il eſt réduit à la ſeule groſſe tour ; il étoit antique même au ſeizieme ſiecle ; ſon architecture gothique n'étoit déjà plus de mode ; mais du moins les monumens y étoient plus multipliés qu'ils ne le ſont aujourd'hui. Indépendamment de la repréſentation d'Enguerand de Coucy combattant un lion que l'on voyoit & que l'on voit encore à la porte de la tour, & d'un lion élevé ſur un bouclier porté par trois autres animaux de la même eſpece, qui doit s'y trouver auſſi, on voyoit ſur deux cheminées des ſalles à préſent détruites, ſur l'une, les *neuf Preux*, & ſur l'autre

les *neuf Preuſes*. Les neuf Preux ſont connus ; mais pour les neuf Preuſes, il ſeroit à ſouhaiter que Ducerceau, en nous conſervant le deſſin de la cheminée ſur laquelle ces neuf illuſtres Dames étoient ſculptées, nous eût auſſi indiqué leurs noms. La ville & le château de Coucy appartiennent à préſent à M. le Duc d'Orléans. Il a été donné par Louis XIV, en augmentation d'apanage, à *Monſieur*, ſon frere unique, chef de la branche d'Orléans actuellement ſubſiſtante. Cette Seigneurie n'étoit point venue à la Couronne par confiſcation ſur aucun des Seigneurs de la Maiſon de Coucy ; voici comment le Roi en étoit devenu propriétaire. Les premiers Seigneurs de Coucy étoient de la Maiſon de *Boves* : ils poſſéderent cette terre depuis le dixieme ſiecle juſques au quatorzieme, & ſe ſéparerent en pluſieurs branches. La fille unique d'un des aînés porta cet héritage à un Seigneur de la Maiſon de *Guines*. Celui-ci n'eut auſſi qu'une fille unique qui vendit cette Seigneurie à Louis de France Duc d'Orléans, grand-pere de Louis XII. Ainſi ce fut ce Monarque qui réunit Coucy au domaine de la Couronne.

7°. Apparemment que le Roi François I avoit pris en affection le territoire & les environs de Coucy; car il avoit fait bâtir à une demi-lieue du vieux château (qui étoit déjà inhabitable & ne pouvoit plus être regardé que comme une antiquaille reſpectable) un pavillon ou petit château qu'il avoit nommé *Folambray*; c'étoit une vraie maiſon de chaſſe; Ducerceau nous en a conſervé le plan & la vue. Malheureuſement les Flamands, ſujets de Charles-Quint, ayant fait des courſes juſque dans l'intérieur du Royaume, pillerent & brûlerent en partie Folambray. On n'a point ſongé à le rebâtir; mais j'ai ouï dire que les ruines en exiſtoient encore. Il eſt à trois lieues de Soiſſons comme Coucy.

8°. *Le château de Montargis* paſſoit avec raiſon, au ſeizieme ſiecle, pour un des plus beaux du Royaume dans le goût antique; les bâtimens en étoient très-irréguliers, diſpoſés circulairement autour d'une groſſe tour qui occupoit le centre de cette enceinte. Les jardins, qui étoient également circulaires & très-beaux pour le temps où ils avoient été conſtruits, étoient par-delà le foſſé qui fermoit l'enceinte du château, & le foſſé ſe trouvoit rempli par des eaux courantes, fournies par la riviere de Loing.

Loing. Mais ce que l'on eſtimoit le plus dans le château de Montargis, & que je crois que l'on y voit encore, ſont les deux grandes ſalles, l'une au deſſus de l'autre; elles ont, ſuivant Ducerceau, cent ſoixante-dix pieds de long, cinquante de large, & la hauteur eſt proportionnée. C'eſt ſur une des cheminées de cette ſalle que l'on voyoit peint à freſque le combat en champ-clos d'un chien contre l'aſſaſſin de ſon maître, aventure aſſez connue. Ducerceau n'oſe fixer la véritable époque de la conſtruction de ces ſalles & des autres bâtimens du château de Montargis. Quoique le nom de Charles VIII ſoit écrit au haut d'une de ſes portes, il croit que ces bâtimens ſont plus anciens, & que ce Roi n'a fait que les réparer : effectivement, on ſait que Charles V, dit le Sage, y avoit déjà fait travailler. Montargis eſt un ancien domaine de la Couronne, & ſon château eſt royal. François I en fit préſent, ſeulement pour ſa vie, à Renée de France, fille de Louis XII, lorſqu'étant veuve elle revint dans ſa patrie : elle en jouit juſqu'à ſa mort. Le Roi rentra enſuite dans ce domaine, qui fut donné en apanage à Gaſton, frere de Louis XIII, & enſuite

à Philippe, frere de Louis XIV, que l'on appeloit tous deux *Monſieur*.

9°. Ducerceau nous donne les vues & les plans *du château de Saint Germain-en-Laye*, tel qu'il étoit à la fin du regne d'Henri II. Le Roi Charles V avoit jeté les fondemens de ce château l'an 1370. Les Anglois s'en étoient emparés pendant les troubles occaſionnés par la maladie du Roi Charles VI. Charles VII l'avoit repris ſur eux, & Louis XI l'avoit donné à ſon Médecin Coctier, pour lequel ſeul il étoit libéral : mais par la ſuite il étoit revenu à la Couronne. François I trouvant ce lieu très-agréable pour la chaſſe, parce qu'il étoit ſitué au milieu d'une belle & grande forêt, que l'on appeloit *la forêt de la Haye*, d'où eſt venu le nom de Saint Germain-en-Laye, y conſtruiſit un nouveau bâtiment, mais abſolument ſur les fondemens de l'ancien ; d'où il eſt réſulté que le plan de ce château eſt très-baroque, quoiqu'il ſoit aſſez orné à l'extérieur dans le goût de l'Architecture du ſeizieme ſiecle. On reconnoît encore dans ce qu'on appelle à préſent à Saint Germain le vieux château, la conſtruction ordonnée par François I, telle qu'elle eſt repréſentée

dans l'Ouvrage de Ducerceau. Cet Architecte loue avec raiſon la belle vue que l'on a de deſſus la terraſſe en plomb, qu'il dit être au haut du château même, & obſerve que, dans le temps où il écrique, quoique Saint Germain ne ſoit éloigné que de quatre ou cinq lieues de Paris, le chemin de ce château à cette capitale paroiſſoit infiniment plus long, parce qu'il y avoit, pour arriver de l'un à l'autre, pluſieurs bacs à paſſer, & une montagne aſſez roide, qui étoit celle de *Chante-Coq*.

10°. Après nous avoir donné les plans de Saint Germain, Ducerceau donne ceux *de la Muette*, qui en eſt une dépendance, & dont j'ai parlé un peu plus haut.

11°. *Le château de Vallery* avoit été conſtruit par le Maréchal de Saint André avec beaucoup de magnificence pour le temps. J'ai raconté, dans un de mes volumes précédens, comment il avoit paſſé de ce Maréchal à ſa veuve, & de celle-ci au Prince de Condé. Cette belle terre n'eſt qu'à cinq lieues de Fontainebleau & à huit de Sens. Il paroît par les deſſins que nous en a laiſſés Ducerceau, que l'architecture en étoit aſſez noble, & dans le goût moderne; qu'il y avoit des jardins,

des terraſſes, des pieces d'eau, & des galeries qui joignoient enſemble les pavillons. Cette belle terre a reſté dans la Maiſon de Condé juſques à nos jours. Pluſieurs Princes de cette branche de la Maiſon Royale, ont même été enterrés dans la chapelle de ce château, juſqu'à ce que Vallery étant tombé en partage à une Princeſſe de cette Maiſon, elle a jugé à propos de s'en défaire de ſon vivant, & l'a vendue à un Financier qui en jouit actuellement.

12°. *Le château de Verneuil*, dont Ducerceau donne les plans & les vues, d'après leſquels on peut juger que c'étoit déjà, dès 1576, un très-bel édifice, appartenoit, ſous le regne de François I & peut-être plus anciennement, à des Seigneurs de la Maiſon de Boulainvilliers: il paroît que l'un d'entre eux ayant du goût pour l'Architecture, & trouvant, pour ainſi dire, ſous ſa main la plus belle pierre de France, qui eſt celle que l'on connoît à Paris ſous le nom de *pierre de Saint Leu*, voulut y conſtruire un ſuperbe bâtiment, & effectivement en acheva la plus grande partie. Depuis, Verneuil étant venu, apparemment par acquiſition, à M. le Duc de Nemours, de la Maiſon de Sa-

voie, ce Prince, non ſeulement acheva ce qu'avoit commencé M. de Boulainvilliers, mais embellit encore ce lieu, en y ajoutant de très-beaux jardins & formant de nouveaux projets d'augmentation de bâtimens. D'après les gravures que l'on voit dans l'Ouvrage de Ducerceau, tant des bâtimens achevés que de ceux qui ne l'étoient pas encore en 1576, on ne doit pas être étonné qu'Henri IV, voulant gratifier d'une magnifique poſſeſſion & d'un beau titre Mademoiſelle de Balzac d'Entragues, ſa Maîtreſſe, ait acheté pour elle la terre & le château de Verneuil, qui fut d'abord érigée en Marquiſat, & enſuite en Duché pour un fils qu'elle eut du Roi, & qui n'eſt mort qu'en 1682, mais ſans poſtérité. Tant que la mere & le fils jouirent de cette ſuperbe & agréable habitation, ils l'embellirent encore; mais après la mort du Duc de Verneuil, elle paſſa au Prince de Condé, & ſi, d'un côté, le voiſinage de la belle forêt de Hallatte fit déſirer cette acquiſition à M. le Prince de Condé; de l'autre, la proximité du château de Chantilly a été cauſe que l'on a, ſinon détruit, du moins négligé le château de Verneuil. La terre a pourtant tou-

jours les prérogatives attachées aux Duchés Pairies.

13°. *Le château d'Ancy-le-Franc* étoit déjà très-magnifique du temps de Ducerceau, à en juger par les plans & les vues qu'il nous en donne, & par la deſcription qu'il en fait. Il faiſoit partie du Comté de Tonnerre en Bourgogne, qui appartenoit alors à la branche aînée de l'illuſtre Maiſon de Clermont en Dauphiné, qui de là a pris & porte encore le nom de Clermont-Tonnerre. Ce fut Antoine de Clermont qui fit bâtir le magnifique château d'Ancy-le-Franc, apparemment ſous le regne de François I. Il fut fini au plus tard ſous celui d'Henri II; car on y voyoit, il n'y a pas long-temps, des peintures de Nicolo, premier Eleve en Peinture du Primatice. Au milieu du dix-ſeptieme ſiecle, M. de Louvois, Miniſtre de la Guerre, acheta le Comté de Tonnerre en entier, y compris le château d'Ancy-le Franc. Il embellit encore cette habitation, & y ajouta entre autres de beaux jardins, deſſinés par le fameux Lenôtre. Les deſcendans & héritiers de M. de Louvois jouiſſent de cette belle & grande poſſeſſion.

14°. En 1676, *Gaillon* étoit déjà un très-

beau château, appartenant aux Archevêques de Rouen. On prétend qu'anciennement il avoit été considérable; mais les Anglois l'avoient brûlé de fond en comble. Le Cardinal d'Amboise, premier Ministre de Louis XII & Archevêque de Rouen, le rétablit avec la plus grande magnificence. La situation paroissoit l'y inviter; il n'y en a guere de plus belle. Les plans & les vues que nous offre Ducerceau, représentent tout ce qui a été ordonné & exécuté du temps du Cardinal d'Amboise, dont la plus grande partie subsiste encore, & quelques augmentations & ornemens nouveaux qu'y avoit déjà fait faire, en 1576, le Cardinal de Bourbon, oncle d'Henri IV & Archevêque de Rouen. Depuis ce temps-là, on l'a beaucoup embelli, sans cependant rien détruire des anciennes beautés qui y étoient. Entre autres, M. Colbert, Archevêque de Rouen, à la fin du dix-septieme siecle, y a fait des dépenses considérables, qu'on a trouvées même excessives. Ses successeurs se sont contentés d'entretenir dans le meilleur état cette superbe habitation qui mérite certainement la visite & l'admiration des François & des Etrangers.

15°. Le dernier article du premier Vo-

lume des bâtimens de France par Ducerceau, regarde un petit château nommé *Manne* ou *Monne*, appartenant au premier Duc d'Uzès, de la Maiſon de Cruſſol. Il étoit, dit-il, ſitué dans une belle forêt à deux lieues d'Ancy-le-Franc, & à pareille diſtance de Tonnerre en Bourgogne. Il paroît que c'étoit une aſſez petite maiſon de chaſſe ou de bains. J'ignore ce qu'elle eſt devenue, & à qui le lieu appartient à préſent; j'ai ſeulement trouvé ſur la carte de France, à l'endroit indiqué par Ducerceau, un village ou lieu quelconque intitulé *Monne.*

Le ſecond volume des *plus beaux bâtimens de France* par Ducerceau, contient autant de plans, de vues & de deſcriptions de belles maiſons royales & ſeigneuriales, que le premier. Il commence par le *château de Blois*, un des bâtimens les plus remarquables de tous ceux que l'on voyoit à la fin du ſeizieme ſiecle; il a été bâti en partie par les ordres de Louis XII, en 1502. Il conſiſte en deux corps de logis, celui qui eſt à l'orient, & celui tourné vers le midi : on y remarque les armes & les deviſes de Louis XII & d'Anne de Bretagne, & la ſtatue équeſtre du Monarque ſur le portail. Le corps

de logis exposé au nord est de François I; & l'on remarque sur les murailles les salamandres, qui étoient sa devise. L'Architecture en est moins gothique que celle du temps de Louis XII. Le dernier corps de logis, car le château est bâti des quatre côtés, est de différentes mains, Henri II & ses fils y ayant successivement fait travailler, en laissant subsister quelques antiquailles, entre autres une tour d'où l'on a la vue la plus étendue. En général, la vue est un des grands avantages du château de Blois; mais il est bien compensé par l'incommodité d'être obligé de monter pour y arriver, & par l'inégalité du terrein, même quand on y est parvenu. La salle des Etats est remarquable par sa grandeur, & parce que les Etats Généraux du Royaume s'y sont plusieurs fois assemblés: elle se trouve dans le corps de logis occidental. Il y a dans l'avant-cour du château une église collégiale qui lui sert de chapelle. Les jardins passoient pour très-beaux dès le seizieme siecle; ils ont été encore embellis au dix-septieme. On y remarquoit une grande galerie de treillage ou plutôt de charpente garnie de lierre & de vigne-vierge qu'on

appeloit *des cerfs*, parce qu'elle étoit ornée de têtes de cerfs. Elle a été depuis faite en pierre de taille ; l'on y voit un puits d'une profondeur extraordinaire, ouvrage de Louis XII. Telles ſont les beautés du château de Blois que Ducerceau admire, & qui ſont encore dignes de la curioſité des voyageurs, quoique négligées depuis plus d'un ſiecle.

2°. Ducerceau donne plus d'éloges à l'heureuſe ſituation du *château d'Amboiſe* qu'à la magnificence de ſes bâtimens : en effet, dès la fin du ſeizieme ſiecle, tous ceux qu'on y voyoit paroiſſoient déjà antiques & gothiques. Ce château avoit été confiſqué ſur les anciens Seigneurs de la Maiſon d'Amboiſe, en 1431, par le Roi Charles VII, & réuni au domaine de la Couronne. Depuis, le Roi Louis XI l'avoit pris en affection ; il y avoit fait conſtruire des bâtimens, mais ſans goût & ſans élégance. Il y inſtitua l'Ordre de Saint-Michel en 1469. Le Roi Charles VIII, né dans ce château en 1470, y mourut en 1498. Les Rois ſes ſucceſſeurs l'ont ſouvent habité en différens temps, & la Cour de François II y étoit, en 1561, lorſqu'on découvrit la fameuſe conjuration qui porta le nom

d'Amboiſe. Sous les derniers regnes, ce château a été totalement négligé & abandonné; enfin, il n'appartient plus au Roi, mais à Monſieur le Duc de Choiſeul, en faveur de qui la châtellenie d'Amboiſe a été érigée en Duché-Pairie.

3°. On reconnoît encore très-bien dans les plans de *Fontainebleau* que nous a laiſſés Ducerceau, les principaux bâtimens de ce château qui a depuis été ſi ſouvent habité par nos Rois. Quoique des ailes entieres aient été changées de nos jours, la diſpoſition de toute la maſſe eſt reſtée la même; & une partie de l'architecture a été conſervée. On remarque dans ces gravures la cour qu'on appelle encore *du cheval blanc*, à cauſe d'un grand cheval de marbre qui étoit au milieu. La plus grande partie de ces bâtimens eſt du temps de François I, mais les foſſés qui les entourent ont été creuſés ſous Charles IX. Il eſt à remarquer que ce travail a été fait pendant les troubles de la France, pour défendre cette habitation royale contre les ſéditieux; ce qui auroit été un médiocre obſtacle. L'humidité que l'eau répandoit, a depuis déterminé à mettre ces foſſés à ſec. On prétend que c'eſt Louis VII qui jeta les

premiers fondemens de Fontainebleau en 1137. Il ne reſte des plus anciens bâtimens qu'une ſeule piece enclavée dans les appartemens de la cour ovale ; elle eſt appelée le *ſallon de Saint Louis*. Les Mathurins qui ſont à Fontainebleau, ſont de la fondation de ce Saint Roi. François I fit abattre leur ancienne égliſe, dans l'idée d'en conſtruire une nouvelle qui ſervît de chapelle au château : cependant ce projet fut long-temps à s'exécuter, & n'a été fini que par Henri IV.

4°. *Villiers Cotterets* eſt encore un château de la conſtruction de François I. La ville, qui eſt aſſez conſidérable, eſt dans le dioceſe de Senlis, à cinq lieues de Soiſſons ; c'eſt un ancien domaine dépendant du Duché de Valois, & c'étoit à ce titre que François I en jouiſſoit avant que de parvenir à la Couronne. Ses ancêtres y avoient déjà un château ; mais ce Roi, qui aimoit beaucoup la chaſſe, ſéduit par la ſituation du lieu favorable à cet amuſement, le fit rebâtir de fond en comble. Il touche à la forêt de Retz, & de là vient ſon ſurnom de *Villiers* ou *Villers-Cotterets*, comme qui diroit Villiers ou Villers col ou côtes de Retz. La forêt a vingt-cinq mille arpens d'é-

tendue. C'eſt Monſieur le Duc d'Orléans qui poſſede, à titre d'apanage, tout le Duché de Valois, & Villiers-Cotterets qui en fait partie: ce Prince habite quelquefois ce château, qui, quoique peu ſpacieux, eſt aſſez bien diſpoſé. On reconnoît encore ſur les lieux les anciens plans donnés par Ducerceau.

5°. Ducerceau fait un article particulier d'un château qu'on ne connoît preſque plus à préſent; d'ailleurs les plans qu'il nous en a laiſſés, repréſentent plutôt ce que Charles IX vouloit y faire, que ce qui a été réellement exécuté. Le château dont je veux parler, s'appelle cependant encore *Charleval*, du nom du Monarque qui l'avoit pris en affection. On l'appeloit anciennement *Noyon-ſur-Andelle*, en Normandie; il eſt à trois lieues d'Andely, & à quatre de Rouen, à portée d'une très-belle forêt. Après la mort de Charles IX, les projets que ce Monarque avoit faits pour embellir ce lieu, furent entiérement abandonnés; la terre même fut aliénée & donnée par Henri III à l'un de ſes favoris, dont les héritiers l'ont vendue à M. Faucon de Ris, premier Préſident du Parlement de Normandie. Sa poſtérité en a joui aſſez long-

temps ; la terre a été érigée pour elle en Marquiſat, & a paſſé par vente dans la famille de Meſſieurs Fremond d'Auneuil, qui la poſſede encore.

6°. Le ſixieme château dont parle Ducerceau, ſont les *Tuileries*, dont j'ai aſſez entretenu mes Lecteurs, à l'occaſion de Philibert de Lorme.

7°. Le château de *Saint Maur* a été commencé par le Cardinal du Bellai, Evêque de Paris & Abbé de Saint Maur. Cette abbaye ayant été réunie à l'évêché de Paris, la Reine Catherine de Médicis fit l'acquiſition du château, & y ordonna des augmentations & des embelliſſemens que l'on y reconnoît encore aujourd'hui, & qui ſe trouvent conformes aux plans de Ducerceau ; l'architecture en eſt aſſez bonne ; mais Saint Maur tire la plus grande partie de ſes agrémens de ſa charmante ſituation ſur la riviere de Marne. Il appartient aujourd'hui à Monſieur le Prince de Condé.

8°. *Chenonceaux*. Les plans que nous avons de ce château ſont encore conformes à ce qu'il nous en reſte. Il a de grandes ſingularités, entre autres celles d'être bâti ſur un pont qui traverſe la riviere du *Cher*, dont l'embouchure eſt

dans la Loire. Chenonceaux eſt à cinq lieues d'Amboiſe & à deux de Tours. Thomas Bohier, Général des Finances ſous les Rois Louis XI, Charles VIII & Louis XII, gendre du Cardinal Briconnet, neveu du Chancelier & Cardinal Duprat, jeta les premiers fondemens de ce château. Après la mort de Bohier, & de ſon frere qui obtint le chapeau de Cardinal, le Connétable de Montmorenci acheta Chenonceaux, probablement à bon marché, & le revendit à Catherine de Médicis, qui le paya de ſes propres deniers, de ſorte qu'il ne fut point réuni au Domaine. La Reine y fit beaucoup d'embelliſſemens; mais les plus grandes dépenſes étoient faites, puiſque le château bâti ſur le pont ſe trouvoit achevé. A la mort de Catherine de Médicis, Chenonceaux paſſa à la Reine Louiſe de Lorraine, veuve d'Henri III; elle ne mourut qu'en 1601; MM. de Vendôme furent ſes héritiers. A l'extinction de la Maiſon de Vendôme, la terre de Chenonceaux a été vendue; elle eſt aujourd'hui poſſédée par Madame Dupin, veuve du Fermier-Général de ce nom.

9°. On reconnoît encore dans le château actuel de *Chantilli* du moins la po-

ſition des anciens bâtimens dont Ducerceau nous a donné les plans, & qui paſſerent, au ſeizieme ſiecle, pour très-magnifiques; ils l'étoient effectivement pour ce temps-là. La terre de Chantilli, dans le Valois, à environ une lieue & demie de Senlis, a paſſé, au quinzieme ſiecle, dans la Maiſon de Montmorenci, par héritage de la famille d'Orgemont, deſcendante d'un Chancelier de France. Le grand Connétable de Montmorenci fit conſtruire le château ſur un rocher environné de ſources qui rempliſſoient les foſſés de très-belles eaux. La cour étoit triangulaire, & les bâtimens qui l'entouroient étoient décorés de ſculptures, de colonnades, & d'ornemens de très-bon goût; cependant ce château n'étoit que le ſecond en rang de ceux que poſſédoit le Connétable dans ce pays, Ecouen étoit le premier. Perſonne n'ignore que le petit-fils du Connétable eut la tête tranchée, & que ſes biens furent confiſqués: le Roi donna la plus grande partie de la confiſcation à Madame la Princeſſe de Condé; mais il ſe réſerva la terre de Chantilli. Sous le regne de Louis XIV, la jouiſſance & l'habitation en furent données à vie au Prince de Condé; mais ce n'eſt qu'au commencement de ce ſiecle que les

Princes

Princes de Condé l'ont eu en pleine propriété. Feu M. le Duc de Bourbon ayant trouvé, en 1718, le château du Connétable vieux & de mauvais goût, en fit conſtruire un autre de la plus grande magnificence moderne : rien n'eſt ſi beau, ſi noble, ſi recherché à préſent que Chantilli ; mais une bonne partie de ſes agrémens eſt sûrement due à la belle ſituation, à la forêt, & aux eaux.

10°. Le château *d'Anet*, bâti pour Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois, par Philibert de Lorme, eſt, comme de raiſon, mis ici au nombre des plus beaux bâtimens de France. Etant revenu à la Couronne après la mort de la Maîtreſſe d'Henri II, Henri IV le donna au Duc de Vendôme ſon fils naturel : à l'extinction de la Maiſon de Vendôme, il a paſſé à M. le Duc du Maine, & appartient à M. le Duc de Penthievre : il n'a pas été fort changé ; c'eſt encore une très-belle terre & une très-agréable habitation.

11°. *Eſcouen*, à cinq lieues de Paris, près de Luſarche, étoit le plus magnifique des châteaux qu'eût le Connétable de Montmorenci ; les Princes de la Maiſon de Condé en ont hérité après la funeſte mort

de ſon petit-fils. Ce château ſubſiſte encore tel qu'il eſt repréſenté & deſſiné par Ducerceau, mais il eſt très-négligé.

12°. Le château de *Dampierre*, qui n'eſt qu'à trois quarts de lieue de Chevreuſe, dans une ſituation aſſez extraordinaire, mais agréable à certains égards, ſur la petite rive d'Yves, à cinq lieues de la Seine, étoit, au ſeizieme ſiecle, poſſédé par le grand Cardinal de Lorraine. Il paſſa à ſon neveu, auſſi Cardinal, qui fut aſſaſſiné à Blois avec ſon frere, enſuite à d'autres Princes de la Maiſon de Lorraine, en faveur de qui Chevreuſe fut érigé en Duché, dont Dampierre fit partie. Les deux Cardinaux embellirent beaucoup ce lieu, & y firent bâtir un aſſez beau château; il ſubſiſte encore, & eſt entouré de grands foſſés pleins d'eau courante; comme la ſource en eſt dans une montagne aſſez élevée, elle forme naturellement beaucoup de jets d'eau. Tout auprès du château eſt une iſle fort agréable, ſur-tout pendant la ſaiſon des grandes chaleurs. La fameuſe Ducheſſe de Chevreuſe, veuve en premieres noces du Connétable de Luynes, habita long-temps ce château, qui appartenoit à ſon ſecond mari, & en embellit les dehors; mais

l'intérieur eſt reſté tel qu'il eſt repréſenté par Ducerceau. Les filles qu'elle avoit eues du Duc de Chevreuſe-Lorraine étant mortes ſans avoir été mariées, Chevreuſe & Dampierre ont paſſé aux enfans du premier lit de la Ducheſſe ; Meſſieurs de Luynes, qui en deſcendent, en jouiſſent encore.

13°. *Challuau* étoit un château ſitué en Gâtinois, entre Fontainebleau, Montereau, & Nemours, dans un beau pays de chaſſe ; c'eſt ce qui engagea François I à bâtir ce château, qui ne conſiſtoit que dans un corps-de-logis & quatre pavillons. Le Roi en fit préſent à la Ducheſſe d'Etampes, qui, comme tout le monde ſait, étoit ſa Maîtreſſe ; mais ce Monarque étant mort, & elle retirée en Bretagne, Challuau fut abandonné, & tomba en ruine, de maniere qu'on a de la peine à trouver aujourd'hui le lieu où il étoit ſitué.

14°. *Le château de Beauregard*, que Ducerceau trouve *mignard*, *& autant bien accommodé qu'il eſt poſſible pour ce qu'il contient*, & dont il nous donne le plan & la vue, appartenoit à un M. Duthiers, Secrétaire d'Etat ſous François I. Ce Miniſtre étant mort ſans enfans, la terre a été vendue ; je crois que le château

ſubſiſte encore, mais je ne ſais à qui il appartient.

15°. Enfin, le château de *Bury*, à deux lieues de Blois, ſur la riviere de Loire, paſſoit, du temps de Ducerceau, pour un très-beau & très-magnifique bâtiment. En effet, on peut le juger tel d'après les vues & les plans. Les deux Robertet, pere & fils, ſucceſſivement Secrétaires d'État ſous François I, Henri II & ſes enfans, poſſédoient la terre de Bury, & l'avoient embellie. On appeloit ce fils *le Baron d'Alluye*. Celui-ci épouſa Mademoiſelle de Piennes, fille de qualité, & même héritiere des biens d'une bonne Maiſon de Picardie; mais il n'en eut point d'enfans. Je crois que ce fut par héritage collatéral que la terre & le château paſſerent à Meſſieurs de Roſtaing, qui les ont poſſédés long-temps. Une Dame mariée dans cette Maiſon, ayant eu Bury pour ſes repriſes, l'a vendu à la fin du ſiecle dernier; depuis, je crois qu'il a paſſé dans différentes mains.

Je viens de préſenter l'hiſtoire abrégée de l'Architecture, conſidérée comme Art; mais cet Art libéral, noble & libre, ne peut s'exercer qu'avec le concours des ouvriers de toute eſpece, qui ſont dirigés par l'Architecte & rempliſſent ſes vûes par

leurs travaux ſur le bois, ſur la pierre, & ſur le fer, qui entrent dans la compoſition des bâtimens. Ce n'eſt pas tout encore; & lorſque tous ces Artiſans ont concouru à élever un édifice conformément aux idées de l'Architecte, il faut penſer à le décorer & même à le meubler, ce qui exige de nouveaux ouvriers, dont le travail purement mécanique doit toujours être dirigé par l'Artiſte éclairé & l'homme de goût. Je me crois donc obligé d'entrer ici dans le détail de tous les Arts mécaniques qui ont quelque rapport au logement & à l'ameublement. Juſques à la fin du ſeizieme ſiecle, il ne parut aucun Livre qui traitât expreſſément de cette matiere, qui en enſeignât les procédés; ils n'étoient fondés que ſur une eſpece de routine, & les Savans n'avoient pas encore daigné compoſer des Ouvrages à ce ſujet. Une philoſophie mieux entendue nous a engagés, dans le ſiecle où nous vivons, à donner des Traités ſur cette matiere; mais avant 1600 on ne trouvoit que de petits imprimés relatifs aux travaux des différens ouvriers; ce ſont les ſtatuts de leurs Communautés, pour la plupart fort anciens, & dont quelques-uns remontent juſqu'au temps de Saint Louis. Ils ont été

imprimés en partie dès le quinzieme ſiecle, & le reſte au ſeizieme, à meſure que ces Communautés ont été réunies, ou que leurs réglemens ont été changés. C'eſt dans ces ſources que je vais puiſer pour faire connoître quel étoit l'état de tous les Arts mécaniques & des Manufactures, relatifs aux logemens, avant 1600. L'ordre que je ſuivrai en parcourant tous ces Arts, ſera la néceſſité & l'utilité dont ils ſont, d'abord pour la formation d'un édifice, enſuite pour ſon ornement, enfin pour ſon ameublement. Ce que je viens de dire, & ce que je dirai encore avant que de terminer ce Volume, me diſpenſera de m'étendre, ainſi que je me l'étois propoſé il y a trois ans, ſur ce qui regarde les habitations des François, dont j'ai donné une idée ſuccinte dans la ſeconde partie du troiſieme Volume de ces Mélanges, qui contient le *précis d'une Hiſtoire générale de la vie privée des François*. Je partageai alors ce précis en quatre articles : ſavoir, la nourriture, le logement, l'habillement & les amuſemens : ce que je vais dire ſervira de complément au ſecond article, & j'eſpere que les trois autres trouveront auſſi les développemens qui leur ſont néceſſaires dans quelques autres Volumes qui me reſtent à faire imprimer.

Le premier Art mécanique dont l'Architecte fait uſage pour la conſtruction des maiſons, ſur-tout en France, eſt celui du *Charpentier.* De tout temps, les Gaulois & les François ont employé dans leurs édifices le bois de préférence à la pierre, parce qu'ils trouvoient le premier ſous leurs mains bien plus aiſément que l'autre. En effet, ce qui compoſe aujourd'hui le Royaume & une partie des pays voiſins, étoit entiérement couvert d'immenſes forêts, tandis qu'on ignoroit l'art de creuſer les carrieres pour en tirer la pierre. Il nous en eſt reſté l'uſage conſtant de faire en bois les combles de nos maiſons & les planchers de nos appartemens, au lieu qu'en Grece & en Italie tous les édifices étoient couverts en voûtes, & quand ils avoient pluſieurs étages, ils étoient également ſéparés par des voûtes établies les unes ſur les autres. Cependant on a ſouvent éprouvé en France l'inconvénient qu'il y a à faire entrer beaucoup de bois dans les bâtimens, & ſur-tout à laiſſer les poutres & les ſolives à decouvert, comme cela ſe pratiquoit autrefois. Si, d'un côté, les bois découverts & aérés ſe conſervent mieux, de l'autre, ils ren-

dent les maiſons plus ſujettes aux incendies. On étoit perſuadé autrefois que les bâtiſſes en bois étoient plus légeres, mais c'eſt qu'on ignoroit encore l'art de faire des voûtes avec autant de ſolidité que de légéreté. Il n'y avoit aucun Livre écrit ſur la Charpenterie au ſeizieme ſiecle, ſi ce n'étoit quelques chapitres de l'Ouvrage de Philibert de Lorme, dont j'ai parlé : mais dans le ſiecle ſuivant, il y a eu un excellent Traité intitulé l'*Art de la Charpenterie, par Mathurin Jouſſe.* Le chêne eſt reconnu pour le meilleur de tous les bois de charpente. On faiſoit autrefois grand cas du châtaignier ; mais, indépendamment de ce qu'il eſt devenu plus rare, on a éprouvé qu'il avoit des inconvéniens. L'Art du Charpentier conſiſte en deux points principaux ; l'un de ſavoir couper le bois à propos, en obſervant l'âge & les ſaiſons les plus convenables, de ne l'employer que lorſqu'il n'eſt ni trop ſec ni trop chargé de ſeve ; l'autre de ſavoir le ſcier, l'équarrir & l'aſſembler conformément à ſa groſſeur, & relativement à l'uſage que l'on veut en faire. Les principales pieces des charpentes ſont les poutres, les ſolives, les chevrons, les poteaux, les ſablieres, les

lambourdes, &c. Les principaux inſtrumens dont ſe ſervent les Charpentiers, ſont la cognée, la ſcie, la béſaigue. Les Charpentiers de France font remonter leurs premiers ſtatuts juſques à l'année 1404; ſous le regne du Roi Charles VI, ils formerent une Communauté, & eurent des Réglemens ſous les Rois Charles VII & Louis XI, en 1454 & 1467. Enfin François I leur en donna de nouveaux en 1524; & Henri III, en 1574, fit encore de nouvelles Loix pour cette Communauté: elles ont ſubſiſté juſqu'à nos jours. Il y a vingt ans qu'il y avoit dans Paris ſoixante-dix-neuf Maîtres Charpentiers.

Au quartorzieme ſiecle, on confondoit les Charpentiers avec les Menuiſiers; du moins on ne les diſtinguoit qu'en les appelant, les uns Charpentiers à la grande cognée, les autres à la petite cognée. Mais au ſeizieme ſiecle, ces métiers & ces Communautés ont été parfaitement ſéparés. On a d'abord appelé les Menuiſiers *Huchiers*, parce qu'ils faiſoient des huches ou armoires, ou, ſelon d'autres, *Huiſſiers*, parce qu'ils faiſoient des *huis* ou portes. Bientôt les détails de leurs profeſſions ſe ſont étendus au point qu'il a fallu qu'ils ſe ſéparaſſent eux-mêmes

en pluſieurs claſſes ; & il eſt ſorti de leur ſein une autre eſpece d'ouvriers ; ce ſont les *Ebéniſtes*. Le Menuiſier s'appelle ainſi, en comparaiſon du Charpentier, parce qu'il ne ſe ſert que du même bois, & qu'il l'*aménuiſe* ou le diminue encore en le travaillant, non ſeulement avec la petite ſcie & la petite cognée, mais encore avec le rabot & la varlope. Le Menuiſier travaille ſur le bois déjà *débité*, c'eſt-à-dire arrangé en planches par des ouvriers que l'on appelle *Plancheyeurs* ou *Scieurs de long*. Les Menuiſiers aſſemblent ces planches pour en faire des lambris, des cloiſons, des chambranles, des portes, des armoires ou tenant aux murs, ou détachées ; des chaſſis, des volets, des parquets (1) ; enfin tout ce que l'on appelle du nom général d'*Ouvrages d'aſſemblage*. Le Menuiſier en employant ſes planches, les redreſſe, les unit, les polit, les rend ſuſceptibles d'être ſculptées ou peintes ; il va même juſqu'à former des moulures & des panneaux. Il fait tenir les pieces enſemble, au moyen des rainures, des tenons, des

(1) Au ſeizieme ſiecle les parquets n'étoient pas encore en uſage, non plus que les jalouſies aux fenêtres.

mortaiſes, des chevilles, quelquefois des petits clous & de la colle forte. Les Menuiſiers ordinaires n'emploient guere pour leurs ouvrages que le ſapin, le chêne ou le bois de noyer; mais les Ébéniſtes pouſſent beaucoup plus loin les détails & les recherches; ils ſe ſervent des bois étrangers de diverſes eſpeces & de différentes couleurs, dont ils forment des deſſins, des compartimens, &c. Il s'en falloit bien que cet Art fût auſſi avancé au ſeizieme ſiecle qu'il l'eſt à préſent. L'ebene eſt le premier bois rare que l'on ait employé dans l'ébéniſterie; c'eſt d'où elle a pris ſon nom. La marqueterie eſt le chef-d'œuvre de l'ébéniſterie, mais au ſeizieme ſiecle on n'en étoit pas encore là

Paſſons du bois à la pierre. Le premier métier qui nous la procure, eſt celui du Carrier qui va la chercher & la détacher dans le ſein de la terre. Nos ancêtres les Gaulois & les François ne connoiſſoient point cet Art-là; mais dès le temps des Grecs & des Romains, il étoit pratiqué, & l'on ſait que Denis le Tyran employoit en Sicile un grand nombre de malheureux à travailler dans les carrieres, pour ſes bâtimens, dont on

voit encore quelques reſtes auprès de Syracuſe. Il y avoit de même des carrieres dans la Haute-Egypte d'où ont été tirés les matériaux de ces énormes pyramides & de ces ſuperbes obéliſques que l'on admire encore. Mais nos ancêtres aimoient mieux ſe ſervir de ce qu'ils trouvoient ſans peine dans les Provinces montagneuſes : ils coupoient les rochers les plus voiſins, ſur-tout quand ils étoient tendres & aiſés à détacher, comme les pierres de grès; ils ramaſſoient les cailloux qui rouloient du haut des montagnes, ou que les rivieres & les torrens charioient; mais, comme je l'ai déjà dit, la plus grande partie de leurs bâtimens étoit de bois. Enfin la pierre de taille eſt devenue plus commune à Paris; & au commencement du quinzieme ſiecle, il paroît que le commerce de ces pierres y étoit déjà ſi conſidérable, qu'on fut obligé de faire quelques réglemens à ce ſujet. On diſtingue les pierres à bâtir en pierre tendre & en pierre dure. Les dures tiennent ſans contredit le premier rang; celle qui ſe trouve dans les carrieres d'Arcueil eſt la meilleure des environs de Paris; elle s'entretient dans l'eau, réſiſte aux injures du temps, ſe conſerve

aſſez long-temps blanche, & peut aiſément ſe blanchir quand elle eſt noircie. La pierre de Saint-Nom, dont la carriere eſt au bout du parc de Verſailles, a à peu près les mêmes qualités. C'eſt avec elle & celle de Saint-Cloud que le château de Verſailles a été conſtruit ; on fait auſſi grand uſage à Paris de la pierre de Saint Leu. La pierre de Liais ſe tire près de Paris, dans les carrieres que l'on trouve en ſortant du fauxbourg Saint-Jacques. Elle reçoit aiſément le poli & la peinture, & eſt aiſée à ſculpter ; auſſi s'en ſert-on ſouvent pour faire des chambranles de cheminées, des tablettes, des baluſtres, des rampes, des chapiteaux de colonnes, &c. Les mêmes carrieres des environs de Paris qui fourniſſent la pierre de taille dure, en fourniſſent auſſi de la tendre, que l'on appelle *moellon*. Le meilleur eſt celui qui ne ſe pourrit point à l'eau ; on s'en ſert pour les fondations ; on en fait auſſi des murailles en le couvrant de plâtre. Les meilleurs moellons ſont ceux des carrieres d'Arcueil & de Saint-Maur près Paris.

L'Art du Carrier s'eſt fort perfectionné depuis deux cents ans. On détache & on enleve facilement ces matériaux du fond des carrieres ; on les dégroſſit un

peu en en ſortant, enſuite on les tranſporte ſur le lieu où ils doivent être employés, & on les livre au Tailleur de pierre, qui les coupe & les taille conformément aux deſſins de l'Architecte, ſous la conduite d'un ouvrier que l'on appelle *Appareilleur*. L'Art ou la ſcience de la coupe des pierres eſt un objet ſi important, que les Architectes ne peuvent pas négliger de le ſavoir; au contraire ils doivent s'y appliquer ſérieuſement dans leur jeuneſſe, puiſque de la coupe des pierres dépend la ſolidité des édifices, ſur-tout celle des voûtes. Dans les derniers ſiecles on a écrit d'excellens Livres ſur cet Art, que l'on appelle, en le tirant du grec, *Stéréotomie* : mais on n'avoit en France, au ſeizieme ſiecle, qu'une ſimple routine. Les pierres étant taillées, on les poſe dans les places qu'elles doivent occuper, ſoit dans les fondations, ſoit dans les murailles du bâtiment. Le Maçon chargé de cette beſogne s'appelle *Poſeur de pierres*. Les pierres étant poſées taillées, il ne s'agit plus que de les lier enſemble; ce qui ſe fait au moyen du mortier. Dans celui-ci, il entre du ſable & de la terre plus ou moins; c'eſt en les liant enſemble que l'on forme un ciment

que l'on rend parfait en y joignant de la chaux. Il y a de trois eſpeces de ſables, celui de mer qui ne vaut abſolument rien pour faire du mortier, celui de riviere qui eſt très-bon, mais un peu trop ſec & dégagé de parties terreuſes, & celui de terre qui a beaucoup de parties graveleuſes & dures, mais qui eſt mêlé de beaucoup plus de terre, ce qui le rend plus facile à lier. Il faut que le mortier ſoit fraîchement mouillé pour être employé utilement, auſſi le fait on près des bâtimens, & les Aides Maçons le portent dans des eſpeces de boîtes que l'on appelle *oiſeaux*. Les Maçons en prennent avec la truelle ce qu'il en faut, & l'appliquent. Les compagnons Maçons qui font le mortier & qui l'appliquent, s'appeloient autrefois *Morteliers*; le nom en eſt reſté à une rue de Paris que l'on appelle encore la rue de la *Mortellerie*. J'ai dit, il n'y a qu'un moment, que la chaux rend le mortier bien plus ſolide qu'il ne le ſeroit par lui-même; auſſi dit-on que quelque choſe tient à chaux & à ciment, pour dire qu'elle eſt bien aſſurée. La chaux ſert également à unir & à blanchir les murailles de toute eſpece, ſoit qu'elles ſoient conſtruites de pierres

de taille, ou de moellons, ou de ſimples pierrailles, ou de briques, ou enfin de terres plaquées groſſiérement entre des morceaux de bois, comme cela ſe pratiquoit anciennement dans nos bâtimens ruſtiques & bourgeois. La chaux ſe forme d'une eſpece de pierres que les Phyſiciens nomment *calcaires*, qui contiennent beaucoup de ſels & de matieres phlogiſtiques. On fait brûler ces pierres juſqu'à calcination dans des fours; ceux qui font ces opérations s'appellent *Chaufourniers*: ils ſuivent certains procédés ſur leſquels il eſt inutile de nous étendre ici. Quand la chaux eſt formée, on la met dans des tonneaux que l'on a grand ſoin de ne pas expoſer à la pluie, parce que le feu y prendroit. Enſuite on la tranſporte à portée des bâtimens, on la place dans des foſſes, on la mouille, on l'éteint, & on en fait du mortier en la mêlant avec du ſable, de la terre & de l'eau. Les Anciens connoiſſoient la chaux, la façon de la faire & de l'employer; mais le plâtre dont nous nous ſervons à Paris, & ſur-tout aux environs, ne leur étoit pas connu; il ne l'eſt pas même encore dans toute l'Europe. On ſe ſert en Italie, pour faire d'excellent mortier, de la pouzzolane qui

qui a de grands avantages sur le plâtre, mais est plus difficile à employer. Le plâtre de Paris se tire principalement des carrieres des environs de Montmartre. C'est une pierre assez tendre que l'on cuit & que l'on calcine ainsi que la chaux, mais avec bien plus de facilité. Il n'a pas besoin d'être éteint comme la chaux, mais on le broie, on le met en poudre & on le délaie dans de l'eau, ce que l'on appelle *gâcher*. Dans cet état, on l'emploie en quelque façon comme mortier; mais il n'est pas à beaucoup près aussi solide que le vrai mortier à chaux & à ciment; il n'est excellent que pour blanchir & enduire les murs intérieurs des bâtimens, les plafonds, les cloisons, enfin tout ce qui est à l'abri de la pluie, de l'humidité & de certains vents; car, exposé au dehors, sur-tout quand il est frais, il est sujet à se fendre & à se gercer; c'est à cause de cela qu'on ne peut pas l'employer quand il gele.

Dans les pays où la pierre est rare, & dans Paris même, avant que l'exploitation des carrieres l'eût rendue aussi commune, on construisoit des édifices, même assez considérables, avec de la brique. C'est une invention très-ancienne, puisque nous

voyons dans la Geneſe, qu'elle a été employée dans la tour de Babel, & que les Egyptiens forçoient les Iſraélites à y travailler. Actuellement nous nous ſervons rarement de brique dans les bâtimens en France, & ſur-tout à Paris, ſi ce n'eſt pour les tuyaux de cheminées & pour en paver les âtres. La brique ſe fait avec de la terre argileuſe cuite au four. L'argile trop chargée de ſable, n'eſt pas propre à faire de bonne brique, du moins il faut y mêler de l'eau; de même il faut mêler du ſable dans l'argile trop graſſe. Quand la terre eſt préparée & pétrie au point néceſſaire, on la coupe, on la moule, on la fait ſécher à l'ombre, & enfin on la met au four. Il y a des procédés pour la bien cuire ſans la trop brûler. On appelle demi-briques, celles qui n'ont que la moitié de l'épaiſſeur des briques ordinaires. Elles ſervent pour les ouvrages plus légers. La tuile eſt une eſpece de brique faite de la même terre, mais plus mince, & à laquelle on fait prendre différentes formes pour l'employer à la couverture des maiſons & empêcher l'eau d'y pénétrer. Le carreau eſt encore du même genre: j'en parlerai dans un moment.

Suivons à préſent la conſtruction d'une

maiſon de fond en comble, & voyons quels ſont les ouvriers qui y ſont employés. Il eſt néceſſaire que les fondations des édifices ſoient ſolides; & les précautions qu'il faut prendre pour aſſurer leur ſolidité, doivent être proportionnées à la charge qu'elles doivent ſupporter, relativement à la matiere & à la hauteur du bâtiment. Les fondations les plus ſolides ſont, ſans contredit, celles en pierres de taille; mais on ne ſe jette pas dans une auſſi grande dépenſe, quand on ne la croit pas abſolument néceſſaire. On en fait quelquefois en moellons, en brique, & dans les pays marécageux & aquatiques, en bois ou ſur pilotis; mais ces dernieres exigent bien des précautions & des conſidérations. Les caves ſont ordinairement creuſées en terre, & au milieu des fondations. Quelquefois on place auſſi des cuiſines ou des ſalles ſouterraines pour différens uſages. Il faut toujours que ces pieces baſſes ſoient voûtées; les planchers en bois ſeroient expoſés à la pourriture & à une détérioration preſque certaine. Au deſſus des caves & des ſouterrains, eſt un étage au niveau du ſol, que l'on appelle communément *rez-de-chauſſée*. Généralement parlant, il faut toujours, en conſtruiſant ces ſortes d'étages,

ſe tenir en garde contre l'humidité ; il faut auſſi avoir grande attention que les murs en ſoient ſuffiſamment épais, bons & ſolides, pour ſupporter les étages ſupérieurs. Un autre point eſſentiel, eſt que les murs ſoient bien d'aplomb. Le plancher qui ſépare le rez-de-chauſſée du premier étage, peut être conſtruit à la françoiſe, c'eſt-à-dire, compoſé de poutres & de ſolives, ſans être voûté ; alors la ſolidité du plancher dépend plus du Charpentier que du Maçon. C'eſt à l'Architecte à veiller à ce que les bois ſoient ſains & ſecs, bien équarris proportionnément à leur portée, & bien joints les uns avec les autres. C'eſt lors de la conſtruction qu'il faut faire toutes ces attentions & prendre tous ces ſoins ; car comme l'uſage eſt actuellement en France, de recouvrir avec des lattes tous les gros bois, & de les enduire de plâtre, enfin, de faire des plafonds unis ou peints, qui cachent abſolument toute la charpente intérieure, dans ce cas-là, dis-je, on n'apperçoit plus les vices & les défauts du bois, que lorſqu'il éclate & ſe briſe, au grand danger de ceux qui habitent la maiſon. Les anciens Grecs & Romains voûtoient tous leurs appartemens, auſſi bien que les temples, les baſiliques, & les grands

édifices de toute eſpece. Les vieux François, nos ancêtres, faiſoient bien leurs planchers comme nous, mais ils laiſſoient à découvert leurs poutres & leurs ſolives; tout au plus ils les ornoient quelquefois de peinture & de doruro, mais ils étoient toujours en évidence. Ce n'eſt qu'au ſeizieme ſiecle que l'on a commencé à avoir des plafonds en France; ils ont été apportés d'Italie avec la bonne Architecture; mais c'eſt par une eſpece de charlatanerie que nous les avons adoptés, parce qu'ils jouent & imitent la voûte, & font illuſion, en couvrant la forme antique & barbare des planchers de charpente. Au reſte, l'Architecte qui poſſede le talent de faire des voûtes, trouve toujours le moyen de le montrer dans les bâtimens de quelque conſéquence, au moins dans les grands veſtibules & dans les cages des eſcaliers. C'eſt là qu'il prouve s'il eſt en état de les deſſiner d'un *trait ſûr, exact & hardi.* La ſcience des traits de voûtes eſt la pierre de touche d'un grand Architecte. Mais il y en avoit pluſieurs qui la poſſédoient même avant la renaiſſance de la bonne Architecture en France. Nous connoiſſons d'anciennes égliſes, d'anciens monaſteres, de vieux palais bâtis dans le goût du ſecond

gothique, dont les voûtes ſont des chef-d'œuvres d'art & de hardieſſe. On voit en Eſpagne des édifices conſtruits par les Arabes, qui ſubſiſtent depuis ſept à huit cents ans, & dont la hardieſſe & la légéreté tiennent du prodige. Les eſcaliers qui menent au ſecond & au troiſieme étage, & ceux de dégagement, que l'on appelle *dérobés*, ne ſont communément ni voûtés ni conſtruits en pierres, mais ſeulement en bois : alors il ſuffit que le Charpentier ſoit aſſez habile pour tailler & aſſembler ſes bois en courbe ou en ſpirale, pour faire un eſcalier commode, à la ſatisfaction de l'Architecte & du Propriétaire. On remarque à préſent dans nos bâtimens une eſpece d'étage qui n'étoit point connu des Anciens, & ne l'étoit pas même encore en France au ſeizieme ſiecle; ce ſont les *entre ſols*, imaginés au dix-ſeptieme, & devenus fort à la mode au dix-huitieme; les Italiens les appellent quelquefois *mezzanines*. Ils donnent auſſi le même nom à l'étage ſupérieur pratiqué ſous le toit, que nos vieux François nommoient *galetas*. En italien, *mezzani* ſignifie, en général, des chambres dont le plancher eſt bas.

Enfin, les murs & les planchers de tous les étages étant élevés, il faut s'occuper de la couverture ou comble des édifices. Les

Anciens ne connoiſſoient preſque qu'une maniere de les terminer ; c'étoit ou par des terraſſes de pierres, ſur leſquelles on pouvoit ſe promener, ou par ce que nous appelons encore aujourd'hui des toïts à l'italienne, ou par des dômes ou coupoles qui, en dedans, formoient des voûtes. Nos vieux François, au contraire, ont imaginé les toits triangulaires, compoſés en dedans de chevrons & de charpente, ſous leſquels ils ont ménagé des greniers. Au ſeizieme ſiecle, on commença à vouloir rendre ces greniers habitables, & l'on fit ce que l'on appelle des *galetas*, & des galetas ſont venues les *manſardes* ; mais ce n'eſt qu'au dix-ſeptieme ſiecle. La charpente des toits à la françoiſe ſe couvre de différentes manieres. Sans parler des toits de chaume, ni de ceux couverts de bardeaux ou petits morceaux de bois engeancés & cloués les uns ſur les autres, de maniere à empêcher la pluie de pénétrer dans les bâtimens juſqu'à ce qu'ils pourriſſent, ce qui arrive aſſez promptement. Les deux principales manieres de couvrir nos maiſons, c'eſt en tuile & en ardoiſe. J'ai dit que la tuile étoit une eſpece de petite brique moins épaiſſe que la brique ordinaire, & communément plus longue. L'ouvrier qui

la met en place s'appelle *Couvreur*; il commence par attacher des lattes ſur la charpente, en les y clouant, enſuite il y place les tuiles, en obſervant qu'elles ſe couvrent en partie les unes les autres, en arrêtant celles des extrémités ſupérieures & inférieures du toit avec du plâtre. Les couvertures en ardoiſe exigent plus de ſoins & entraînent plus de difficultés. On les cloue ſur les lattes, & on garnit le haut & les angles communément avec du plomb. Ce n'eſt que depuis le ſeizieme ſiecle que les Couvreurs forment Communauté dans Paris. Leurs premiers ſtatuts leur ont été donnés par le Roi Charles IX, en 1566. Comme c'eſt un métier fort riſquable, on a pris, lors de l'établiſſement de cette Communauté, des précautions pour aſſurer la ſubſiſtance des veuves & des enfans de ceux qui périſſent en l'exerçant. L'ardoiſe ſe tire de certaines mines, dont les meilleures & les plus abondantes ſont en Anjou; c'eſt une eſpece de pierres noirâtre ou bleuâtre, qui ſe ſépare naturellement par couches, lits, & même feuilles; c'eſt cette diſpoſition de l'ardoiſe qui a fait ſentir qu'elle étoit propre à couvrir les maiſons; mais il n'y a que quelques ſiecles qu'on a fait cette décou-

verte; auparavant on bâtiſſoit des maiſons avec des blocs d'ardoiſe : on en voit encore de cette eſpece dans l'Anjou & à Angers même, auſſi bien qu'en Auvergne & le long de la Haute-Meuſe, où l'on trouve auſſi des ardoiſieres : mais à préſent le grand uſage de l'ardoiſe eſt pour les couvertures; on s'en ſert auſſi pour faire quelques compartimens noirs ſur les planchers des grandes ſalles & des égliſes; on en fait auſſi des tombes. L'inconvénient de l'ardoiſe, pour les couvertures, eſt d'être lourde ſi elle n'eſt taillée très-mince, & alors elle devient caſſante.

Avant que de terminer la toiture d'une maiſon, il faut néceſſairement avoir recours au Plombier pour la perfectionner; car on ne peut, ſans le ſecours de cet ouvrier & de la matiere qu'il emploie, fabriquer les tuyaux, les gouttieres qui ſervent à l'écoulement des eaux, & garnir les lucarnes & les toits mêmes. On ſait que le plomb eſt un métal qui ſe tire des mines; il ſe fond d'abord ſur le lieu en groſſes pieces, que l'on appelle *faumons*, & que les Plombiers travaillent de nouveau, en le fondant encore & l'amincifſant ſuivant le beſoin. Ce n'eſt que dans

ce ſiecle que l'on a trouvé le ſecret de laminer le plomb, ce qui eſt d'une utilité très-économique.

Il faut ménager, à travers les toits & couvertures des maiſons, les paſſages convenables pour les tuyaux de cheminées. L'on ſait que ce genre de conſtruction n'étoit point connu des Anciens; ils ſe contentoient, pour donner l'eſſor à la fumée, de pratiquer une ouverture au comble du bâtiment, qui n'avoit jamais qu'un ſeul étage, & il eſt vraiſemblable que de pareilles ouvertures étoient ſurtout pratiquées dans les bains chauds, pour laiſſer échapper la fumée. Les premieres habitations des Gaulois & des Francs n'eurent guere de moyens plus commodes pour laiſſer évaporer la fumée de leurs chauffoirs ou de leurs cuiſines; mais il paroît qu'au ſeizieme ſiecle les tuyaux de cheminées étoient déjà très en uſage en France; l'ouverture, tant en bas qu'en haut, étoit très-large; l'on prétendoit qu'au moyen de cette conſtruction, le feu rendoit plus de chaleur. Dès le regne de Charles VIII, il exiſtoit des réglemens pour la bâtiſſe des cheminées. Si le tuyau étoit adoſſé à un mur mitoyen, il devoit être élevé en briques d'une

certaine épaiſſeur, ſur-tout dans la partie que l'on nomme le *contre-cœur*; & il falloit auſſi que l'âtre fût revêtu de briques, pour empêcher le feu de ſe communiquer aux poutres, ſolives, ou lambourdes qui pour lors entroient dans la conſtruction des murailles, & toujours du moins dans celle des planchers. Mais lorſque l'on a changé la diſtribution des appartemens, & qu'au lieu de ſalles & de grandes pieces, on a multiplié les petites chambres & les cabinets, on a adopté une nouvelle forme de cheminées, dont les tuyaux ſont plus étroits, l'ouverture du côté de la chambre plus reſſerrée, mais qui ne rend pas moins de chaleur, à cauſe des plaques de fer ou de fonte dont on l'entoure, & qui renvoient la chaleur; il n'a plus été queſtion que de les garantir de la fumée, capable de gâter les murs & les plafonds, qui, pour l'ordinaire, ſont faits ou enduits & plafonnés de plâtre blanc. Philibert de Lorme, dont j'ai extrait l'Ouvrage, s'attacha particuliérement à chercher les moyens d'empêcher la fumée dans les cheminées dont les tuyaux ſont élevés & étroits; & depuis lui, mais particuliérement dans le ſiecle courant, il y a eu des ouvriers qui ſe ſont appli-

qués à nous délivrer de cette incommodité ; ce ſont ceux que nous nommons *Fumiſtes.*

On peut difficilement terminer la conſtruction d'un bâtiment ſans y employer du fer ; il eſt néceſſaire pour lier les pierres enſemble, pour aſſurer la ſolidité des cheminées, & pour attacher les différentes pieces de bois qui entrent dans la charpente en général. L'on fabrique avec ce que l'on appelle *gros fer*, les barres, les tirans, les boulons, même les rampes d'eſcalier, les balcons & les grilles ; c'eſt avec la fonte ou la tôle qu'on fait les plaques de cheminées, & avec le fer poli, & même avec l'acier, que l'on fabrique les ſerrures, les verroux, &c.

Lorſque le bâtiment eſt à ce point, on a recours au Menuiſier pour faire les portes, les châſſis des fenêtres, les volets, les lambris, les parquets & les boiſeries. C'eſt à l'Architecte & au Maçon à décider de l'ouverture des portes & des fenêtres : quant aux portes, elles doivent être proportionnées à la grandeur des pieces auxquelles elles communiquent ; à l'égard des fenêtres, il faut qu'elles ſoient ouvertes de façon que le jour puiſſe également ſe répandre dans toutes les parties

de la ſalle ou chambre qui doit en être éclairée. Il eſt convenable, s'il y a pluſieurs étages à la maiſon, que, pour la décoration extérieure, les fenêtres ſoient exactement percées les unes au deſſus des autres. Dans quelques temples des Païens, & dans pluſieurs de nos anciennes égliſes, on laiſſoit ſe répandre un certain ſombre ſur pluſieurs parties, & l'on croyoit imprimer par-là plus de majeſté à l'édifice, & inſpirer plus de reſpect au peuple qui s'y raſſembloit pour prier.

C'eſt à l'Art du Menuiſier qu'il faut encore avoir recours, pour pratiquer les cloiſonnages & les lambris, ſi néceſſaires dans la conſtruction générale d'un bâtiment. Au moyen des cloiſons légeres & ſeulement en bois, on partage les grandes pieces, & l'on ſe procure des cabinets, des garde-robes, & nombre de dégagemens que nos ancêtres n'avoient pas imaginés, mais dont nous ne pouvons plus nous paſſer. Les lambris, dont ils ne faiſoient pas non plus autant d'uſage que nous, ſervent à garantir de l'humidité des murs; & c'eſt l'ouvrage du Menuiſier, conſidéré ici comme employé à la conſtruction même de l'édifice, & non encore à ſon ornement. Ce ſont

ces mêmes ouvriers que l'on emploie à planchéïer ou à parqueter les appartemens, lorſque l'on n'en couvre pas les planchers de pierres ou de carreaux. Ordinairement les planchers des ſalles à manger, les ſallons placés au rez-de-chauſſée, les veſtibules & les paliers des eſcaliers ſont couverts de carreaux de marbre ou de pierre taillés à pans & réunis par d'autres petits carreaux d'ardoiſe. Les beaux appartemens des premiers étages ſont en parquets de menuiſerie à compartimens; les chambres moins belles ſont carrelées avec des carreaux de terre glaiſe pétrie & cuite au four comme la brique: on les applique ſur une couche de mortier qui couvre les lambourdes, les poutres & ſolives dont le plancher eſt conſtruit. Les Anciens ne couvroient leurs planchers que de marbre ou de pierre. Au ſeizieme ſiecle, on employoit les carreaux; mais l'on ignoroit encore l'art de faire des parquets de menuiſerie; ſeulement couvroit on quelquefois les planchers de longues planches de ſapin, peu agréables à la vue & ſujettes à beaucoup d'inconvéniens. Les écuries, les cours & quelquefois même les cuiſines des maiſons ne ſont ni planchéïées ni carrelées, mais pavées de la même

maniere que les rues & les places publiques des grandes villes. L'uſage actuel eſt d'employer de plus petits pavés pour les cuiſines & les écuries, du moyen pour les cours, & le plus grand dans les rues & dans les places. Les anciens Romains pavoient leurs cours, leurs rues & leurs chemins de grandes pierres plates. On rendoit cette ſorte de pavé très-ſolide, en appliquant ces pierres ſur un encaiſſement de pierrailles & de cailloutage enduit de ciment & de mortier. C'eſt ainſi que ſont faites les parties que l'on voit encore en Italie des voies Appia, Flaminia & autres. On trouve encore dans le Royaume des veſtiges de pareils chemins bâtis par les Romains. Mais depuis, on a trouvé bien des inconvéniens aux pierres plates, qui ont forcé d'y renoncer; les chevaux y gliſſoient, & couroient riſque de s'y caſſer les jambes; les chariots peſans briſoient ces pierres, & les chemins ſe trouvoient rompus. On y a donc ſubſtitué des cailloux plus ou moins larges, mais ronds, quelquefois un peu pointus, que l'on lie ou plutôt que l'on arrête avec du ſable mouillé. Il y a encore d'anciennes villes & des cours de maiſons ſituées dans les Pro-

vinces éloignées des carrieres de grès, qui ſont pavées ainſi en cailloutage; mais à Paris & dans les environs l'on eſt à portée de ſe procurer du pavé de grès, & c'eſt certainement le plus convenable & le plus commode. Le grès eſt une pierre ſablonneuſe & aſſez tendre, qui ſe trouve tant en dedans qu'en dehors de la terre, dans une partie de nos Provinces de France, particuliérement dans le Gâtinois, qui n'eſt pas fort éloigné de la capitale. On coupe aiſément cette pierre en morceaux carrés, aſſez épais & aſſez larges, dont on arrondit la partie ſupérieure; on enchâſſe enſuite ces pavés dans la terre, on les arrange ſur un lit de ſable par rangs ſerrés, de maniere qu'ils ſe ſoutiennent les uns les autres. On les recouvre enſuite de ſable, & on les renfonce juſqu'à ce qu'ils ſoient de niveau entre eux, en les frappant avec un inſtrument que l'on appelle une *demoiſelle*. Quand on veut que le pavé ſoit ſolide & dure long-temps, on y met du mortier au lieu de ſable. Il eſt certain que c'eſt Philippe Auguſte qui le premier ordonna que la ville de Paris ſeroit pavée; ce fut en 1184; mais on ne croit pas qu'elle

qu'elle le fût alors de grès, mais ſeulement de cailloutage. Les Bourgeois de Paris ſentirent ſi bien l'avantage que ce pavé apportoit à leur ville, qui auparavant étoit très-boueuſe & dont les approches étoient impraticables, qu'ils ſe chargerent eux-mêmes volontiers d'entretenir ce pavé. Ils remplirent parfaitement bien cet engagement pendant tout le treizieme ſiecle. Ce ne fut qu'au quatorzieme que les troubles occaſionnés par la priſon du Roi Jean, par les guerres civiles, & par celles des Anglois, y apporterent du relâchement. Les Rois Charles V & Charles VI furent obligés de rendre pluſieurs Ordonnances à ce ſujet; il paroît que dès-lors Paris étoit pavé de grès. En 1501, les Paveurs furent érigés en Communauté & eurent des Statuts. Ils furent en même temps ſoumis à la juriſdiction du Grand Voyer de France. Cette grande Charge ayant été ſupprimée & ſes fonctions réunies à la Compagnie des Tréſoriers de France, ces Meſſieurs ſont aujourd'hui chargés du ſoin & de l'entretien du pavé, non ſeulement dans Paris, mais dans toute l'étendue de leur Généralité.

Je viens d'expoſer tout ce qui regarde

la conſtruction des maiſons; j'ai indiqué quels ſont les ouvriers qui y concourent; il me reſte à parler de la décoration tant intérieure qu'extérieure de ces mêmes édifices, en rappelant également quels ſont les Artiſtes & les Artiſans que l'on emploie pour remplir cet objet.

La décoration extérieure des bâtimens conſiſte ou dans la matiere, comme lorſque l'on juge à propos de les revêtir de marbres plus ou moins précieux, ou dans la forme, quand on y applique les ornemens ordinaires de l'Architecture, colonnes, pilaſtres, architraves, baluſtrades, quelquefois même des niches, des ſtatues, des vaſes, &c.

En parlant de l'Architecture grecque & romaine & de l'Ouvrage de Vitruve, j'ai expliqué quels étoient les cinq ordres de l'Architecture ancienne, dont nous avons repris l'uſage lors de la renaiſſance des Arts en Italie & enſuite en France. Nous ne pouvons mieux faire que de continuer à obſerver les regles que Vitruve a preſcrites à cet égard, & que Vignole, Palladio & enfin tous les grands Maîtres ont enſeignées d'après lui. N'oublions jamais que les colonnes ſont ſuppoſées

être des poteaux, décorés à la vérité, mais toujours deſtinés à aſſurer la ſolidité de l'édifice & à en ſupporter tout le poids ; par conſéquent elles ne doivent être ni trop minces ni trop légeres, ſur-tout ſi le bâtiment qui les ſurmonte eſt élevé de pluſieurs étages. L'ordre dorique eſt celui qui convient le mieux pour décorer les rez-de-chauſſée. Si l'on veut mettre un ſecond rang de colonnes au deſſus de celui-là, pour orner le premier étage, il faut du moins qu'elles ſoient d'un ordre plus léger que celui de l'étage inférieur ; ainſi au deſſus du dorique il faut mettre l'ionique ou le corinthien. En général, un troiſieme rang de colonnes, placé ſur les deux autres, eſt de trop, & les ſeconds étages, & ſur-tout les attiques, ne doivent être décorés que de pilaſtres. Les attiques ſont des demi-étages que l'on fait quelquefois ſervir de couronnement à un bâtiment, quand on veut l'élever au deſſus des deux grands étages ordinaires ; c'eſt une invention aſſez moderne & même poſtérieure au ſeizieme ſiecle. Les gens de bon goût ne l'approuvent pas.

Quelquefois on décore le rez-de-chauſſée de pierres de refend, ou à la ruſti-

que; alors peu importe de quel ordre ſoient les colonnes que l'on place au premier étage.

Les colonnes entieres que l'on place en avant des fenêtres ou des portes, ont l'inconvénient de jeter de l'obſcurité dans les appartemens; mais, d'un autre côté, elles ſont fort utiles dans les pays chauds, parce qu'elles empêchent le ſoleil d'y pénétrer.

Les connoiſſeurs aiment mieux laiſſer les colonnes unies, que de les canneler & de charger leurs fûts d'ornemens.

Les colonnes torſes ne doivent jamais entrer dans un bâtiment beau & régulier, car elles donnent l'idée d'un arbre tortueux que l'on ne voudroit point admettre dans une bonne charpente. On peut tout au plus ſouffrir cette ſingularité dans les baldaquins dont les colonnes ne portent rien.

Les architraves & les friſes du meilleur goût ſont ceux qui ne ſont chargés que des ornemens, ou qui n'ont que ceux que Vitruve a reconnus propres au genre des colonnes au deſſus deſquelles ces architraves ſont placés.

Les colonnes poſées ſeulement ſur des ſocles ont l'air bien plus noble que celles

élevées ſur des piedeſtaux, qui ſemblent devoir être réſervés ou pour les ſtatues, ou pour les colonnes iſolées. Les niches remplies de ſtatues placées dans les entre-colonnes, font un très-bel effet quand elles ſont bien deſſinées & d'une grandeur proportionnée à celle du bâtiment; elles donnent à l'édifice l'air d'un temple ou d'un palais. Si au deſſus des portes principales on place un grand fronton triangulaire, comme cela arrive ſouvent, il eſt mieux de le faire ſoutenir par des colonnes; quand même le reſte de l'édifice ſeroit en ſimples pilaſtres, parce qu'il n'eſt pas naturel qu'une pareille maſſe paroiſſe être ſans un fort ſoutien extérieur. Il faut que les entablemens ſoient toujours proportionnés en force aux colonnes. Enfin, le couronnement du bâtiment doit être parfaitement aſſorti à la maſſe totale. Si l'on veut orner le comble, il eſt à ſouhaiter que le toit ne ſoit pas trop élevé, & qu'il puiſſe être caché en plus grande partie par une baluſtrade.

Les bons Tailleurs de pierre exécutent, conformément aux ordres de l'Architecte, les principaux morceaux d'architecture en pierre, tant intérieurs qu'extérieurs, tels que les colonnes & les pilaſtres, leurs

ſocles, même les piedeſtaux, les architraves, les corniches, & quelques baluſtrades, quand tout cela n'eſt pas trop chargé de ſculpture; mais quand les ornemens ſe multiplient, il faut bien que le Maçon appelle à ſon ſecours le Sculpteur en pierre. Quant au marbre, dès qu'on veut l'employer dans un bâtiment, ſoit à l'extérieur, ſoit dans l'intérieur, il faut néceſſairement avoir recours au Marbrier pour le choix, le tranſport, la coupe, la poliſſure & le poſage des différentes pieces de marbre; le Maçon ne ſert qu'à les ſceller & les attacher aux murs. J'ai parlé dans un de mes Volumes précédens (dans lequel j'ai traité de l'Hiſtoire Naturelle), des différentes eſpeces de marbre. Il y en a de très-précieux, mais dont les carrieres ſont dans des pays trop éloignés de nous pour qu'on puiſſe les amener à Paris ſans de grandes dépenſes; ainſi nous voyons peu de ceux d'Egypte, de Grece, & d'Italie; & quand ils viennent juſques ici, ils y arrivent travaillés, ou du moins dégroſſis; mais certaines montagnes du Royaume produiſent d'aſſez beaux marbres très-bien veinés. On en trouve ſur-tout dans les Pyrénées, le Languedoc, & la Provence. Ceux dont

on ſe ſert le plus communément à Paris, ſont ceux d'Auvergne, du Bourbonnois, & de Boulogne en Picardie, qu'il eſt aiſé d'y tranſporter. On taille quelquefois le marbre dans la carriere même, ou du moins on en coupe les blocs ſur les lieux, de la grandeur dont on préſume qu'on pourra avoir beſoin. On le dégroſſit, on l'ébauche avant que de le conduire à ſa deſtination. Il y a une raiſon pour cela, c'eſt qu'il eſt plus tendre quand il ſort des entrailles de la terre, que lorſqu'il a été long-temps expoſé au grand air; mais ce n'eſt jamais qu'avant que de le mettre en place & après avoir bien pris toutes ſes meſures qu'on le finit, & qu'on le polit. La poliſſure du marbre eſt difficile & pénible. On ſe ſert, pour cet effet, d'une eſpece de rape ou de rabot, de pouſſiere ou ſable de grès, de poudre d'émeril, & enfin de la pierre ponce. Dans les bâtimens, on emploie le marbre à faire des colonnes, des piedeſtaux, des baluſtrades, ou on le coupe en tables aſſez minces pour en faire du placage, dont on revêtit les murs en forme de pilaſtres, de paneaux, de chambranles. Quelquefois on ſculpte ſur le marbre des bas-reliefs; ils ſe font ou tout entiers au ciſeau,

ou bien au moyen de quelque liqueur acide & corroſive que l'on fait mordre ſur une partie du marbre, tandis que l'autre reſte intacte & ſe trouve bientôt relevée en demi-boſſe au deſſus de la partie creuſée par la liqueur. Ces procédés, pour faire des bas-reliefs ſur le marbre, reſſemblent beaucoup à ceux de la gravure à l'eau-forte ſur le cuivre. Je ne crois pas au reſte qu'ils aient été connus au ſeizieme ſiecle; l'on n'étoit pas non plus alors bien au fait de la maniere d'imiter le marbre. Nous nommons à préſent le faux marbre *ſtuc*, & ceux qui y travaillent *Stuccateurs*. Je ne m'étendrai point d'avantage ſur ce nouvel Art.

Si l'on imite à préſent heureuſement le marbre, au moyen du ſtuc, on ne réuſſit pas moins & depuis aſſez long-temps à imiter tous les ornemens de l'Architecture, au moyen de la peinture à freſque appliquée ſur les murs des bâtimens. Ce genre de décoration étoit déjà très-uſité, au ſeizieme ſiecle, en Italie & en Allemagne. On y voit encore des maiſons de ce temps-là, & grand nombre d'autres plus modernes, ſur les murs extérieurs deſquelles ſont repréſentés des colonnes, des

pilaſtres, des niches, des ſtatues, des baluſtrades, des bas-reliefs, & même des tableaux hiſtoriques & allégoriques. C'eſt ce que l'on appelle *Architecture feinte*. Il faut être, pour l'exécuter, bon Architecte & bon Peintre. Nous avons encore, pour ainſi dire ſous nos yeux, un monument de ce genre de décoration ; c'eſt le château de Marli & les pavillons qui l'accompagnent. Ils nous montrent en même temps quelles ſont les dégradations auxquelles ces ſortes d'ornemens ſont ſujets. Certainement les peintures extérieures du château de Marli ont été faites avec beaucoup de ſoin. Elles étoient encore très-brillantes à la fin du regne de Louis XIV, & il ſembloit que tous ſes pavillons fuſſent véritablement ornés de colonnes, de pilaſtres, &c. Mais les injures du temps & la vétuſté ont fait diſparoître une partie de ces peintures, & ont altéré le reſte, de maniere que l'illuſion eſt tout-à-fait détruite. L'on convient généralement aujourd'hui que l'Architecture feinte, & en général la peinture à freſque ne peut être employée avec un ſuccès durable que dans l'intérieur des édifices ; mais auſſi, dans ce dernier cas, on en tire à préſent le meilleur parti. Dès le ſeizieme ſiecle, il y avoit

des morceaux d'Architecture feinte qui produiſoient les plus parfaites illuſions ; mais pendant le cours du ſiecle dernier & de celui-ci, on a pouſſé cette partie de l'Art de la Peinture juſqu'au dernier degré de perfection. De nos jours, on peint bien moins de grands plafonds chargés de ſujets hiſtoriques & allégoriques, mais beaucoup plus d'Architecture en griſaille ; l'Art de la Perſpective y déploie toutes ſes reſſources, & la parfaite imitation de la ronde boſſe & du bas-relief devient, pour ainſi dire, commune.

Les fenêtres de tous nos édifices, petits ou grands, ont à préſent l'avantage d'être garnies de vitrages ; & à moins que ce ne ſoient de beaux & de grands carreaux de glace ou de verre de Bohême, rien ne nous ſemble plus ordinaire que cette maniere d'éclairer les maiſons, parce que l'on voit à préſent des vitres juſque dans les greniers & les chambres habitées par le petit peuple. Cependant ce qui nous paroît aujourd'hui ſi ſimple & ſi commun, étoit, il n'y a que peu de ſiecles, une grande magnificence. Les Anciens n'avoient preſque aucun moyen de fermer leurs fenêtres ſans ſupprimer le jour ; ils n'avoient pour cela qu'une eſpece

de pierre tranſparente que l'on appeloit *pierre ſpéculaire*, & qui n'étoit que du talc aminci. Les fenêtres pour leſquelles on ne jugeoit pas à propos de faire cette dépenſe, étoient garnies ſeulement de volets qu'on fermoit toutes les nuits ou en temps d'orage; mais alors on ne voyoit plus clair dans les maiſons. Les Grecs & les Romains étoient moins à plaindre que nos ancêtres, de ce que leurs fenêtres ne ſe fermoient pas, parce que les premiers habitoient des climats plus chauds, au lieu que les Gaulois & les Francs ſe trouvoient expoſés au froid dès que leurs fenêtres étoient ouvertes, & à l'obſcurité quand elles étoient fermées. Pour y remédier, on imagina différens expédiens, comme de couvrir des châſſis de toile claire, pour qu'un jour aſſez médiocre pût paſſer à travers, & que cependant le grand froid & le grand vent ſe trouvaſſent coupés. Depuis l'invention du papier, on en garnit auſſi des châſſis, après l'avoir huilé pour le rendre plus tranſparent. On trouve encore dans quelques villes & villages de provinces, pauvres & éloignés des verreries, des châſſis de toile & de papier. Enfin, on imagina de garnir les fenêtres de verre. Il eſt bien étonnant

que les Anciens, qui connoiſſoient la fabrication du verre, puiſque Pline en parle fort au long, n'aient pas imaginé de l'appliquer à cet uſage. C'eſt probablement parce qu'ils ne ſavoient pas le rendre ſi blanc ni ſi tranſparent que le nôtre. On croit que les égliſes ſont les premiers édifices dans leſquels on ait vu des fenêtres garnies de vitrages ; c'étoient auſſi les ſeuls bâtimens où il y eût quelque magnificence. Grégoire, Evêque de Tours, qui écrivoit au ſeptieme ſiecle, ſous la premiere race de nos Rois, fait mention des vitres de l'égliſe de Saint Martin. Le Poëte Fortunat, qui vivoit au commencement du ſiecle ſuivant, en faiſant la deſcription en vers latins de la ville de Paris, fait un grand éloge des vitres de la cathédrale. Au huitieme ſiecle, les Anglois envoyerent chercher des Vitriers en France, pour arranger les vitres des égliſes de Cantorbery & d'Yorck. Enfin, au douzieme, l'Abbé Suger ſe fit grand honneur en ornant l'égliſe & le monaſtere de Saint Denis de belles vitres magnifiquement peintes & attachées avec du plomb. Cette époque eſt la premiere dans laquelle il ſoit queſtion de la peinture ſur verre, & de cette maniere d'attacher les vitres ; mais depuis on n'a pas ceſſé,

pendant plusieurs siecles, de colorier les vitrages des églises & ceux des grandes salles des édifices royaux & publics. Comme les morceaux de verre étoient assez petits, on peignoit, dans le fourneau même, chacun d'eux de couleurs différentes, & en les rassemblant, on en formoit des roses ou différens dessins à compartimens. Enfin, au quatorzieme & au quinzieme siecles, on a commencé à peindre des figures sur les vitrages. Au quinzieme, Louis XI donna des statuts à la Communauté des Vitriers; ils furent alors séparés en deux classes, dont les uns travailloient simplement le verre blanc, & les autres le peignoient; mais c'étoit à la fabrique même que l'on pénétroit le verre de différentes couleurs. Si l'art de peindre sur verre paroît presque oublié aujourd'hui; c'est peut-être parce que l'on veut peindre sur de grands carreaux de verre blanc, au lieu de former, comme autrefois, les roses & les dessins avec différens petits morceaux de verre peints, réunis & attachés ensemble par de petits filets de plomb sur lesquels on faisoit d'ailleurs passer des couleurs, pour les rendre moins apparens.

Revenons aux vitres tout-à-fait blanches, dont on commença au quatorzieme

ſiecle à orner les fenêtres des maiſons particulieres. Ce n'étoient encore que d'aſſez petits morceaux de verre que les Vitriers tailloient en rond ou en carré avec la pointe d'un diamant brut, enchâſſé dans une eſpece de porte-crayon de bois ou de fer. Ils attachoient ces petits morceaux de verre avec du plomb, faiſoient tenir le tout dans des châſſis, & formoient ainſi ce que l'on appeloit & ce que l'on appelle encore des *croiſées*, parce qu'il y a ordinairement par chaque fenêtre quatre de ces châſſis diſpoſés en croix. Ces vitrages à petits carreaux ont été ſi long-temps d'uſage, qu'au ſeizieme ſiecle on n'en connoiſſoit guere d'autres. Nous en avons vu encore de nos jours dans pluſieurs châteaux, abbayes, communautés religieuſes, ou maiſons bourgeoiſes de Province; mais l'art de la verrerie s'étant perfectionné, & les grands carreaux de verre blanc étant devenus plus communs & moins chers, les fenêtres des moindres maiſons ſont à préſent garnies d'aſſez grandes vitres retenues dans des châſſis de bois, ſoit avec du plomb, ou au moyen d'un maſtic blanc. Plus les maiſons & les appartemens ſont magnifiques, plus les carreaux ſont grands & d'un verre plus fin

& plus blanc. Nous voyons même porter le luxe juſques à avoir des carreaux de glace. Mais l'on ſe tromperoit fort, ſi l'on croyoit que ceux de cette eſpece éclairent mieux que les autres, ils ſont trop épais. Les meilleures vitres ſont celles de verre de Bohême; mais au ſeizieme ſiecle ce verre n'étoit pas plus connu que les glaces.

D'autres ornemens relatifs aux fenêtres ſont les balcons; ceux qu'on ne garnit pas de baluſtrades de pierre ou de marbre, s'exécutent en fer; c'eſt même à préſent la maniere la plus généralement pratiquée, les balcons de pierre ayant paru trop lourds; ainſi, depuis le ſeizieme ſiecle, il faut avoir recours au Serrurier, & c'eſt dans ces ſortes d'ouvrages que l'ouvrier en fer qui ſe pique d'habileté, doit déployer toutes les reſſources de ſon Art, auſſi bien que dans les grilles & les rampes d'eſcaliers. Ces ouvrages peuvent devenir magnifiques ſous la main d'un Artiſte qui a quelque connoiſſance du deſſin; ils ſont ſuſceptibles d'être travaillés avec goût & délicateſſe, & peuvent être ou bronzés ou dorés. On peut, à quelques égards, diſtinguer trois différens ouvriers en ſerrurerie; celui qui prend le fer en barres du Marchand, & qui l'emploie à des ouvrages

groſſiers; celui qui fait les grilles, les rampes d'eſcalier, les balcons, les tringles, les gonds des portes, les verroux, les eſpagnolettes des fenêtres, invention nouvelle, & autres ouvrages auxquels on ajoute tous les ornemens convenables à l'importance de l'édifice & à la magnificence des dedans; & le Serrurier-Mécanicien qui fait les ſerrures de ſûreté pour les portes, les coffres-forts, les commodes, les armoires & les ſecrétaires. Les Anciens connoiſſoient les ſerrures, mais les leurs étoient ſimples, & leurs ouvriers étoient bien éloignés de la perfection où ce genre d'ouvrages a été porté de nos jours.

Les terraſſes ſont un des ornemens extérieurs des maiſons & celui qui leur procure le plus d'agrément; mais elles deviennent l'objet d'une dépenſe conſidérable, ſur-tout ſi l'on veut les revêtir de pierres & les décorer avec élégance & magnificence. Elles demandent un travail particulier de la part des ouvriers appelés communément *Terraſſiers*. Ils choiſiſſent les matériaux & les terres propres à élever leur terraſſe; ils les battent & en aſſurent la ſolidité: alors les Maçons les revêtiſſent de grandes pierres ſur les côtés & quelquefois à la ſurface; ils font porter ces pierres ſur un mortier

mortier préparé à cet effet, & joignent ces pierres de façon que l'eau ne puiſſe filtrer à travers. C'eſt toujours l'Architecte qui donne les deſſins des terraſſes, & qui en détermine les ornemens. Les terraſſes qui communiquent des maiſons aux jardins, n'ont quelquefois qu'un ſeul eſcalier droit, mais plus ſouvent ils en ont deux tournans, au milieu deſquels on place une ſtatue dans ſa niche. Les perrons étoient, du temps de nos ancêtres, bien plus importans; car c'étoient des eſcaliers extérieurs de la premiere néceſſité, & preſque les ſeuls qui donnaſſent communication aux appartemens ſupérieurs; c'eſt ce qui fait qu'il eſt ſi ſouvent parlé des perrons dans nos anciens Romans. Aujourd'hui les eſcaliers ſont preſque toujours placés dans l'intérieur du bâtiment, & l'on évite ainſi l'inconvénient de deſcendre & de monter à découvert.

C'eſt d'après les plans de l'Architecte que les jardins d'ornemens doivent être tracés & diſpoſés; ainſi les terraſſes en terre & couvertes de gazons, & les eſcaliers de la même nature ſont faits ſur ſes deſſins : il donne auſſi les plans des grottes qu'on pratique encore ſouvent dans les jardins, & qui, au ſeizieme ſiecle, en

faiſoient la principale magnificence. Les belveders ſont de même de ſon reſſort; il a ſoin de les placer dans les endroits qui lui paroiſſent les plus convenables, de les décorer d'une architecture légere, ſoit en forme de petits temples ouverts de différens côtés, ou de maniere qu'ils faſſent point de vue & préſentent toujours des objets agréables. Aujourd'hui un grand nombre de belveders ſont deſſinés en kioſques à la Turque, ou en pavillons Chinois. Au ſeizieme ſiecle, nos Architectes & les Italiens mêmes ignoroient ces conſtructions ſingulieres.

Les reſervoirs ſont également dépendans de l'Art de l'Architecture; ils doivent être conſtruits de façon à recevoir les eaux qui s'y raſſemblent pour les remplir, & à les y conſerver. Ils peuvent en même temps former des terraſſes deſquelles les eaux s'écoulent par des canaux de fonte, de fer ou de terre cuite, & vont remplir des baſſins dont les bords ſont ſuſceptibles de différentes ſortes d'ornemens; quelquefois, avant que de ſe rendre dans les baſſins, les eaux de ces reſervoirs forment de charmantes caſcades ornées de décorations & d'embelliſſemens de toute eſpece. Ainſi l'Art du

Fontainier tient à celui de l'Architecte à pluſieurs égards ; car ces mêmes reſervoirs qui fourniſſent aux jardins des jets d'eaux & des caſcades, peuvent de même fournir à la maiſon des commodités de toute eſpece, & diſtribuer les eaux néceſſaires dans les cuiſines, les offices, les gardes-robes & les bains.

Les jardins d'ornemens & d'agrémens conſiſtent en promenades découvertes, tels que les parterres, les boſquets, les bois percés, les allées couvertes & les berceaux. Il paroît qu'au ſeizieme ſiecle on obſervoit déjà de couper les jardins en forme ſymétrique ; mais il s'en falloit bien que l'on eût pouſſé les détails, à cet égard, auſſi loin que nous avons fait depuis. L'Art de l'élagage & de la taille des arbres, celui d'épaiſſir & de tenir à une certaine hauteur les ormilles & les charmilles, n'étoient pas encore connus ; à peine ſavoit-on faire prendre aux ifs des formes ſingulieres de pyramides, de vaſes, quelquefois même de ſtatues. Les parterres en compartimens, mêlés de ſables de diverſes couleurs & de gazons bordés de buis, n'étoient pas encore inventés ; ce n'eſt que dans le ſiecle ſuivant qu'ils ſont devenus à la

mode, & on les a alors appelés *parterres à l'angloiſe.* Les Anglois ont changé de goût, & nous avons ſuivi leur exemple. Les boulingrins nous viennent auſſi d'Angleterre, & ne ſont que de beaux gazons bien fournis & découpés dans des formes agréables; mais, en dernier lieu, nous les avons encore abandonnés, pour nous attacher à des formes plus agreſtes.

Ce qui doit paroître étonnant, c'eſt qu'au ſeizieme ſiecle on n'eût pas ſenti, en France & en Italie, le bon effet des quinconces ou plantations dont les arbres allignés préſentent de tous côtés des allées.

Il y a des bâtimens qui dépendent en quelque façon des jardins, & qui ſont néceſſaires à leur entretien & à leur culture, tels que les maiſons des jardiniers, les ſerres des différens uſtenſiles de jardinage, les magaſins de graines, d'oignons, les petites pepinieres & les cours à fumier. Tout ce qui eſt relatif à ces détails purement économiques, eſt plutôt dans le cas d'être caché que d'être mis en évidence dans un jardin d'agrément & d'ornement; l'Architecte doit les maſquer, en les plaçant derriere des

charmilles qui n'empêchent pas ceux qui les habitent de communiquer dans le jardin & d'y tranſporter tout ce qui leur eſt néceſſaire.

Depuis la fin du ſeizieme ſiecle, on voit dans les jardins d'autres petits édifices qui ſont faits pour être remarqués; ce ſont les orangeries & les ſerres chaudes. Il y a deux cents ans que les orangers étoient rares en France, & dans ce même temps on n'avoit point encore imaginé de tranſporter à grands frais & avec peine des arbres étrangers dans notre pays, & de leur faire produire des fleurs & des fruits, pour ainſi dire en dépit de notre ſol & de notre climat. On ne ſe piquoit point d'avancer le temps où la terre de nos cantons nous offre ſes productions. Ce n'eſt qu'au dix-ſeptieme ſiecle que l'on a fait conſtruire des galeries dans leſquelles on renferme les orangers pendant l'hiver, & qui peuvent ſervir de promenades couvertes pendant les chaleurs de l'été, quand les orangers ſont en plein air. Ce n'eſt que de nos jours que s'eſt introduit le luxe des ſerres chaudes; ce ſont les Hollandois qui nous ont appris les premiers à les conſtruire & à les gouverner.

Le luxe des treillages, qui a été porté ſi loin au dix-ſeptieme ſiecle, n'étoit pas même encore introduit au ſeizieme. Nous avons vu que dans quelques châteaux & belles maiſons il y avoit des galeries de charpente garnies & couvertes de lierres, vignes & autres plantes rampantes; mais c'étoient des treillages très-groſſiers & fort ſimples. Dans les maiſons ruſtiques ou bourgeoiſes, on voyoit quelques berceaux ou tonnelles en échalas plus fins, ſous leſquels on pouvoit boire & dormir à l'ombre. Mais au dix-ſeptieme ſiecle on a fait avec ces mêmes échalas taillés, pliés, liés avec des fils de fer & enſuite peints en verd, de véritables morceaux d'architecture chargés des plus beaux ornemens; on les a fait ſervir de niches à des ſtatues, d'accompagnemens à des fontaines. Les boſquets de Verſailles & les jardins de Marly nous offrent encore des chef-d'œuvres en ce genre. Cependant la dépenſe conſidérable que cauſent la conſtruction & l'entretien de ces treillages, font qu'on en eſt aujourd'hui aſſez dégoûté.

Rentrons dans l'intérieur des édifices, pour voir comment chaque partie, cha-

que appartement, chaque piece doit être décorée.

Les avant-cours n'appartiennent qu'aux palais & aux grands châteaux, encore n'ont-elles lieu que lorſque l'étendue du terrein deſtiné à la conſtruction de l'édifice peut le permettre; ce qui eſt très-rare dans les grandes villes.

Depuis le renouvellement de l'Architecture, on s'eſt attaché à donner plus de légéreté & d'élégance aux principales portes d'entrée, &, autant qu'il eſt poſſible, on ſubſtitue aux anciens murs qui maſquoient l'édifice & lui ôtoient du jour, des grilles qui font un meilleur effet; mais l'on n'en étoit pas encore là au ſeizieme ſiecle : les grandes portes étoient quelquefois d'un goût d'architecture aſſez regulier, lorſque les Conſtructeurs avoient pris pour modeles les deſſins de Vignole ou de Palladio. Quant à la principale cour, elle doit être proportionnée à la grandeur de la façade, & accompagnée de droite & de gauche, s'il eſt poſſible, de baſſe-cours dans leſquelles doivent ſe trouver, d'un côté, la cuiſine, les offices; de l'autre, les écuries & des logemens de domeſtiques, avec communication dans le prin-

cipal corps de logis ; il ne doit pas être queſtion d'ornemens & de magnificence dans ces bâtimens d'uſage & de commodité ; tout doit y être conſidéré relativement à l'utile.

Il faut qu'une grande maiſon s'annonce par un veſtibule qui précéde l'eſcalier & donne entrée aux appartemens du rez-de-chauſſée. Vitruve & les bons Architectes grecs & romains ont apporté tous leurs ſoins à les former & à les décorer. Nous avons la même attention, & de plus, nous cherchons à les rendre chauds & commodes, & à les fermer, pour que l'air extérieur ne pénetre pas par eux dans les appartemens, & qu'ils puiſſent même ſervir quelquefois d'antichambres. J'ai parlé un peu plus haut des eſcaliers intérieurs, dont on ne trouve aucun modele chez les Anciens ; on n'étoit même pas encore bien habile ſur cet objet au ſeizieme ſiecle. La premiere piece que nous trouvons à préſent dans nos grands appartemens s'appelle *antichambre* ; le nom & l'uſage de cette piece étoient abſolument inconnus aux Anciens & même à nos peres. Les premieres pieces de leurs châteaux conſiſtoient dans d'immenſes ſalles où les

perſonnes de différens états étoient confondues; mais les étiquettes nous ſont venues d'Italie & d'Eſpagne preſque en même temps que la bonne Architecture, & alors les différentes eſpeces de domeſtiques ont dû avoir leurs pieces ſéparées, & n'être pas mêlés avec la compagnie. Ce que je viens de dire de la premiere antichambre peut être appliqué à la ſeconde, que l'on appelle quelquefois *ſalle d'audience* ou *d'aſſemblée* : elle doit être un peu plus ornée que la premiere, & la troiſieme encore davantage, puiſqu'on l'appelle *ſalle* ou *ſallon de compagnie.* Le mot de *ſalle* en général vient de l'allemand *ſaal*, qui veut dire *grande chambre.* Ce mot a paſſé dans la Langue françoiſe & dans l'italienne, & les Italiens en ont fait *ſalone*, comme qui diroit *ſalle principale.* La piece qui ſuit dans les appartemens des Dames, eſt une chambre à coucher très-ornée & très-magnifique, que l'on appelle *chambre de parade.* Les grandes chambres à lit ſont d'un très-ancien uſage dans l'Architecture françoiſe; on en voyoit dans nos plus anciens châteaux, & les lits qu'elles renfermoient étoient immenſes & capables de conte-

nir une famille entiere. Dans le ſeizieme ſiecle, nos chambres à coucher avoient déjà pris des formes plus décentes & plus magnifiques en tous points. On a adopté les alcoves, dont le nom eſt originairement eſpagnol : *alcoba* veut dire, dans cette Langue, *lieu où l'on dort* ; en montant plus haut, il vient de l'arabe *alkauf*. Dans les petites chambres à coucher, la plus grande alcove s'eſt convertie en niche. Le mot *niche* vient de l'italien *nicchio*, & originairement indique un nid d'oiſeau. Dans les appartemens d'hommes, la piece qui ſuit le ſallon de compagnie, au lieu d'être une belle chambre à coucher, eſt un beau cabinet de travail ſouvent garni de livres. L'étymologie du mot *cabinet* eſt fort incertaine ; mais il y a apparence qu'on l'a oppoſé au mot *ſalle* qui ſignifie une grande piece, & qu'on a entendu par cabinet une piece plus reſſerrée. Si l'on dit quelquefois *grands cabinets*, c'eſt par oppoſition à d'autres encore plus petits. Cabinet d'aſſemblée s'oppoſe à ſallon. Les Dames appellent *cabinet de toilette*, les pieces qui ſont par-delà leurs chambres à coucher, & dans leſquelles elles ſe coiffent & s'ha-

billent. Un genre de pieces commun aux appartemens des hommes & des femmes, ſont *les gardes-robes*; à peine au ſeizieme ſiecle en avoit-on l'idée, du moins n'étoient-elles faites que pour y mettre en ſûreté des hardes de quelque valeur, comme le nom l'indique: mais dans le dix-ſeptieme ſiecle & dans celui-ci les gardes-robes ſe ſont multipliées à l'infini, auſſi bien que les dégagemens & les eſcaliers dérobés. Nos peres ſeroient bien étonnés s'ils voyoient juſqu'à quel point nous avons pouſſé nos recherches à cet égard: mais, après y avoir bien réfléchi, ils ſeroient obligés de convenir que nous avons acquis des commodités qui nous rendent la vie plus douce & plus agréable. Les cabinets de bain, qui ſont ſouvent à préſent partie de nos gardes robes, ſuppoſent un uſage qui étoit très commun chez les Grecs & les Romains, & l'eſt encore chez les Orientaux, celui des bains chauds, tiedes, aromatiques, de ſanté, & de propreté. Nos peres, il y a deux ou trois cents ans, ne le connoiſſoient ni ne le pratiquoient guere. Les bains dans l'eau courante étoient preſque les ſeuls uſités de leur temps; mais combien d'autres choſes dont ils ſe paſſoient

& qui ſont indiſpenſables pour nous. Il y a dans les grands bâtimens & dans les beaux hôtels, des pieces qui, ſans entrer dans la ſuite des appartemens, ne contribuent pas moins à l'ornement & à la magnificence de l'édifice, & procurent à celui qui les poſſede de grands agrémens; telles ſont les ſalles à manger & les galeries. Les premieres entrerent dès le ſeizieme ſiecle dans la conſtruction de nos bâtimens; mais les premiers Architectes Italiens qui nous en fournirent les deſſins, les firent & les décorerent comme celles d'Italie, & celles-ci ſe trouvoient diſpoſées relativement au climat de ce pays-là; elles étoient preſque toujours par bas, & ſéparées du reſte des appartemens: on s'y rendoit de l'intérieur de la maiſon par des galeries ouvertes, & elles communiquoient avec les cuiſines de la même maniere; elles étoient pavées de marbre, & décorées de même avec des buffets ornés & preſque toujours des fontaines. L'on voit que tout y concouroit à ménager de la fraîcheur, dont on a plus de beſoin que de chaleur en Italie: d'ailleurs les repas d'apparat du ſeizieme ſiecle étoient toujours le dîner, & l'heure de ce repas, midi: nous avons re-

connu depuis, que des ſalles à manger ainſi diſpoſées pourroient nous ſervir rarement en France, & le ſouper étant devenu à la mode, il a fallu placer & arranger très-différemment les ſalles à manger. Il faut à préſent qu'elles puiſſent être échauffées l'hiver & éclairées la nuit, quoiqu'il ſoit toujours eſſentiel qu'elles ne ſoient pas ſombres le jour. Il eſt néceſſaire qu'elles aient une communication aiſée avec les cuiſines, & qu'elles ſoient aſſez ſéparées des appartemens, pour que l'odeur de la bonne chere & du vin n'incommode point. Il convient qu'elles ſoient pavées de pierre ou de marbre, pour pouvoir être aiſément nettoyées; l'ameublement doit être rarement d'étoffe, mais plutôt en boiſerie ou en peintures. Les fontaines n'y ſont plus d'uſage, parce qu'elles ont ſouvent plus d'incommodités que d'agrémens: on ne veut pas que les buffets ſoient trop apparens, mais qu'ils ferment bien, & de maniere que, hors les heures du repas, la ſalle à manger ait l'air d'un ſallon.

L'étymologie du mot de galerie mérite la peine d'être rapportée; on prétend qu'il vient de l'ancien mot gaulois, *galer*, qui vouloit dire ſe divertir, parce que les premieres

galeries furent faites pour ſe promener à couvert. Celles d'à préſent ont la plus part du temps le même objet. Quelquefois elles ſervent de communication d'une aile d'un bâtiment à l'autre, mais plus ſouvent à étaler les richeſſes du Maître de l'édifice, ſoit en livres, en tableaux, en ſtatues, & en curioſités de toute eſpece. On peut appliquer aux galeries ce que je viens de dire des ſalles à manger. Les premiers Architectes Italiens qui en conſtruiſirent en France, ou les François qui avoient été à leur école, ne penſerent qu'à les rendre fraîches & bien éclairées pendant le jour; mais depuis plus d'un ſiecle, nous avons cherché à les mieux aſſortir à notre climat & à notre façon de vivre, & nous nous occupons des moyens de les échauffer pendant l'hiver & de les éclairer pendant la nuit. Il convient que les galeries ſoient terminées par des ſallons, ou faits pour elles, ou faiſant partie des appartemens; c'eſt ce qui dépend de la diſpoſition générale de l'édifice.

Nos ancêtres n'avoient point de chapelles dans leurs châteaux; ils n'en étoient pas moins dévots; mais ils ſe rendoient à l'égliſe la plus prochaine, que, la plupart du temps, eux ou leurs peres avoient fon-

dée. Il n'y avoit que les Rois qui ſe cruſſent en droit d'avoir des chapelles à leur ſuite, & l'on prétend que le mot de chapelle vient de *capella*, qui veut dire tente de poil de chêvre, parce que c'étoit ſous ces ſortes de tentes qu'ils faiſoient dire la meſſe au milieu de leur camp pendant leurs expéditions militaires ou leurs voyages. Aux quinzieme & ſeizieme ſiecles, les Evêques eurent l'indulgence de permettre que les ſimples particuliers euſſent des chapelles dans leurs maiſons, & dès ce moment la chapelle devint une piece eſſentielle d'un grand bâtiment. Les Architectes Italiens, exercés à de pareilles conſtructions, s'empreſſerent à les orner de peintures, de ſculptures, de dorures, de marbres précieux ou de ſtuc, à l'imitation de celles d'Italie. La mode de ces ornemens n'a point changé tant que le vaiſſeau de la chapelle en a été ſuſceptible : mais de nos jours on n'eſt plus ſi empreſſé à faire entrer une belle & grande chapelle dans l'ordonnance générale d'un magnifique bâtiment ; on aime mieux s'occuper de la conſtruction de certaines ſalles dont l'uſage eſt fort différent.

Les différens appartemens que je viens de parcourir ſont tous ſuſceptibles d'ornemens de deux eſpeces ; les uns qui tiennent à la

maiſon, comme on dit vulgairement, *à fer & à clous*, qui n'en peuvent être détachés & ſe vendent ou ſe louent avec la maiſon même; les autres ſont de vrais meubles qui peuvent ſe tranſporter d'un lieu à un autre, ou qui, s'ils ſe vendent, forment un marché à part. Voyons en quoi ils conſiſtent, & faiſons connoître les différens ouvriers qui, par leur travail, nous les procurent.

Il n'y a preſque aucunes pieces de l'intérieur du bâtiment, antichambre, ſallon, chambre à coucher, garde-robe, ſalle à manger, galerie, pour leſquelles on n'ait beſoin de recourir aux Menuiſiers, ſurtout à préſent que les boiſeries ſont devenues bien plus à la mode qu'elles ne l'étoient autrefois, & que preſque tous les appartemens ſont parquetés. Lorſque la bonne Architecture nous arriva d'Italie, on boiſoit infiniment moins. Le climat de Rome, ceux de la Grece & de l'Orient s'accommodent mieux que le nôtre, ou des murailles peintes, ou des revêtiſſemens de marbre & de ſtuc, parce qu'ils tiennent les pieces plus fraîches; & c'eſt juſtement par cette raiſon-là que, dans des climats plus froids, comme le nôtre, nous y trouvons des incommodités & des inconvéniens.

niens. C'eſt en France & dans les Pays-Bas que l'on a fait le premier uſage des tapiſſeries. Elles ſont devenues très à la mode en Angleterre, en Allemagne, & dans le Nord, tandis qu'en Italie & en Eſpagne on ne les connoiſſoit preſque pas. Bientôt on s'eſt apperçu que les tapiſſeries qui couvroient la muraille dans toute ſa hauteur, avoient mauvaiſe grace, & que les meubles qui appuyoient deſſus les gâtoient; alors on a inventé les lambris à hauteur d'appui; le Menuiſier a été chargé de les exécuter. Les pavés de marbre, de pierre ou de carreau étant naturellement froids, nous les avons couverts de nattes & de tapis; depuis, les parquets de bois, quoique bien aſſemblés, n'ayant pas paru remédier ſuffiſamment à la fraîcheur du plancher, on a encore ajouté par-deſſus le parquet, du moins pendant l'hiver, des tapis qui interceptent abſolument le moindre vent & toute humidité. C'eſt encore dans nos climats que l'on a inventé les doubles croiſées, les doubles portes, & les contrevents; ce ſont autant de précautions contre le froid, qui doivent être exécutées par le Menuiſier. Enfin, on a reconnu que les ſallons & les cabinets entiérement boiſés étoient auſſi

chauds que ceux dont les murailles étoient chargées de tapiſſerie, & l'on s'eſt déterminé à les boiſer en totalité. On s'eſt attaché alors à deſſiner le paneau avec plus d'élégance; les Architectes n'ont pas dédaigné de fournir les deſſins de ces boiſeries; mais l'exécution n'en a pas moins exigé que les Menuiſiers ne fuſſent infiniment plus habiles que ne l'étoient ceux d'autrefois.

Quand toutes les boiſeries ſont faites, il faut avoir recours à différentes eſpeces de Peintres, pour les peindre ou d'une ſeule couleur, ou de pluſieurs, ſuivant le goût du Propriétaire & celui de l'Architecte. C'eſt ou en détrempe, avec un vernis par-deſſus, ou en huile, auſſi avec un vernis, que l'on peint les boiſeries. Le vernis eſt une invention aſſez moderne, & qui étoit bien peu connue au ſeizieme ſiecle; elle s'eſt perfectionnée de nos jours. Les Peintres de la derniere claſſe ſuffiſent pour peindre les boiſeries en une ſeule couleur, & il ne faut pas être beaucoup plus habile pour les marbrer ou y tracer ſeulement quelques filets & des compartimens. Mais il y a tels morceaux qui exigent des connoiſſances dans la Peinture, & celle-ci ne s'acquierent qu'à l'Ecole des plus grands Maîtres; ainſi les beaux deſſus de portes,

les deſſus de cheminées ſont quelquefois l'ouvrage d'habiles Artiſtes. Souvent l'on peint ſur les paneaux de menuiſerie différens morceaux d'Architecture feinte, des arabeſques, des fleurs, & même des figures en camaïeu ou en griſaille. Ces morceaux exigent quelquefois autant de talens que les tableaux ſur toile ou les grandes peintures à freſque. On ne ſe contente pas de peindre le bois, on le dore auſſi bien que la pierre & le plâtre; la dorure ſur ces matieres tient à la Peinture, & s'exécute par ceux que l'on appelle *Peintres en bâtiment.* On dore à l'huile, ou en détrempe, en or mat, or brillant, ou or de couleur; mais, de quelque maniere que ce ſoit, il faut commencer par préparer le plâtre ou le bois, en y mettant quelques couches de blanc & de jaune; après quoi on y applique avec un mordant une ou pluſieurs couches d'or en feuilles qui ſe prépare chez les Batteurs d'or. Le procédé de cette eſpece de dorure eſt connu depuis long-temps; il étoit même, dit-on, plus parfait il y a deux cents ans, qu'il ne l'eſt aujourd'hui, parce qu'on épargnoit moins les feuilles d'or qu'on ne fait à préſent. Les ors de couleurs ſont une invention toute nouvelle, due à notre ſiecle, & fort agréa-

ble ; mais comme elle n'étoit pas connue dans le temps dont je parle, je ne m'y arrêterai pas.

Quand au lieu de peindre les ornemens, on veut les exécuter en véritable relief, il faut que le Menuiſier appelle à ſon ſecours le Sculpteur de profeſſion, comme le Maçon eſt obligé d'y avoir recours lorſque l'ouvrage devient trop difficile pour lui. Dans ces cas, le Sculpteur peut, auſſi bien que le Peintre, déployer toutes ſes reſſources & montrer tous ſes talens.

Les ornemens intérieurs des appartemens ne ſont pas toujours entiérement en bois, en plâtre ou en marbre. Il y en a de métal, & pour les former, il faut avoir recours aux Fondeurs en cuivre, dont les procédés ſont très-multipliés & très-difficiles. Cependant ils ſont connus depuis long-temps, car la Communauté des Fondeurs a eu ſes Statuts dès le treizieme ſiecle. Pour exécuter les morceaux de fonte en cuivre, on doit former d'abord des moules de terre glaiſe, placer dans ces moules du ſable mouillé que l'on pétrit & que l'on arrange ſuivant la forme de la piece que l'on veut fondre ; le moule & le ſable étant bien ſéchés, on y fait couler le métal fondu ; on le retire

étant refroidi, & il ſe trouve avoir pris ſa forme; alors il n'eſt plus queſtion que de le décorer ou de l'argenter, & de lui donner une ſimple couleur ou une eſpece de vernis pour le rendre plus brillant. La dorure ſur les métaux ſe fait ordinairement avec de l'or amalgamé avec le mercure dans une certaine proportion. Après avoir gratté le métal & l'avoir nettoyé avec de l'eau-forte, on applique deſſus la dorure. Quand on veut qu'elle ſoit beaucoup plus belle & dure plus long-temps, il faut la dorer, ce que l'on appelle en *or moulu & haché*, c'eſt-à-dire préparer davantage la piece, pour que l'or y pénetre mieux; on couvre la premiere dorure de pluſieurs feuilles d'or, & on en met quelquefois juſqu'à dix ou douze couches. Le procédé eſt le même pour l'argenture & pour la dorure; dans le premier cas on multiplie les couches, parce que la matiere eſt moins chere.

L'on regarde comme un ornement fixe & tenant au bâtiment, & non pas comme de ſimples meubles, les tableaux ſur toile qui ſont encadrés dans la menuiſerie & attachés de maniere qu'ils ne puiſſent être enlevés ſans détériorer l'appartement. Il faut conſidérer de même

les glaces quand elles tiennent aux boiſeries des appartemens. Les grandes glaces ſont une invention très-moderne, qui ne remonte pas plus haut que le dix-ſeptieme ſiecle: du moins n'étoient-elles pas communes au ſeizieme, & l'on n'en fabriquoit point encore en France; les glaces qui s'y trouvoient alors, y étoient apportées de Veniſe; & n'étoient que des miroirs d'une très-médiocre grandeur, qui coutoient fort chers. Cependant, dès ce temps-là, on les encadroit quelquefois dans la boiſerie & au deſſus des cheminées. Nous en avons des exemples dans quelques anciens hôtels, mais c'étoit une magnificence rare. Je remets à parler de cette brillante invention des grandes glaces, lorſque je traiterai du ſiecle dans lequel elle a paru.

Paſſons aux meubles proprement dits, néceſſaires ou convenables aux palais & aux maiſons, mais qui n'y ſont point adhérens. L'Artiſan le plus généralement employé pour les meubles, eſt le Tapiſſier, puiſque non ſeulement, comme ſon nom l'indique, c'eſt lui qui fournit les tapiſſeries de toute eſpece & les tapis des appartemens, les lits & tout ce qui entre dans leur compoſition, à l'exception du bois & du fer,

les rideaux des fenêtres, les portieres, les garnitures & les étoffes qui couvrent les lits de repos, les canapés, les fauteuils, les chaiſes, & les banquettes. Si le Tapiſſier ne fabrique pas lui-même ces étoffes, au moins doit-il les bien connoître, pour les bien employer; d'ailleurs c'eſt aux propriétaires de maiſons à choiſir dans les manufactures les plus eſtimées, celles entre leſquelles le goût peut mettre de la différence. Je vais parcourir tous les objets du travail du Tapiſſier, & dire un mot de ces manufactures, en obſervant de m'attacher ſur-tout à celles qui étoient déjà connues au ſeizieme ſiecle.

Selon toute apparence, les Grecs & les Romains connoiſſoient les tapis & les tapiſſeries, c'eſt-à-dire qu'ils couvroient leurs murs & leurs planchers d'étoffes riches & chargées de deſſins & de figures. Pline rapporte qu'Attale, Roi de Pergame, ayant fait les Romains héritiers de ſon ſuperbe & immenſe mobilier, on y trouva, entre autres choſes, de beaux tapis & de belles tapiſſeries brodées & rehauſſées d'or; mais il paroît que les manufactures qui fourniſſoient ces ouvrages précieux ne ſe ſoutinrent pas, & qu'elles furent abandonnées même avant le temps

de la décadence de tous les Arts dans la Grece & en Italie. On préféra dans ces pays de peindre les murs, de les charger d'ornemens de ſculpture, ou de les revêtir de marbres. Les Gaulois & les Francs nos ancêtres n'ont eu pendant long-temps aucune idée des belles tapiſſeries ni des beaux tapis; mais on ſait qu'ils couvroient leurs murailles & leurs planchers de nattes tiſſues de longues pailles & de joncs. Les Nattiers ont donc été nos premiers Tapiſſiers; & une ſorte de luxe s'étant peu à peu introduite dans les ameublemens, on imagina de teindre les pailles & les joncs qu'on employoit pour former ces nattes, & elles furent travaillées en compartimens & avec des deſſins plus ou moins agréables. Les belles nattes ſe tirerent d'abord du Levant; mais on parvint à les imiter en France, & les plus parfaites ſe firent à Pontoiſe, & devinrent un article de commerce aſſez étendu. Les nattes ne ſont plus guere en uſage à Paris ni dans nos provinces, mais elles ſont encore à la mode dans toute la Hollande, ſoit celles qu'on y fabrique, ou celles que l'on tire du Levant. Les Nattiers ont formé anciennement une Communauté dans Paris, qui eſt tombée en même temps que l'objet de

leur travail s'eſt réduit à fort peu de choſes.

Aux nattes on a fait ſuccéder les tapis & les tapiſſeries de laine & de ſoie. Si l'on étoit bien aſſuré que le morceau de tapiſſerie qui exiſte dans la cathédrale de Bayeux fût du milieu du onzieme ſiecle, l'Art du Tapiſſier remonteroit à une époque très-ancienne. Cette piece repréſente les principaux événemens du regne de Guillaume le Conquérant; l'ouvrage annonce que dans le temps où il a été fabriqué on étoit déjà parvenu à une ſorte de perfection: quoique le ſentiment du ſavant Pere Montfaucon, dans ſes Antiquités françoiſes, ſoit que la fabrique de cette tapiſſerie eſt à peu près contemporaine des événemens qu'elle repréſente, on eſt fondé à en douter. Les premiers ſtatuts des Tapiſſiers ſont très-anciens, mais on en ignore la date; on leur y donne le nom de *Saraſinois*, ce qui laiſſe croire qu'ils travailloient leurs tapiſſeries & leurs tapis à la façon des Saraſins, & qu'il ne faut remonter qu'aux ſiecles des croiſades pour en trouver l'origine. Sous la domination des Ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas, à la fin du quatorzieme ſiecle & au quinzieme, on fabriqua en Flandres de

grandes tapiſſeries à perſonnages, qui furent renommées dans toute l'Europe, & particuliérement en France & en Angleterre. Tous les grands Seigneurs & les gens riches en voulurent avoir, quoique les deſſins & les tableaux d'après leſquels elles étoient exécutées fuſſent aſſez mauvais. Il n'y en avoit pas de meilleurs, & les ouvriers Flamands les copioient en laine fort exactement. On voit encore de ces tapiſſeries dans quelques anciens châteaux, particuliérement dans celui de Beaumont en Gâtinois, qui ont appartenu à Jacques Cœur, mort en 1546. Toutes ces anciennes tapiſſeries n'étoient que travaillées *en baſſe-lice*; la *haute-lice* n'ayant été imaginée qu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle. La différence entre la haute & la baſſe-lice n'eſt que dans la diſpoſition des métiers, d'ailleurs la tapiſſerie étant faite, paroît la même. La baſſe-lice ſe fait ſur un métier placé horizontalement. L'ouvrier ne peut travailler à la fois qu'une bande d'une certaine largeur. Il a placée devant lui une pareille bande du tableau qu'il doit copier, moyennant quoi ce tableau eſt néceſſairement coupé & perdu. Les bandes de tapiſſerie étant faites, ſe recouſent les unes aux au-

tres avec des laines de même couleur, de ſorte qu'il n'y paroît pas. Les métiers ſur leſquels nous voyons nos Dames faire de la tapiſſerie, repréſentent en petit ceux de la baſſe-lice. Mais il y a cependant cette différence, que le Fabricant de tapiſſerie travaille à l'envers, de ſorte qu'il ne peut voir ſa tapiſſerie à l'endroit que lorſque la piece eſt finie & levée de deſſus le métier. Il eſt étonnant que l'on ait fait ſi long-temps de la tapiſſerie en baſſe-lice, ſans avoir retrouvé l'ancienne haute-lice qui avoit été pratiquée, à ce que l'on aſſure, par les Grecs & les Romains. Celle-ci a pluſieurs avantages ſur la baſſe-lice; car, 1°. l'ouvrier travaille de bout d'une maniere bien moins fatigante; 2°. la tapiſſerie ſe fait tout d'une piece, & on peut lui donner une hauteur & une largeur plus conſidérables, ſans être obligé de recoudre les bandes enſemble; 3°. le tableau qui eſt déployé dans toute ſa grandeur & placé derriere l'ouvrier, n'eſt ni coupé ni perdu; enfin, cette eſpece de tapiſſerie eſt beaucoup plus aiſée à faire. Auſſi, depuis l'invention de la haute-lice, les manufactures ſe ſont multipliées. Cependant, au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, les

tapiſſeries de Flandres & de Bruxelles étoient ſeules connues & en poſſeſſion de paſſer pour belles. En 1607, ſous le regne d'Henri IV & le miniſtere de Monſieur de Sully, on établit une manufacture de tapiſſerie à Paris, mais qui ne ſe ſoutint pas. Pareilles tentatives furent faites en Auvergne, à Amiens, & à Beauvais en 1664; enfin, en 1667, M. Colbert, par les ordres de Louis XIV, établit la manufacture des Gobelins, qui prit un vol ſi brillant & ſi rapide, qu'elle fit perdre à celles de Flandres tout leur crédit : ce qui a contribué en bonne partie à ce ſuccès, eſt l'excellente teinture en laine qui étoit déjà établie au fauxbourg Saint-Marceau, ſous l'inſpection de M. Gobelin, au même endroit où elle eſt encore, ainſi que la manufacture des tapiſſeries. Cette aſſociation d'une manufacture de teinture de laine & d'une de tapiſſerie n'eſt point indifférente, car la bonne teinture des laines contribue beaucoup à la perfection d'une tapiſſerie, en rendant les couleurs brillantes, durables, & moins ſujettes à ſe paſſer. Ainſi les tapiſſeries de la manufacture de Beauvais qui ſubſiſte encore, dont nous avons vu des morceaux très-bien tra-

vaillés & exécutés d'après de bons tableaux, ont l'inconvénient de ſe ternir & de s'effacer aiſément, parce que les laines ne ſont pas d'un auſſi bon teint que celles des Gobelins. Cette conſidération me donnera occaſion de parler, dans un moment, de la teinture & des Teinturiers, après que j'aurai achevé le détail des différentes eſpeces de tapiſſeries & de tapis qui étoient connus au ſeizieme ſiecle. Les tapis faits pour être étendus ſur les eſtrades, les prié-Dieu, les tablès, & quelquefois ſur les planchers des appartemens, étoient, au ſeizieme ſiecle, ou de ſimple drap, ou de ſerge, ou autre étoffe de laine d'une ſeule couleur; & s'ils étoient travaillés en deſſins de différentes eſpeces, repréſentant des compartimens, des moſaïques ou des fleurs, dans ce cas, ils n'étoient pas fabriqués en France; on les faiſoit venir du Levant, & il n'y avoit que les Princes & les grands Seigneurs qui puſſent atteindre à ce degré de luxe & de magnificence. Ce ne fut qu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, ſur la fin du regne d'Henri IV, que l'on établit dans Paris une manufacture de tapiſſerie, façon de Turquie & de Perſe. Cette fabrique,

que l'on appelle aujourd'hui *la Savonnerie*, & qui eſt hors de Paris, près la grille de Chaillot, a acquis, ſous Louis XIV, un grand degré de perfection. Malheureuſement les ouvrages qui en ſortent ſont très-chers; & quoique les tapis ſoient fort à la mode, on préfere les productions de pluſieurs manufactures établies à l'imitation de celle-là, telles que celles d'Aubuſſon & d'Auvergne, qui ſont moins parfaites, mais qui coutent moins.

On appeloit au ſeizieme ſiecle, & on appelle encore *verdures*, des tapiſſeries qui ne ſont point faites d'après de grands tableaux ou deſſins, dans leſquels on ne mêle ni or, ni ſoie, & où l'on ne voit point de perſonnages, mais qui repréſentent des forêts & des campagnes; ce ſont les moins cheres entre les grandes tapiſſeries; & celles-là même à préſent ſe travaillent en haute-lice, car on eſt entiérement dégoûté de la baſſe.

Indépendamment des tapiſſeries de haute & baſſe-lice, on en connoît de beaucoup d'autres eſpeces. Celles qu'on appelle de *Bergame*, étoient connues dès le ſeizieme ſiecle. Rien ne nous prouve qu'elles aient été inventées à Bergame dans l'Etat Vénitien; la ſeule reſſem-

blance du nom le fait ſuppoſer. La matiere eſt un tiſſu de toute ſorte de fils, de poils, de bourre & quelquefois de coton ; elle eſt toujours partagée en grandes bandes ou barres ſur leſquelles on repréſente des fleurs, des moſaïques, quelquefois même des figures de différentes couleurs. On en fabriquoit beaucoup à Elbœuf, à Rouen & en Flandres. C'étoit la tapiſſerie ordinaire des petits Bourgeois, des gens du peuple & des auberges ; étant utile à une claſſe auſſi étendue, il s'en faiſoit un grand débit ; mais de nos jours, le papier tontiſſe & le papier peint l'ont fait tomber, parce qu'il eſt beaucoup plus propre & pas plus cher. Ce qu'on appelle *point de Hongrie*, n'eſt qu'une maniere de nouer, paſſer & attacher la laine ou la ſoie, qui peut s'appliquer à la bergame, ainſi qu'aux autres tapiſſeries de laine & de ſoie. Le fond des tapiſſeries que je viens de nommer, eſt toujours un canevas plus ou moins ſerré, à travers lequel l'ouvrier paſſe la laine ou la ſoie. Les Dames qui s'occupent à faire de la tapiſſerie au métier, opérent de la même maniere, à points plus ſerrés & avec l'aiguille ſeule. Comme leurs métiers ne ſont

pas d'une grande étendue, elles n'entreprennent que des morceaux propres à couvrir des canapés, des fauteuils, des chaiſes, ou tout au plus des paravents ; mais auſſi elles n'éprouvent pas toutes les incommodités des ouvriers en baſſe-lice, n'étant pas obligées d'être ſi long-temps penchées ſur leur ouvrage.

Dans le courant du ſeizieme ſiecle, on imagina à Rouen un nouveau genre de tapiſſeries, que l'on appela *tapiſſeries tontiſſes.* Les ouvriers chargés de ce travail choiſiſſent un coutil ou toile ſerrée, ſur lequel ils tracent un deſſin, & après y avoir appliqué une eſpece de mordant mêlé d'huile, ils répandent deſſus une pouſſiere tirée de la tonte des draps, dont les différentes couleurs rendent au naturel les arbres, les fleurs, les animaux, &c., ſuivant l'idée du Deſſinateur. Cette manufacture s'étoit établie dans la Normandie, par rapport à la proximité des différentes fabriques de drap répandues dans la Province, tant à Rouen qu'à Andely, à Caudebec, & Elbeuf, & au beſoin qu'elle avoit de la pouſſiere ou tonte de ces draps. Ces tapiſſeries étoient aſſez groſſiérement travaillées à Rouen ; mais par la ſuite il s'éleva une Manufacture à Paris, dans la rue Saint Antoine,

toine & dans le fauxbourg du même nom, qui a porté ce travail à une grande perfection. Nous avons vu de ces tapiſſeries qui, étant faites d'après de bons tableaux, étoient très-agréables & imitoient même aſſez bien la haute-lice; mais on s'eſt dégoûté de les employer dans les appartemens, par la difficulté de les tranſporter d'un lieu à un autre : on ne peut y parvenir qu'en les arrangeant ſur de gros rouleaux, parce que ſi elles étoient pliées elles ſe couperoient & s'écailleroient; & lorſqu'elles ſe trouvent en place, elles ſont d'ailleurs ſujettes à ſe gâter par l'humidité des murailles, & à retenir la pouſſiere, qui pour lors ternit la vivacité de leurs couleurs. On fait auſſi des papiers, que l'on appelle *tontiſſes*, & c'eſt à peu près au moyen des mêmes procédés que l'on employe pour les tapiſſeries de ce nom; ils entrent comme elles dans les ameublemens. Il eſt certain que dès le ſeizieme ſiecle on couvroit les murailles des chambres de papiers peints, puiſque ceux qui les peignoient faiſoient corps avec les Papetiers, & furent appelés d'abord *Dominotiers*. Dans les ſtatuts qu'ils obtinrent en 1586, ils prenoient le titre de *Tapiſſiers-Papetiers-Enlumineurs & Imagers*. Cet

Art, dans le ſiecle préſent, a été porté fort loin ; les papiers peints ſont on ne peut pas plus agréables ; on s'en ſert pour tapiſſer la plupart des maiſons de campagne, & il y a peu d'hôtels & de grandes maiſons où on ne les emploie pour orner des garde-robes, ou même de petits cabinets.

On prétend qu'autrefois le papier marbré s'appeloit *domino*, & que c'eſt de là que les ouvriers qui le travailloient ont été nommés *Dominotiers*. Le procédé pour faire le papier marbré, eſt de verſer des huiles, mêlées avec différentes couleurs, dans un grand baquet rempli d'eau, & d'appliquer deſſus la ſurface d'une feuille de papier, préparée avec un mordant, & arrêtée dans un cadre : ce papier prend indifféremment ces couleurs mêlées qui imitent les veines & les accidens du marbre. Quant aux papiers peints, lorſque l'on ne veut pas ſe donner la peine de les enluminer & colorier au pinceau, on ſuit les procédés qui s'emploient pour les cartes, c'eſt-à-dire, qu'on ſe ſert de moules de bois, ſculptés ou gravés en relief, qu'on frotte des couleurs néceſſaires & qu'on applique ſur le papier ; auſſi la Communauté des Cartiers a-t-elle été tirée de celle des Dominotiers, en 1594, les cartes étant

alors devenues assez communes pour former l'objet d'un commerce particulier.

Au seizieme siecle, on ne connoissoit point les toiles peintes, ou, s'il y en avoit, certainement elles n'étoient point employées en tapisseries : ce n'est que sous le regne de Louis XIV, pendant le Ministere de Colbert & lorsque nous avons eu une Compagnie des Indes, que les belles toiles peintes de Perse & des Indes Orientales ont été apportées en France ; mais comme elles étoient d'un grand prix, les seules personnes très-riches les firent entrer dans leurs ameublemens. Au dix-septieme siecle, les Anglois, les Allemands & les peuples des Pays-Bas tenterent d'imiter les toiles des Indes, & y parvinrent jusqu'à un certain point : mais comme l'usage de ces toiles commençoit à s'introduire en France au désavantage de nos manufactures de soie & d'autres étoffes, le Gouvernement jugea à propos de prohiber les toiles peintes. Ce n'a été qu'au commencement de ce siecle & lorsque nos François se sont appliqués avec succès à peindre les toiles, que l'usage en a été permis. Nos toiles peintes sont communément moins fines que celles des Indes & de Perse ; il y a quelques couleurs qui sont

moins brillantes ou moins ſolides; mais ſouvent les deſſins en ſont plus agréables. Encore quelques pas, & en nous aſſurant de certains procédés chimiques, relativement à quelques couleurs, nos manufactures fourniront pour les ameublemens & les robes des Dames, des toiles peintes auſſi parfaites que celles qui nous viennent des Indes. En attendant, nous avons des toiles d'orange & de pluſieurs autres manufactures, qu'on emploie à faire des tapiſſeries & des meubles; mais comme elles ſont d'une invention bien poſtérieure au ſeizieme ſiecle, je ne m'étendrai pas davantage ici ſur cette matiere.

Il n'y a preſque point d'étoffes que l'on n'emploie quelquefois dans les ameublemens: on fait des tapiſſeries de drap, d'étoffes de ſoie unie, ou à fleurs en or & en argent, & de velours; ſouvent ces étoffes ſont brodées en ſoie, & quelquefois en argent & en or: on les orne auſſi de galons & de franges compoſés de ces différentes matieres, & plus ou moins riches. Les Tapiſſiers ſervent à joindre enſemble les diverſes parties de ces étoffes, ou à les aſſembler & les aſſortir, pour en compoſer des tapiſſeries, des rideaux, des portieres, lits, ſiéges de toute eſpece, & à y appli-

quer ou coudre les ornemens qui dépendent de l'Art des Brodeurs & de ceux des Tireurs d'or, des Frangiers, des Tiſſuriers & des Rubaniers. Comme le peu que je viens de dire ne me paroît pas ſuffiſant pour mettre mes Lecteurs au fait de tout ce qui entre dans la compoſition des différens ameublemens d'une grande maiſon, je vais paſſer en revue les différens Arts qui en fourniſſent les matieres.

Une préparation néceſſaire aux étoffes que l'on veut employer pour tapiſſeries ou autres ameublemens, eſt la teinture des matieres qui doivent les compoſer, laine, ſoie, fil ou coton. Il y a bien long-temps que la teinture eſt inventée; les Anciens en faiſoient uſage, mais elle a toujours été en ſe perfectionnant. On trouve dans l'Hiſtoire Naturelle de Pline les détails des procédés dont les Aſiatiques, les Grecs & les Romains ſe ſervoient pour teindre. Mais déjà les François du quatorzieme ſiecle étoient plus avancés dans la pratique de cet Art. Les ſtatuts de 1383 diſtinguent les Teinturiers en deux claſſes: ceux du grand & bon teint des manufactures de laine, & ceux du petit teint, qui teignoient auſſi quelques laines moins fines que les pre-

mieres, & les fils de lin & de chanvre. Cette diſtinction a duré pluſieurs ſiecles : il n'y avoit point alors à Paris de Teinturiers en ſoie ni en coton, parce que ces productions étoient étrangeres à la France, & qu'elles ne nous arrivoient point en nature, mais en étoffes toutes fabriquées, par conſéquent teintes. Mais, depuis la fin du ſeizieme ſiecle, ces deux eſpeces de teintures ſe ſont introduites, parce que la ſoie & le coton ſont devenus beaucoup plus communs, & qu'on en a établi des manufactures. La diſtinction des deux eſpeces de Teinturiers a ſubſiſté cependant juſqu'à nos jours ; & des réglemens de Police ont diſtingué les eſpeces d'étoffes que l'on ſeroit obligé de teindre en bon teint, & celles qui pouvoient ſe contenter du petit teint. On a aſſujetti au premier tous les draps fins, les camelots & ſerges fines, ſoit qu'on teigne ces étoffes en fil avant que de les travailler, ou en pieces quand elles ſont faites, & les laines deſtinées aux tapiſſeries de haute & baſſe-lice & aux tapis. Les étoffes communes & les laines deſtinées à la tapiſſerie de Bergame ont été abandonnées au petit teint, qui ſuffit auſſi à d'autres étoffes aſſez fines, mais

légeres. Les procédés des Teinturiers ſont trop difficiles & trop multipliés à expliquer, pour que je m'y arrête; je me contenterai de dire qu'ils ſe ſervent de différentes drogues, dont les unes naiſſent en France & ſont connues depuis longtemps, les autres viennent des pays étrangers, & ne ſont en uſage que depuis peu. Ainſi le paſtel & la guede ſont le produit de quelques plantes & terres du Languedoc; mais l'indigo eſt celui d'une plante d'Amérique qui n'étoit guere connue au ſeizieme ſiecle; aujourd'hui c'eſt pour nos Colonies une branche de commerce très-conſidérable: elle eſt indiſpenſable pour faire la teinture en beau bleu. La garance eſt une plante de notre climat; & la graine d'écarlate de Veniſe, qui appartient à quelques inſectes qui croiſſent ſur des plantes d'Europe, étoit autrefois la ſeule drogue avec laquelle on faiſoit la teinture en rouge: mais depuis le ſiecle dernier, on nous a apporté d'Amérique la cochenille, production du même genre que la graine d'écarlate de Veniſe, mais qui produit une couleur infiniment plus parfaite, ſur-tout lorſqu'elle ſe trouve mouillée d'une eau qui lui eſt favorable,

telle qu'eſt celle de la riviere de Bievre, ſur laquelle on a établi la manufacture royale des Gobelins au fauxbourg Saint-Marceau. Je ne pouſſerai pas plus loin le détail des drogues utiles à la teinture; le bois d'Inde ou de Campêche, le bois de Bréſil & le roucou ſont des productions d'Amérique qui étoient encore très-rares même à la fin du ſeizieme ſiecle. Après avoir dit que les teintures de la ſoie & du coton n'étoient pas encore connues dans le ſiecle dont j'écris l'Hiſtoire, je ſuis exempt de parler des couleurs & des procédés que l'on y emploie.

Quelquefois on teint les matieres deſtinées à faire les étoffes, mais ſouvent on les fabrique avant que de les teindre: il faut dire quelques mots de cette fabrication. Les étoffes ſont en général ou de laine, comme les draps, les ſerges, les camelots & les couvertures de lits; ou de ſoie, tels que les velours, les ſatins, les taffetas, &c.; ou de fil, ainſi que les toiles de différentes eſpeces. Commençons par celles de laine. La Communauté des Drapiers eſt depuis long-temps le corps de Métiers & de Marchands le plus conſidéré en France. Ils font remonter leurs ſtatuts & leur inſtitution juſqu'à l'an 1188, ſous

le regne de Philippe Auguſte. On en a toujours diſtingué de deux eſpeces, qui pourtant ne font qu'un même corps ; les uns s'appellent *Drapiers-Drapans*, c'eſt-à-dire Manufacturiers en draps & en toute ſorte d'étoffes de laine ; les autres, *Marchands Drapiers*, qui vendent ce que les premiers fabriquent. Le premier ſoin que doit avoir le Fabricant de draps, eſt de bien choiſir ſes laines, s'il veut faire de beau drap ; il faut qu'il faſſe attention de quelle partie de l'animal la laine eſt priſe, & ſi cet animal n'eſt point mort de maladie ; enſuite de quel pays vient cette laine. Les Romains faiſoient un cas particulier de celles des Gaules ; mais aujourd'hui nous regardons comme les premieres en fineſſe, celles d'Eſpagne, & entre celles-ci, celles de Ségovie. Après les laines d'Eſpagne, celles d'Angleterre ſont le plus en réputation. Dans le ſeizieme ſiecle, celles de France ne tenoient que le troiſieme rang, & entre celles-là, celles du Berri, du Languedoc & de Baſſe-Normandie, ont toujours obtenu la préférence. La fineſſe du drap dépend preſque abſolument de la fineſſe & de la bonté de la laine, car d'ailleurs le procédé pour toutes les fabriques de

drap eſt le même. Je n'entreprendrai point de le faire connoître à fond à mes Lecteurs; ce ſeroit entrer dans des détails qui leur ſeroient inutiles & peut-être ennuyeux: il leur ſuffira de ſavoir qu'il faut d'abord dégraiſſer la laine, la laver, l'éplucher, la carder, la filer, la dévider, l'ourdir & l'empeſer; enſuite on la livre au Tiſſeur qui la monte ſur le métier & la travaille à peu près comme les Tiſſerands font la toile. Il faut avoir la même attention pour la tiſſure des draps, que pour toute autre eſpece d'étoffe qui ſe travaille avec la navette à chaîne & à trame, c'eſt que la trame ſoit par-tout également ſerrée. Le drap étant ſorti de deſſus le métier, après l'avoir épluché & nettoyé, on le met entre les mains du Foulon, eſpece d'ouvrier qui le preſſe ſous les arbres de certains moulins, le bat avec des pilons, le mouille & l'engraiſſe avec certains ingrédiens dont le ſavon eſt le principal. On foule & on mouille le drap & les autres étoffes à pluſieurs repriſes. Les Fouleurs de draps ſont une Communauté à part, dont les ſtatuts ſont du quinzieme ſiecle, ſous le regne de Louis XI. En ſortant des mains du Foulon, on porte le drap au Teinturier,

s'il eſt encore blanc, & s'il n'a point été tiſſu avec des laines déjà teintes; dans ce dernier cas, il n'a pas beſoin de retourner à la teinture, mais on le met entre les mains des Tondeurs de draps, qui le tondent à deux repriſes différentes, le cardent, le trament pour achever de le façonner; enfin on le met en preſſe, &, pour lui donner toute ſa perfection, on le fait paſſer à la calandre, c'eſt-à dire entre deux rouleaux bien ſerrés, de bois dur ou d'acier, qui lui donnent le luſtre néceſſaire, ſur-tout aux draps noirs. Après cela, il ſort des manufactures & entre dans les magaſins & les boutiques des Marchands Drapiers qui le vendent plus ou moins cher, ſuivant la fineſſe de la laine qu'on y a employée & la réputation des manufactures d'où il ſort. Celles de draps de France n'étoient pas encore bien renommées au ſeizieme ſiecle, tandis que les draps fabriqués dans les Pays-Bas & ſur-tout ceux d'Angleterre étoient en grande réputation. Cependant nos manufactures de draps (telles qu'elles étoient) ſe trouvoient placées à peu près au même lieu où elles ſont aujourd'hui, c'eſt à-dire, dans la Normandie, le Languedoc & le Berri. Mais ce n'eſt que ſous

le glorieux regne de Louis XIV & le miniſtere de M. Colbert que nos fabriques ont acquis une ſupériorité ſi grande, qu'elles l'ont emporté ſur celles même d'Angleterre. La ſuperbe manufacture de Vanrobais à Abbeville, eſt un monument de la grandeur des entrepriſes que l'on faiſoit avec ſuccès ſous les auſpices de Louis le Grand. Enfin nous ſommes parvenus à enlever aux Anglois la fourniture des draps en Turquie ; il n'eſt reſté que le nom de *Londrins* à ceux que nous faiſons paſſer dans le Levant. Cette épithete peut rappeler aux Turcs qu'autrefois les Anglois leur apportoient de Londres ces ſortes d'étoffes.

Les draps ne ſont pas les ſeules étoffes de laine dont les Tapiſſiers font uſage : ils emploient auſſi, pour faire des tapis, des rideaux, des portieres, pour couvrir certains ſiéges, & pour faire des houſſes à d'autres, les ſerges, les camelots, les calmandes. Je vais entrer dans quelques légers détails, pour faire connoître ces différentes eſpeces d'étoffes de laine. L'Angleterre étoit encore, au ſeizieme ſiecle, en poſſeſſion de faire les plus belles ſerges comme les plus beaux draps ; ce

n'eſt que dans ce ſiecle-ci que nous ſommes parvenus à faire des ſerges, façon de Londres, auſſi belles que celles de Londres même. Cependant il y a long-temps que l'on fait des ſerges en France, à Beauvais, à Aumale & dans beaucoup d'autres lieux. Il y a des ſerges à un & à deux envers; celles-ci ſont plus utiles pour les meubles, parce qu'elles n'ont pas beſoin d'être doublées.

Ce qui diſtingue les camelots des autres étoffes de laine, c'eſt qu'on fait, ou du moins que l'on faiſoit toujours entrer autrefois dans ſa fabrique, du poil de chevre; cependant on fait à préſent des camelots où il n'y en entre point du tout: mais le poil de chevre étoit autrefois ſi eſſentiel au camelot, que l'on prétend qu'il lui a donné ſon nom. D'autres Etymologiſtes font venir le nom de camelot, de *chameau*, & diſent que les anciens camelots étoient fait de poil de chameau. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les premiers camelots nous ſont venus du Levant dès le temps des premieres croiſades: on voit dans l'Hiſtoire du Sire de Joinville, que Saint-Louis portoit des habits de camelot. On ne peut que conjecturer ſur les manufactures

& les fabriques des temps auſſi éloignés. Il eſt difficile de s'imaginer que le poil de chameau, qui eſt très-court & très-dur, ait jamais pu fournir la matiere d'une étoffe ; il eſt bien plus naturel de croire que les premiers camelots ſe faiſoient avec le poil de ces chevres d'Angora, dont la race ſubſiſte encore en Turquie, & dont les ſoies ſont ſi belles & ſi fines. Cela eſt d'autant plus probable, que l'on fait encore dans le Levant des camelots qui, s'ils ne ſont pas auſſi bien fabriqués que les nôtres, ſont du moins plus beaux & plus fins relativement à la matiere. Quoi qu'il en ſoit, les camelots d'Angleterre & de Flandre ont ſurpaſſé long-temps les nôtres ; mais à préſent nous les égalons ; & quand on parle en France de camelots de Bruxelles & d'Angleterre, on entend par-là des camelots fabriqués à la façon de ces pays-là.

La *calmande* ſe fabrique en France dans un aſſez grand nombre de nos Provinces, en laines de toutes couleurs, quelquefois avec des deſſins & à fleurs, mais toujours gommée & luſtrée, ce qui la rend agréable quand elle eſt neuve, & la fait durer, quoique d'ailleurs elle ſoit aſſez légere. Les robes que l'on en fait

ſont communes ; on peut de même l'employer en meubles. Son nom indique qu'elle vient du Pays-Bas Vallon ou de l'Allemagne.

Les étoffes que je viens de nommer & quelques autres ſe fabriquent à la maniere des draps, c'eſt-à-dire que le tiſſu en eſt ſerré, chargé de pluſieurs fils l'un ſur l'autre, & que l'on tond toute la laine excédente ; mais il y a d'autres eſpeces d'étoffes de laine, où l'on ſe contente de la nettoyer ſans la tondre abſolument ; on en laiſſe ſubſiſter plus ou moins, & on rend le tiſſu des fils plus ou moins ſerré. Ces étoffes ainſi fabriquées s'appellent *eſpagnolettes*, *molletons*, *flanelles ou peluches* (1). On les emploie plutôt en habillemens qu'en meubles ; mais il y a une eſpece particuliere de tiſſu de laine dont les Tapiſſiers font un grand uſage, ce ſont les couvertures de laine pour lit : les meilleures fabriques ſont en France ; elles ont été perfectionnées au dix-ſeptieme ſiecle. Il eſt permis aux Ta-

(1) La plus belle peluche qui ſe fabrique en France, ſe nomme *ratine*, & les plus belles ratines ſont friſées ; mais ce n'eſt qu'au dix-ſeptieme ſiecle qu'elles ont été travaillées ainſi en Hollande, & depuis elles ont été parfaitement imitées en France.

piſſiers d'en faire commerce, au préjudice des Marchands de draps, parce qu'elles ſervent principalement à l'un des premiers meubles, le lit. La laine dont elles ſont formées eſt plus ou moins fine ; on les rend d'ailleurs plus ou moins épaiſſes, ſuivant le prix ; mais il eſt toujours néceſſaire que la laine ſoit parfaitement purifiée & nettoyée.

Paſſons aux étoffes de ſoie. J'ai déjà dit que pendant tout le cour du ſeizieme ſiecle on en fabriquoit très peu en France, parce qu'on n'y cultivoit point encore la matiere premiere de ces étoffes, & qu'étant dans le cas de la tirer des pays étrangers, elle étoit rare & fort chere : elle arrivoit toute préparée & déjà teinte. Dès ce temps-là, les ſoies des Indes, de Perſe & de la Chine, étoient les plus eſtimées ; mais il en venoit auſſi de Sicile & d'Italie. Cependant on avoit, au ſeizieme ſiecle, déjà établi un aſſez grand nombre de manufactures de ſoie ; on y faiſoit des damas, des ſatins, des taffetas, des velours, des pannes qui ſont la moindre eſpece de velours, des droguets ou ferrandines, & peut-être même des moires.

Les *damas*, qui tirent leur nom de la ville

ville de Damas en Syrie, ſont une étoffe de ſoie dans laquelle s'éleve, ſur un fond de ſatin, un deſſin rélevé, & qui ordinairement repréſente des fleurs. Au ſeizieme ſiecle, on fabriquoit déjà de ces damas en France, à Lyon & à Tours; mais ceux d'Italie, particuliérement de Gênes & de Veniſe, étoient bien plus eſtimés. On ne voyoit guere alors en France de damas de la Chine & des Indes; cependant on y en fabriquoit certainement déjà. Les damas les plus eſtimés & les plus d'uſage étoient les cramoiſis & les violets. On en faiſoit à Veniſe, ſur leſquels on brochoit des fleurs d'or & d'argent. Les manufactures de Lyon en produiſoient même de cette eſpece, mais ceux brochés d'or de Veniſe étoient les plus recherchés. On n'avoit point encore inventé les damas à deux & encore moins à quatre couleurs; cette invention eſt très moderne.

Le *ſatin* eſt une autre eſpece d'étoffe de ſoie fine, très-douce au toucher, & luiſante. Au ſeizieme ſiecle, les plus beaux ſatins venoient de Florence, ceux de la Chine n'étant preſque point alors connus en Europe. Cependant on en fabriquoit déjà à Lyon; mais on ne connoiſſoit par-

tout alors que les ſatins unis*: ce n'eſt que dans le ſiecle ſuivant que l'on a imaginé les ſatins rayés, brochés, & quelquefois à fleurs d'or & d'argent. Cependant il paroît que les ſatins peints de diverſes couleurs, que l'on appelle *furies*, étoient connus, & que l'on en vendoit en France; à préſent ils ſont de contrebande. Le ſatin eſt le genre d'étoffes de ſoie ſur lequel la peinture prend le plus aiſément & tient le mieux.

Le *taffetas* eſt une étoffe de ſoie très-fine, très légere & très-brillante, parce qu'on a été de tout temps dans l'uſage de la gommer pour lui donner du luſtre. Les Savans font dériver le mot taffetas du grec *taphata*, qui veut dire faire du bruit, parce que les taffetas, ſur-tout quand ils étoient fort gommés, faiſoient du bruit quand on les preſſoit ou qu'on les agitoit. Mais depuis le dix-ſeptieme ſiecle, on a trouvé le moyen de faire des taffetas moins fortement gommés, qui ne font pas tant de bruit. Il eſt cependant toujours indiſpenſable de luſtrer le taffetas, ſans quoi il n'auroit aucun éclat, & d'ailleurs ſeroit trop aiſé à déchirer. Avant que nos manufactures de ſoie euſſent pris le plus haut vol, les taffetas de Florence

& d'Angleterre étoient les plus eſtimés. A préſent tous les taffetas qui ſe conſomment en France, ſe fabriquent dans le Royaume, principalement à Lyon ; mais on a conſervé aux différentes eſpeces de taffetas les noms de leur origine. Ainſi l'on appelle toujours *taffetas de Florence*, les plus minces, qui ne ſervent communément qu'à faire des doublures de robes de femmes, & *taffetas d'Angleterre*, les plus forts, dont on ſe ſert le plus volontiers pour les habits, les meubles & les rideaux. Les taffetas des Indes ſont légers, mais d'aſſez mauvaiſe fabrique; ceux de la Chine ſont meilleurs : on y en fait de toutes ſortes de couleurs, de peints, de rayés. Les plus forts de ces taffetas ſont nommés en France *pekins*, & la maniere de rayer les taffetas à la Chine a été adoptée dans nos manufactures; c'eſt ce que nous appelons *taffetas chinés*.

Les *velours* ſont très-anciennement connus en France, du moins les trouve-t-on nommés dans nos plus vieux manuſcrits, & l'on conçoit bien que l'étymologie de ce mot vient de ce que l'étoffe qui porte ce nom eſt velue. En effet, on laiſſe, d'un côté, le poil ſortir à un certain point, & on ne le tond que pour rendre parfai-

tement égal, & l'étoffe douce & brillante. De l'autre côté, que l'on appelle *l'envers*, le tiſſu de l'étoffe eſt extrêmement fort & ſerré. Il y a cependant, à cet égard, de la différence entre les velours; ceux qui ſont les plus forts, ſont les plus eſtimés. On appelle ceux-là *velours à quatre poils*. Il y en a à trois poils, à deux & demi; ceux qui ſont au-deſſous s'appellent *petits velours*. En général, les velours ſont difficiles à fabriquer, & ils exigent qu'on y emploie beaucoup de matiere & de peine; c'eſt ce qui fait que les velours ſont les plus chers de toutes les étoffes de ſoie, même quand ils ſont pleins, à plus forte raiſon quand ils ſont à ramages, ciſelés, & de diverſes couleurs. Il paroît qu'il y a longtemps que l'on fait des velours de cette derniere eſpece; mais on ne l'employoit autrefois que pour meubles, & ce n'eſt que de nos jours que l'on s'eſt aviſé d'en faire des habits. Le ſort des velours a été pareil à celui des autres étoffes de ſoie; ceux d'Italie ont d'abord eu la préférence; mais enfin ceux de France l'ont emporté ſur eux. Les ſeuls velours de Gênes conſervent quelque prétention à la préférence ſur les nôtres. On fait depuis quelques années des étoffes ſans ſoie, que l'on appelle

velours de coton. C'eſt une nouvelle invention, & l'on étoit bien éloigné de connoître au ſeizieme ſiecle ce genre d'étoffe : cependant on connoiſſoit *la panne* & *la peluche.* Cette derniere eſt veloutée, & ordinairement toute de laine; cependant on en fait auſſi toute de ſoie; auſſi il y a des ſatins que l'on laiſſe peluchés d'un côté; mais ce n'eſt pas en meubles que l'on emploie ces ſortes d'étoffes, non plus que la panne, qui n'eſt qu'un velours dont la ſoie eſt plus commune, & la fabrique moins ſoignée. Ce que l'on appelle *velours d'Utrecht*, eſt encore au deſſous de la panne. Les Tapiſſiers en font ſouvent uſage pour couvrir des chaiſes aſſez communes, dont l'étoffe a beſoin d'être ſolide. On fait du velours d'Utrecht ciſelé, mais toujours d'une ſeule couleur. Le nom de velours d'Utrecht vient du lieu où cette étoffe a été inventée; mais à préſent elle ſe fabrique toute en France. La *moquette* eſt encore une étoffe velouteé dans laquelle il n'entre point de ſoie. La tiſſure fonciere eſt ordinairement de fil de chanvre; on y mêle des fils de coton, de lin & de laine de diverſes couleurs, & on leur fait repréſenter différens deſſins. Les Tapiſſiers en font grand uſage pour garnir des banquettes,

des chaiſes, des fauteuils, des tabourets, & même pour des tapis de tables & de pieds. Il faut obſerver que les *velours ras* ne different en rien des velours pleins, ſinon en ce que les poils ſont rabattus & rattachés, & ne paroiſſent pas ſi veloutés au dehors.

Il y a encore beaucoup d'autres étoffes de ſoie aſſez anciennement connues; mais je ne crois pas que le *gros de Tours* le fût au ſeizieme ſiecle. C'eſt une eſpece de gros taffetas plus fort & plus épais que les autres. Il y en a que l'on appelle *gros de Naples*, ce qui donne lieu de croire qu'elles ont été d'abord fabriquées dans ce pays-là. C'eſt l'eſpece d'étoffe de ſoie la plus propre à faire le fond des robes ou des meubles brochés en ſoie de différentes couleurs & de différens deſſins, même mêlés d'or & d'argent. C'eſt auſſi le meilleur fond ſur lequel on puiſſe broder en ſoie ou en or. Le *tabis* n'eſt qu'un gros taffetas luſtré & ondé par le moyen de la calandre. La mohere, que l'on appelle communément *moire*, eſt ondée de même, & l'étoffe en eſt plus forte. Le tabis eſt connu depuis très-long-temps en France; mais la moire eſt originaire d'Angleterre, & l'on prétend que celle de ce pays-là eſt encore la plus belle & la meilleure de l'Europe.

Il y a un grand nombre de petites étoffes qui ne ſont qu'en partie de ſoie, tel que le *burat*, qui eſt moitié ſoie & moitié laine ; le *fleuret*, qui eſt compoſé de bourre de ſoie ou filoſelle, que l'on file comme la ſoie, & d'autres petites étoffes de ſoie que l'on appelle *droguets*, parmi leſquelles il y a en d'aſſez jolies. Ces étoffes & les burats s'appeloient autrefois *ferrandines*, & les ouvriers qui les faiſoient, *Ferrandiniers*. Ils formoient une Communauté particuliere, qui ſubſiſte encore, & qui a été jointe à celle des Gaziers. C'étoient les Ferandiniers qui fabriquoient les *étamines* & les *griſettes*, ou toutes de ſoie, ou toutes de laine, & quelquefois mêlées de l'une & de l'autre. Les griſettes étoient d'un ſi grand uſage autrefois, qu'elles ont donné le nom à une claſſe toute entiere de citoyennes. Ce ſont les petites Bourgeoiſes, qui, par modeſtie, ou ſincere, ou affectée, ou preſcrite, n'oſant porter des habits d'une couleur éclatante, s'habilloient de ces étoffes griſes & d'une grande propreté, de ſorte qu'elles paroiſſoient plus modeſtes, mais pas moins jolies. Leurs meres, au contraire, portoient de l'étamine d'une couleur toujours plus ſérieuſe, noire, ou au moins brune.

Comme ces vieilles Bourgeoiſes étoient ſéveres, ou du moins critiques, malignes & bavardes, on diſoit communément, que quelqu'un avoit *paſſé par l'étamine*, quand il avoit été fortement critiqué & quelquefois injurié.

La *gaze* eſt le tiſſu ou de fil, ou de ſoie le plus clair & le plus léger; elle n'eſt capable de cacher, d'échauffer, de défendre des injures de l'air, ni d'intercepter la vue des objets qu'elle couvre, à moins qu'elle ne ſoit doublée; mais d'ailleurs elle eſt par elle-même ſuſceptible de toutes ſortes d'ornemens; elle peut être teinte, peinte, brochée, entre-mêlée de ſoies de différentes couleurs, & de traits d'or & d'argent. On en voit de toutes ces eſpeces. La fabrique de la gaze eſt fort difficile & aſſez délicate. Cependant il y a longtemps qu'elle eſt connue, car les femmes Grecques de l'Iſle de Cos, dans l'Archipel, en faiſoient uſage pluſieurs ſiecles avant Jéſus-Chriſt. Pline le Naturaliſte nous a conſervé le nom de celle qui inventa la gaze; elle s'appeloit *Pamphila*, & l'Auteur Latin dit en riant qu'elle avoit trouvé un joli ſecret, celui de montrer les femmes toutes nues. Un Auteur comique Latin appelle la gaze *un tiſſu de vent.*

Quoi qu'il en ſoit, elle devint à la mode à Rome, à la vérité dans le temps où les mœurs étoient le plus corrompues. Il y a probablement auſſi long-temps que l'on fabrique de la gaze à la Chine & dans les Indes. Il nous en vient beaucoup de ce pays-là; elle eſt très-belle & très-fine. Les gazes de Paris ſont reconnues ſans contredit pour les meilleures de l'Europe.

Nos plus anciens Livres françois font mention des *brocards* d'or & d'argent, c'eſt-à dire, des étoffes brochées avec des lames ou des fils de ces précieux métaux. Auſſi-tôt que la ſoie eſt devenue commune, on l'a fait ſervir de baſe & aux fils d'or & aux brocards: au reſte, ce nom n'eſt plus uſité, & on ſe ſert plutôt aujourd'hui de celui d'étoffe d'or & d'argent, ſoit qu'on les emploie en vêtemens ou en ameublemens. Dans les temps les plus reculés, on ne faiſoit que de ſimples *toiles* toutes d'*or* ou toutes d'*argent*; les plus magnifiques étoient d'*or friſé* ou en *bouillons*; on en fabriquoit à Lyon & à Paris. A ces toiles ont ſuccédé les brocards, & à ceux-ci les riches étoffes que nous voyons aujourd'hui. Il n'y a pas encore bien long-temps que l'on n'y

employoit que de l'or & de l'argent traits, filés ſur ſoie ; mais depuis moins de cinquante ans, on y a joint de petites lames d'or ou d'argent brillant que l'on appelle *paillettes*. Elles donnent beaucoup plus d'éclat à l'étoffe, mais auſſi elles en alterent, dit-on, la ſolidité, parce qu'elles ne peuvent pas par elles-mêmes tenir ſolidement. Nous avons même vu de nos jours de ces paillettes ou paillons en or de différentes couleurs.

Je viens de parcourir les différentes eſpeces d'étoffes de ſoie plus ou moins riches que l'on peut employer aux ameublemens. Quelque précieuſes qu'elles ſoient par elles-mêmes, elles peuvent encore acquérir un nouveau degré de magnificence, au moyen de la broderie & du galon dont on les orne quelquefois.

L'Art de la *broderie* eſt très-ancien : les Grecs en attribuoient l'invention à Minerve, auſſi bien que celle de la tapiſſerie ; mais, ſelon toute apparence, on a confondu ces deux Arts, du moins celui de la broderie a été connu bien avant l'autre. Il y a de différentes eſpeces de broderies, tant pour la matiere que l'on y emploie, que pour la façon.

On brode avec de la laine ſur le drap, la ſerge & la toile ; & cette eſpece de broderie étoit la plus uſitée avant que la ſoie fût auſſi commune en Europe qu'elle l'eſt à préſent ; & l'on trouve encore dans les vieux châteaux, des garnitures de lits, des rideaux de fenêtres, des portieres, & même des fauteuils ainſi brodés. Au ſeizieme ſiecle, on brodoit déjà en ſoie paſſée des deux côtés de l'étoffe, & on connoiſſoit la diſtinction de la broderie relevée en cordonnet, en chaînette, ou en chenille, d'avec celle en ſoie plate : celle-ci eſt beaucoup plus belle, & coute auſſi plus de peine. Les broderies qui nous viennent de la Chine & des Indes, ſont toutes de cette eſpece, & nous avons encore bien de la peine à les imiter parfaitement. Enfin on fait depuis aſſez long-temps des broderies paſſées en fils traits d'or & d'argent. Quoique le procédé des Tireurs d'or & d'argent ait été bien perfectionné depuis deux ſiecles, il étoit déjà connu au ſeizieme ; il y a même long-temps que l'on mêle de petites lames d'or & d'argent aux fils de la broderie ; on les attache avec ces fils mêmes, & on les nomme *paillettes* : elles rendent la broderie beaucoup plus brillante,

toutes les broderies paſſées ſe travaillent ſur un métier. Nos Dames connoiſſent parfaitement la forme de celui qui eſt uſité de temps preſque immémorial; c'eſt un carré long : on s'en ſert encore; mais il y a certains ouvrages pour leſquels on a adopté la forme des métiers uſités dans le Levant; ils ſont ronds, c'eſt pourquoi on les appelle *des tambours*. Indépendamment des broderies paſſées, il y en a d'appliquées: ces dernieres ſe font ſur de la groſſe toile; on les applique, & on les coud enſuite ſur les meubles ou les habits, comme du galon, mais avec aſſez de ſoins & de précautions pour qu'on puiſſe croire qu'elles ſont paſſées. Le velours eſt plus avantageux, par ſes longs poils, pour cacher ces coutures, que les étoffes unies. Cette eſpece de broderie étoit autrefois fort en uſage, ſur-tout pour les lits de parade & les dais; les principaux morceaux étoient ſoutenus par du carton ou du crin, ce qui la rendoit ſaillante & relevée: dans cet état, on l'appeloit *cartiſane*; mais aujourd'hui on emploie, même pour les meubles, des broderies bien plus légeres. Les Brodeurs ont formé à Paris une Communauté aſſez nombreuſe, qui

s'eſt fait honneur de porter le titre de *Chaſubliers*, parce qu'elle étoit en poſſeſſion, non ſeulement de broder, mais même de tailler les ornemens d'égliſe.

On brode quelquefois avec de l'or faux; mais cela eſt aſſez rare, parce que la matiere ne mérite pas la peine de l'ouvrier. On emploie plutôt l'or faux en *galons*; mais je ne crois pas que cette falſification fût uſitée au ſeizieme ſiecle; elle eût été trop aiſément reconnue, les ouvriers de ce temps-là n'étant pas aſſez habiles pour cacher une pareille fraude. Nous en ſavons davantage aujourd'hui; les réglemens ne défendent pas abſolument l'uſage du galon faux, mais ils pourvoient du moins à ce qu'on ne le confonde pas avec les galons d'or & d'argent fins. C'eſt avec ceux-ci que les Tapiſſiers ornent les beaux meubles, ou du moins qu'ils les ornoient autrefois, car les meubles galonnés d'or & d'argent ſont bien paſſés de mode; on emploie pour les meubles les petits galons de ſoie & les franges de la même eſpece, mais rarement à préſent les franges d'or & d'argent. Ceux qui font les galons, franges & rubans de ſoie, & que par cette raiſon on appelle *Rubaniers*, forment une Communauté de métiers an-

er d'autres rubans. On convint que es nôtres réuniſſoient à la bonté de a fabrique le choix des couleurs les plus gréables, & des deſſins du meilleur goût. Cependant il n'y a pas encore bien des nnées que des François & des Fran-oiſes, faiſant eux-mêmes tort à cette éputation de bon goût, ſi juſtement ac-uiſe par leur Nation, s'imaginerent ue les rubans d'Angleterre étoient mieux abriqués, mieux moirés, mieux luſtrés ue les nôtres; ils voulurent abſolument n avoir, quoiqu'ils fuſſent de contre-ande, & peut-être par cette raiſon ême. Après avoir cherché inutilement à oppoſer à ce caprice, les ouvriers Fran-ois ont pris le parti de fabriquer des ubans dans le goût de ceux d'Angleterre. On les a appelés *rubans anglois*, & ette épithete a ſuffi pour les faire trou-er beaux, juſqu'à ce qu'on ait oublié la ode paſſagere qui avoit forcé de leur onner ce nom.

La derniere eſpece de tapiſſeries dont ai à parler, eſt celle des *cuirs peints*, orés & argentés: il eſt aſſez difficile de xer l'époque préciſe de l'établiſſement de urs manufactures; ce qu'il y a de cer-ain, c'eſt que les premieres fabriques n ont été élevées dans les Pays-Bas;

mais c'eſt dans le dix-ſeptieme ſiecle qu'elles ont été pouſſées à un grand degré de perfection. Les premiers cuirs ne furent qu'argentés, enſuite on trouva les moyens de les dorer, & actuellement on y peint des fleurs, des fruits, & même des perſonnages. Les peaux de veau, de chevre & de mouton, préparées, ſont la matiere de ces tapiſſeries; les procédés de leur fabrique ſont fort multipliés, & quelques-uns ſont aſſez curieux; mais je n'haſarderai pas d'entrer ici dans ce détail; je me contenterai de dire qu'elles paſſent d'abord entre les mains des Tanneurs & des Peauſſiers qui les ramolliſſent, les corroient, les battent, les détirent, &, les ayant bien couſues enſemble, les placent dans des cadres où l'on peut les peindre & les argenter. On les enduit enſuite d'une colle à laquelle s'attachent l'argenture & la peinture; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que, lors même qu'on veut que le cuir ſoit doré, il faut auparavant l'argenter. Pour le dorer, on ne ſe ſert ni d'or ni de de cuivre, mais d'une compoſition de différentes gommes dans leſquelles il entre de l'aloès, & qu'on applique avec les doigts ſur les endroits qui doivent recevoir la couleur d'or. Ce n'eſt qu'au

ſoleil

ſoleil & à l'air qu'on fait ſécher cette ſorte de peinture, ſur laquelle on paſſe un vernis clair.

L'ouvrage le plus conſidérable dont s'occupent les Tapiſſiers après les Menuiſiers, ſont les lits, dont toutes les parties doivent être travaillées par eux: je vais les examiner légérement les unes après les autres. Le fond d'un lit eſt à préſent ordinairement de ſangles, mais c'eſt une invention moderne; autrefois la paillaſſe ou les matelas portoient ſur des barres de bois. Le Tapiſſier n'a rien à faire à la vraie paillaſſe, qui n'eſt compoſée que d'un ſac de groſſe toile écrue qu'on remplit de paille ou de feuilles ſeches; mais à préſent on y ſubſtitue ſouvent des ſommiers de crin qui ſont moins épais & piqués par le Tapiſſier. Le crin eſt une marchandiſe dont les Tapiſſiers font un grand uſage, non ſeulement pour les lits, mais auſſi pour rembourrer les canapés, fauteuils, chaiſes, rabourets, &c. Les Bourreliers & les Selliers, les Broſſiers & les Boutonniers l'emploient auſſi, quelquefois plat, c'eſt-à-dire, tel qu'on le tire de l'animal, mais le plus ſouvent travaillé & friſé, & pour lors il ſe nomme *crin crépi*. C'eſt communément la queue de cheval qui fournit le

meilleur crin ; celui qu'on tire de la queue des bœufs & des vaches eſt quelquefois employé crépi ou friſé, mais il eſt bien moins bon. Sur la paillaſſe ou le ſommier ſe placent les matelas, dont l'enveloppe eſt ordinairement de coutil & quelquefois de toile blanche, fine & forte, telle que la futaine ; le dedans eſt rempli de laine cardée plus ou moins fine, ſuivant la délicateſſe des perſonne & le prix qu'elles veulent y mettre. On fait auſſi des matelas de bourre, qui n'eſt que la groſſiere partie de la laine arrachée avec le peigne, ou coupée avec les ciſeaux lorſqu'on travaille les étoffes. Cette bourre entre dans beaucoup d'autres ouvrages dépendans de l'Art du Bourrelier, & de ceux du Sellier & du Tapiſſier. Il paroît que les matelas ſont connus de toute ancienneté. Il n'en eſt pas de même des lits de plumes, des couſſins, des oreillets & traverſins remplis de cette matiere. L'origine de cette commodité n'eſt pas fort ancienne ; certainement ces parties de nos lits étoient en uſage avant le ſeizieme ſiecle. Probablement ceux qui habitent les pays froids ont couché les premiers ſur des lits de plumes ; mais dans les climats chauds ou tempérés, on s'eſt

bientôt apperçu qu'ils communiquoient une trop-grande chaleur au corps, & l'on a pris le parti de les placer du moins entre deux matelas, laiſſant aux peuples de l'Allemagne & des pays ſeptentrionaux l'habitude de ſe repoſer ſur des lits de plumes, & même de ſe couvrir d'un lit de même eſpece. La plume ſe tire des cignes, des canards, & de quelques autres oiſeaux, mais particuliérement des oies; la plume la plus fine eſt nommée *duvet*, & c'eſt celle qu'on arrache à ces animaux dans certains temps, avant que les tuyaux aient pris leur groſſeur. On emploie auſſi l'*édredon*, qui eſt le duvet très-fin d'un certain carnard ſauvage. Cette plume nous vient des pays du Nord; elle ſe met entre deux ſatins ou deux taffetas, & ſert ainſi de couverture; elle communique une chaleur conſidérable, mais très-douce: ce luxe ne remonte pas, pour la France, plus haut que le dix-ſeptieme ou dix-huitieme ſiecle. Il eſt aſſez ſingulier que le commerce des plumes ſoit attribué, à Paris, aux Marchands de fer en gros, qui vendent auſſi les laines & les toiles qui compoſent nos matelas.

J'ai déjà dit que nos *couvertures* étoient de laine, & qu'elles ſe travailloient dans

des fabriques particulieres ; de nos jours on a porté le luxe juſqu'à en faire de ſoie. Les courtes-pointes ſont des couvertures de parade qui enveloppent le lit en entier & tombent fort bas. Elles ſe font communément de la même étoffe que celle employée pour le ciel, les bonnes graces & les autres ornemens extérieurs du lit. Il ne me reſte plus à parler que des draps qui ſont fournis & travaillés par la Lingere & ſes ouvrieres. La toile qu'on emploie pour les draps du lit, eſt plus ou moins fine & toujours de chanvre ou de lin ; ceux de chanvre ſont groſſiers ; mais il s'en fait de toile de lin d'une grande fineſſe ; & dès le ſiecle paſſé, les Tiſſerands avoient pouſſé la perfection de leur métier juſqu'à faire des toiles de lin extrêmement fines & d'une aſſez grande largeur pour que les draps les plus amples fuſſent ſans coutures. On n'emploie point aux draps, aux rideaux de fenêtres & aux différens meubles du reſſort du Tapiſſier, les toiles ouvrées, elles ſont réſervées pour le linge de table ; mais celles qui ſont unies ſervent également à faire des draps & des chemiſes ; cependant on fait auſſi des chemiſes de toile de coton, qui ont cette bonne qualité de s'imbiber de la ſueur, & de ne la

plus laiſſer échapper juſqu'à ce qu'elles aient été au blanchiſſage. La toile de chanvre a été connue des premiers Gaulois, & celle de lin l'a été des Hébreux; l'uſage nous en eſt venu par les Romains. Depuis deux cents ans, on a fort perfectionné en France le talent de faire des toiles; il s'en fabrique dans la plupart de nos Provinces, ſur-tout en Bretagne, en Normandie, & dans la Flandre Françoiſe. Les belles toiles que nous employons s'appellent encore *toiles de Hollande*, non qu'elles ſoient à préſent fabriquées dans les Provinces-Unies, mais parce que, tiſſues en Flandre ou en France, elles ſont ou étoient ci-devant envoyées en Hollande pour y être blanchies. Je n'ai plus rien à dire ſur l'Art du Tapiſſier, ſinon que pour ſon travail il a beſoin de recourir aux Cloutiers pour les broquettes qui lui ſervent à attacher les tapiſſeries, pour les clous à tête dorée qu'il emploie pour les canapés, les fauteuils & les chaiſes, & pour les clous à crochets dont il ſe ſert dans nombre d'occaſions. Le Rubanier lui eſt néceſſaire & lui fournit les rubans de ſoie ou de fil dont il ne peut ſe paſſer, & l'Epinglier & Aiguillier lui fournit les différentes aiguilles & épingles, qui ſont pour lui des outils très-néceſſaires. Les

épingles dont le travail eſt curieux, ſont de laiton ou cuivre jaune; les aiguilles, d'acier fin; les clous, de toute eſpece de fer.

Après avoir fait connoître tout ce qui fait l'objet des travaux du Tapiſſier, je dois revenir au Menuiſier, pour voir quels ſont les meubles auxquels il travaille; quoiqu'il ne les faſſe pas toujours ſeul, il n'eſt pas moins employé dans cette partie que pour les boiſeries adhérentes aux bâtimens. Les premiers de tous ces meubles ſont les ſiéges. Ils ont été connus de tout temps, à peu près dans la forme des nôtres; les Grecs & les Romains s'aſſeyoient comme nous, & non à la façon des Orientaux; mais il paroît que les Anciens ne connoiſſoient que les bancs, les eſcabelles à quatre pieds, & les trépieds qui ne ſont qu'à trois. Les ſiéges de nos anciens François n'étoient guere plus commodes. On voit encore à Saint Denis la chaiſe du Roi Dagobert, qui n'eſt pas de bois, mais de métal, creuſe à l'endroit où l'on doit s'aſſeoir, probablement pour y mettre un couſſin, mais qui ne tenoit point au ſiége. Elle a des accoudoirs, & point de doſſier. Charlemagne eſt repréſenté ſur d'anciens monumens, aſſis à peu près de même; mais il paroît que ſon ſiége étoit pliant,

& qu'on le portoit à ſa ſuite. Ce n'eſt qu'au quatorzieme ſiecle que l'on commence à voir des doſſiers aux ſiéges de nos Rois, & au quinzieme, des fauteuils ſemblables aux nôtres; ils étoient de bois couvert de cuir, & ornés de gros clous dorés. On montre encore dans la ville épiſcopale de Conſtance, en Allemagne, la ſalle où ſe tint le Concile général, & dans cette ſalle le fauteuil qu'occupoit l'Empereur Sigiſmond, mort en 1437. Il eſt comme je viens de le dire, & le ſiége en eſt très-élevé; probablement on mettoit une eſtrade & des couſſins ſous les pieds du Prince qui y étoit aſſis. Les ſiéges des particuliers n'étoient ſûrement pas plus magnifiques ni plus commodes. Ce ne fut que ſous le regne de François I, temps où tous les Arts reprirent une nouvelle vigueur, que l'on commença à faire des meubles travaillés en bois avec recherche & élégance, & que l'on garnit les ſiéges d'étoffes plus ou moins précieuſes.

Les *tables* de nos peres étoient de la plus grande ſimplicité. Ce n'étoient que des planches placées ſur des treteaux, tandis que les Anciens ſculptoient les leurs, auſſi bien que les lits ſur leſquels ils ſe couchoient pour manger, & les ornoient d'i-

voire & de métaux précieux. A la renaiſſance des Arts, on en uſa de même en France; & ce fut alors auſſi que l'on commença à faire de belles armoires & bien d'autres meubles qui étoient inconnus aux Anciens. Enfin, on en eſt venu à diſtinguer les tabourets ou ployans, les banquettes garnies, les chaiſes ou ſiéges à dos & ſans bras, & les fauteuils également garnis. Le Menuiſier ne fait que les bois de toutes ces eſpeces de ſiéges, encore les Tourneurs en bois travaillent-ils quelquefois à en arrondir les bâtons; mais le Menuiſier eſt en poſſeſſion de faire tous les autres ornemens, ſur-tout quand le bois n'eſt pas trop dur & peut être travaillé avec les outils dont les Menuiſiers ſe ſervent ordinairement. La plupart du temps il prépare les ſiéges à recevoir l'étoffe que le Tapiſſier doit y attacher, car, au moins depuis deux cents ans, au lieu de placer des couſſins ſur les chaiſes de bois, on les rembourre, & on les couvre d'étoffe. Il n'y a plus que les ſiéges de cannes, ſur leſquels on met des couſſins portatifs. Pour ceux-là ils ſont entiérement à la diſpoſition du Menuiſier; car c'eſt ordinairement lui ou des gens tout-à-fait à ſes ordres, que l'on appelle *Canniers*, qui arrangent la

canne ſur les ſiéges. L'uſage de ceux de cannes n'eſt pas ancien en France. Il n'y a pas un ſiecle qu'il nous eſt venu des Indes & de la Chine, par la Hollande. Ce que l'on appelle *cannes*, ſont des filets étroits, coupés longitudinalement ſur de gros roſeaux des Indes, que l'on appelle *bambous*. On applique ces filets ſur la partie du ſiége & ſur le doſſier des chaiſes & des fauteuils, en les attachant par les deux bouts au bois du ſiége, & les croiſant les uns ſur les autres, de maniere cependant qu'ils laiſſent du vuide entre eux ; les fauteuils de cannes étant proprement arrangés, peints, vernis, & quelquefois même dorés, préſentent un coup-d'œil agréable. On prétend qu'ils ſont plus frais & plus commodes pour les gens de cabinet, que les ſiéges garnis d'étoffe ; d'ailleurs ils ſont plus légers, plus aiſés à porter. Cependant ils ont perdu cet avantage auſſi-tôt que l'on a donné des formes plus agréables & plus de légéreté aux chaiſes & aux fauteils garnis, ſur-tout depuis l'invention très-récente des chaiſes & des fauteuils en cabriolet.

Sans m'arrêter aux chaiſes de paille, dont l'uſage eſt abandonné au peuple, ou du moins aux gens peu fortunés, & dont le

bois ſe fabrique chez les Tourneurs, je paſſe à des ſiéges de nouvelle invention qui n'étoient point connus au ſeizieme ſiecle, mais que leur extrême commodité a fait infiniment rechercher depuis. Je ne ferai que les nommer, leurs formes étant d'ailleurs aſſez connues. Ce ſont les bergeres, les ducheſſes & les chaiſes longues. Une autre eſpece de ſiége qui tient le milieu entre le fauteuil & la banquette, c'eſt le canapé ou lit de repos, inventé au dix-ſeptieme ſiecle; en en changeant un peu la forme, on en a fait le ſopha, & enfin l'ottomane, imitation aſſez imparfaite & dégénérée des ſiéges qui garniſſent les appartemens intérieurs des maiſons turques.

J'ai dit qu'il y avoit une partie des lits qui étoit réſervée au Menuiſier; c'eſt celle du bois de la couchette, anciennement appelée *châlis, du ciel* ou *pavillon du lit*, & des colonnes quand il y en a. Ce ſont ces parties qui décident de ſa forme, & ce ſont elles qui donnent les noms aux différens lits dont on ſe ſervoit autrefois, & dont on ſe ſert à préſent. Au ſeizieme ſiecle, les Dames ne connoiſſoient que les grands lits à colonnes. On les élevoit quelquefois ſur une eſtrade, & on les ſéparoit

du reſte de la chambre par une baluſtrade. Cette derniere circonſtance affichoit la prétention à la grandeur & à la magnificence ; mais à cela près, tous les lits des nobles ou bons bourgeois avoient la même forme. Aujourd'hui ce n'eſt plus cela. A nos anciens lits à la françoiſe, on en a ſubſtitué d'autres en pavillon, à la ducheſſe, à l'ange, à la polonoiſe, & à la chinoiſe. Quant aux lits des hommes ſeuls & garçons, ils ſont plus petits & d'une plus grande ſimplicité. On en faiſoit autrefois à tombeau ; ils ne ſont plus de mode. On les fait à colonnes ou à pavillon ; de plus aiſés & de plus légers encore ſont deſtinés à ceux qui voyagent & qui vont à l'armée. On les rend portatifs & très-plians, & l'on eſt même parvenu à les faire entrer dans des coffres & dans des malles qui ne ſont point exceſſivement peſantes.

Remontons au ſeizieme ſiecle, pour voir comment les *tables* de menuiſerie ſe ſont perfectionnées. Celles à manger devant être couvertes de nappes, ſont reſtées dans une aſſez grande ſimplicité. On ne s'eſt appliqué qu'à les rendre ſolides & aiſées à ſe plier & à ſe tranſporter. Mais celles à écrire ont paru ſuſceptibles d'ornemens de toute eſpece, qui leur

ont été fournies par l'Ebéniſte, & quelquefois par le Fondeur en cuivre. Enfin, au dix-ſeptieme & au dix-huitieme ſiecles, elles ont été tranſformées en bureaux avec leur ſerre-papiers, & en ſecrétaires. On a raffiné ſur leurs commodités & leur magnificence.

L'amuſement du jeu tient un rang ſi diſtingué entre ceux de la ſociété, que les tables à jouer ſont un des objets dont un Menuiſier habile doit s'occuper de préférence. Il paroît eſſentiel qu'elles ſoient propres & bien faites. Les tables de billard demandent des attentions particulieres : mais ce jeu n'a été connu à la Cour que ſous le regne de Louis XIV. Ce n'eſt auſſi que depuis ce temps-là qu'on a fait des tables particulieres pour les différens jeux de carte & autres : on n'y faiſoit pas tant de façons dans les Cours d'Henri IV & de Louis XIII.

Les tables de toilettes, les tables de nuits, les tables à écrans, les tablettes, les encoignures & les chiffonnieres ſont encore des inventions modernes. Mais il y a long-temps que les Menuiſiers font des meubles fermans, que nous appelons aujourd'hui *armoires*, *commodes*, *coffres & coffrets*. J'ai déjà dit qu'on ap-

peloit très-anciennement les Menuiſiers *Huchiers*, parce qu'ils faiſoient des huches, qui étoient les plus anciennes armoires de nos peres. Les bonnes gens y gardoient leur farine & leurs proviſions ; depuis, les Gentils hommes & les Militaires ont appelé leurs huches, *armoires*, parce qu'ils y renfermoient leurs armes les plus précieuſes, pour les préſerver de la rouille. Enfin, le nom d'*armoire* eſt devenu commun à tous les meubles fermans & propres à renfermer quelque choſe que ce ſoit. J'ai déjà dit que les Menuiſiers faiſoient entrer dans la conſtruction générale des boiſeries de l'intérieur d'un appartement, des armoires qui ne pouvoient être enlevées ſans détériorer l'édifice. Ce n'eſt point de celles-là dont il s'agit ici, mais de celles abſolument portatives. Les Menuiſiers du ſeizieme ſiecle les regardoient comme leurs chef-d'œuvres. Il les faiſoient, comme on les fait encore aujourd'hui, de bois de noyer, & les décoroient de beaux panneaux à l'extérieur. Les armoires que l'on s'attachoit le plus à orner, étoient celles que l'on faiſoit ſervir de buffet dans les ſalles à manger. Tous les jours, aux heures des repas, on les ouvroit & on

y voyoit étalé tout ce que le Maître de la maiſon avoit de plus beau en argenterie, & rarement ſervoit-elle à autre choſe qu'à être ainſi montrée; à préſent, par une magnificence mieux entendue, on ſe fait honneur de ſa vaiſſelle, en la faiſant ſervir; mais les buffets ſont toujours utiles pour ſerrer différentes choſes & éviter la peine de les apporter de plus loin dans la ſalle à manger.

Ce que nous appelons aujourd'hui *commodes* étoit ſans doute connu de nos peres, mais je ne crois pas que le mot l'ait été. C'eſt ce que l'on appeloit autrefois *bas d'armoire ou armoire baſſe*, avec cette différence, qu'au lieu que les bas d'armoires ſont à rayons ou tablettes, les commodes ſont à tiroirs. Le nom de ce meuble indique ſon uſage & une partie de ſon mérite: il eſt plus ou moins précieux ſuivant les ornemens que l'on veut y ajouter.

Enfin, les Menuiſiers ſont encore en poſſeſſion de faire les coffres-forts; ils faiſoient même autrefois tous les autres: ce ne fut qu'à la fin du ſeizieme ſiecle, en 1596, que l'on établit une Communauté à part des *Coffretiers-Malliers*. Au contraire, on n'a point ſéparé l'Art

de l'ébéniſterie de celui de la menuiſerie. L'*ébéniſterie* n'étoit preſque point connue au ſeizieme ſiecle; ainſi, quoiqu'elle ſoit aujourd'hui très-étendue & très-perfectionnée, j'en dirai très-peu de choſe. Cet Art eſt fondé principalement ſur la connoiſſance que nous avons acquiſe d'une infinité de bois étrangers, dont les couleurs brillantes ou la bonne odeur nous ont engagés à nous ſervir, ſinon pour fabriquer tout-à-fait, au moins pour orner & revêtir nos meubles de menuiſerie. Depuis, nous avons reconnu que l'Europe & la France même nous fourniſſoient des bois auſſi agréables à employer que ceux que nous allions chercher ſi loin. Nous avons fait une autre découverte; c'eſt qu'à la faveur de quelques procédés nous pouvions teindre les bois ordinaires de toutes ſortes de couleurs & de nuances. Avec ces facilités, l'ébéniſterie eſt bientôt parvenue au plus haut degré de perfection. Aujourd'hui le Menuiſier ſe contente de faire le corps ou le fond d'un meuble en bon bois fort, mais ordinaire : au lieu de polir la partie extérieure du bois, il la prépare à recevoir le placage que l'Ebéniſte y applique & qu'il fait tenir avec

de la colle forte. Ce placage eſt compoſé de petites tranches de bois précieux, ou d'une ou de pluſieurs eſpeces; c'eſt ce qu'on appelle *pieces de rapport*. On exécute avec elles des deſſins, ſoit en oppoſant les uns aux autres des morceaux de même bois coupés dans des ſens différens, ſoit en rapprochant les uns des autres, des morceaux de bois de différentes couleurs; c'eſt ce que l'on appelle *moſaïques en bois*. Plus les morceaux ſont découpés, multipliés & variés, plus le travail en eſt curieux, ſi d'ailleurs l'ouvrier qui l'exécute y apporte de l'intelligence & du goût. Quelquefois la ſcience de l'Ebéniſte eſt portée au point de former de vrais tableaux; c'eſt ce que l'on appelle *peinture en marqueterie*. C'eſt ainſi que l'Ebéniſte vient à bout de faire ces ouvrages charmans qui ſont regardés & payés, avec raiſon, comme de véritables bijoux précieux, & d'orner des commodes, des tables de toute eſpece, des chiffonnieres, des guéridons, des métiers pour le travail des Dames, des pupitres pour leurs lectures, des écritoires pour leur correſpondance, & des boîtes pour leur toilette. Mais ſi l'Ebéniſte veut rendre ſon travail complet & parfait, il faut qu'il

qu'il s'aide de celui d'un grand nombre d'autres habiles ouvriers, particuliérement du Serrurier, car il doit entrer du fer dans la plupart de ces ouvrages, pour les charnierés, les ſerrures de ſûreté & différens reſſorts que l'on emploie d'autant plus volontiers dans les coffrets d'ébéniſterie, qu'étant déjà précieux par leur extérieur, on eſt auſſi bien aiſe qu'ils ſoient curieux par leur mécanique intérieure. L'ouvrier en cuivre, le Fondeur & le Doreur ſur métaux ne ſont pas moins néceſſaires à l'Ebéniſte. Il faut que l'acier, le bronze & le cuivre qu'ils emploient, ſoient parfaitement polis, s'ils ne ſont bien dorés; quelquefois même on va juſqu'à mettre aux petits coffrets d'ébéniſterie des fermoirs d'argent ou d'or; ce qui établit alors une relation entre l'Ebéniſte & l'Orfévre. Mais le meuble à préſent uſité & inconnu au ſeizieme ſiecle, auquel le plus grand nombre d'ouvriers doit concourir, s'appelle *un néceſſaire*. Ce nom lui convient d'autant moins qu'il devient plus étendu & plus compoſé. Mais, quoi qu'il en ſoit, il faut d'abord que le Menuiſier faſſe la maſſe, &, pour ainſi dire, la carcaſſe intérieure du néceſſaire; qu'il conſtruiſe en bois tous les

compartimens, après avoir pris au juſte les meſures de toutes les pieces qui doivent y entrer. On recouvre enſuite tous ces compartimens de quelque belle étoffe de ſoie, quelquefois même on en marque les bords avec du petit galon d'or ou d'argent : on place un miroir au fond du couvercle; on garnit les compartimens de toutes les pieces de vaiſſelle d'or ou d'argent que l'on croit utiles en voyage; on y joint des flacons de criſtal remplis d'eaux & de pommades pour la ſanté & la propreté, ainſi que des taſſes de porcelaine, &c. Le Coutelier fournit des couteaux & des raſoirs; & à moins que l'on n'ait à part une écritoire propre & commode, on la fait auſſi entrer dans le néceſſaire. On ne manque pas d'y faire tenir des rouleaux de louis dans des coins ménagés avec art & fermés par le Serrurier en reſſorts; enfin l'Ebéniſte met la derniere main au néceſſaire, en revêtiſſant l'extérieur d'un beau placage de bois précieux.

La colle qu'il emploie, eſt ou la colle forte, ou celle de poiſſon; la premiere eſt connue aſſez anciennement & devoit l'être au ſeizieme ſiecle; elle ſe fait avec des rognures de peau d'animal, &, en

cas de beſoin, avec des pieds & des nerfs de bœuf; c'eſt dans les Pays-Bas que les Tanneurs ont commencé à la compoſer. Celle d'Angleterre a long-temps paſſé pour la meilleure; nous avons reconnu qu'elle étoit faite de rognures de peaux, bouillies juſqu'à conſiſtance de pâte molle, & nous avons abandonné celle faite de pieds & de nerfs de bœuf, qui a été la premiere dont nous nous ſoyons ſervis. La colle de poiſſons ſert encore aux Ebéniſtes; ce n'eſt qu'au dix-ſeptieme ſiecle qu'on en a eu connoiſſance; elle ſe fait avec les écailles & peut-être la chair d'une ſorte d'eſturgeon qui ſe pêche dans les lacs & les rivieres de la Ruſſie; les Hollandois & les Anglois nous l'ont apportée d'Archangel: elle a à peu près les mêmes avantages que la colle forte. C'eſt avec ces deux eſpeces de colles que les Ebéniſtes font tenir non ſeulement les bois précieux dont j'ai parlé, mais encore l'écaille fondue, la nacre de perle, l'ivoire & les autres ornemens dont ils embelliſſent leurs ouvrages. Après cela, l'ouvrier n'a plus qu'à répandre ſur ſon travail un vernis tranſparent qui lui donne un luſtre ſans en cacher les beautés.

Les *vernis* en général ſont d'une invention aſſez moderne ; mais ils ont été nouvellement perfectionnés : celui à l'eſprit de vin a cet avantage, qu'il ne donne point ou du moins très-peu d'odeur qui ſe paſſe aſſez promptement. Le fond des vernis eſt toujours une gomme fondue, telle que la térébenthine, la ſandaraque, la colophane, le maſtic, & enfin la gomme gutte & la gomme laque : cette derniere fait la baſe du vernis de la Chine & de celui du Tunquin ; mais on croit que le vernis du Japon a pour baſe une gomme particuliere ; & de nos jours l'on ſe flatte d'avoir découvert la plante qui la produit. La matiere de la laque de la Chine nous eſt plus anciennement & plus certainement connue ; mais apparemment que nous ignorons encore quelques procédés ſur la maniere de fabriquer & d'appliquer ces vernis ; car quoique nous ſoyons dans le cas de rendre juſtice à la beauté des fameux vernis dits *de Martin*, & faits à Paris, ils ne font qu'approcher de ceux de la Chine, & ne leur ſont pas tout-à-fait comparables. Il y a une gomme laque commune que l'on fait entrer dans la compoſition de la cire à cacheter, nommée *cire d'Eſ-*

pagne; mais celle des Indes lui eſt bien préférable ; on l'appelle *laque de Veniſe*, parce qu'avant qu'on eût appris à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, elle nous étoit apportée par les Commerçans de cette ville.

Avant que de quitter entiérement la menuiſerie & l'ébéniſterie, il faut parler de la dorure ſur bois qui s'applique ſur les fauteuils, chaiſes, canapés, tabourets, pieds de tables, conſoles, guéridons, encadremens de paravent, bois de lits, baguettes, inventées depuis peu pour encadrer & faire ſortir davantage les tapiſſeries & les étoffes qui en tiennent lieu, enfin les cadres de tableaux & des miroirs qui ne ſont point attachés dans les boiſeries. La dorure en bois s'applique ſur un fond blanc de détrempe, formé d'une matiere graſſe & gluante qui retient l'or en feuille, qui s'y attache d'autant mieux qu'on le couvre encore d'un vernis clair ou colle. J'ai déjà obſervé que l'ancienne dorure ſur bois, travaillée il y a deux cents ans, étoit ſupérieure à la nôtre, parce qu'on y épargnoit moins l'or ; il en eſt de même de celle ſur métaux, dont j'ai auſſi expliqué le procédé, ainſi que celui de la

fonte en cuivre; elle ſert à une infinité d'ouvrages qui ſont avec juſte raiſon comptés au nombre des meubles; tels ſont les têtes de chenets, les torcheres, les girandoles, les flambeaux, & les candelabres, ſans parler des agraffes & ornemens qui tiennent aux tables, bureaux, armoires, cabinets & autres ouvrages de menuiſerie & d'ébéniſterie. C'eſt preſque depuis l'invention des cheminées que l'on charge les têtes des chenets d'ornemens de cuivre dont quelques-uns ſubſiſtent encore. Ceux qui nous reſtent des douze, treize & quatorzieme ſiecles, ont été trouvés aſſez curieux pour avoir fait la matiere de quelques diſſertations lues dans des ſéances de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, parce qu'ils fourniſſent des preuves de ce qu'étoient alors les deviſes, les armoiries, les ſymboles affectés aux différentes Maiſons & aux perſonnages illuſtres. Quant aux autres parties d'ameublement qui ſortent des mains des Fondeurs & des Doreurs ſur métaux, elles ſont encore en uſage; il faut obſerver cependant que les candelabres exigent bien moins de travail & de dorure depuis qu'on a imaginé de les orner de criſtaux. Les premiers criſtaux dont ont

été décorés les luſtres, étoient de criſtal de roche, difficile à tirer des mines & à tailler, & par conſéquent très-cher; auſſi un luſtre orné de la ſorte étoit-il d'un prix exorbitant; mais dans le dix-ſeptieme ſiecle, le criſtal factice étant devenu plus commun, il y a eu depuis de l'économie à préférer des luſtres ornés de la ſorte, à des candelabres ſupérieurement ciſelés, & parfaitement dorés. Il n'eſt guere reſté aux Fondeurs que les flambeaux & les chandeliers à pluſieurs branches, encore partagent-ils cette fourniture avec les Orfévres : ceux-ci contribuoient bien plus autrefois qu'ils ne font aujourd'hui à la magnificence des meubles. Les appartemens des grands Seigneurs étoient remplis de tables couvertes d'argent, de guéridons, de torcheres, de girandoles, & de flambeaux d'orfévrerie d'un travail exquis; tout cela a été abandonné, & l'étalage des richeſſes en orfévrerie a été rejeté ſur d'autres objets, tels que celui de la table. Au reſte, le travail, le commerce & la Communauté des Orfévres ſont de toute ancienneté dans la Monarchie. Leurs premiers ſtatuts ſont de l'an 1345; ils avoient été érigés en corps de métier & marchandiſe dès l'année 1330.

Je ne parle pas ici des Poêliers, parce qu'il s'en faut de beaucoup qu'au ſeizieme ſiecle les poêles fuſſent connus en France; ils ne l'ont été qu'au dix-ſeptieme, & ce n'eſt que de nos jours qu'ils ſont devenus communs & ont paru ſuſceptibles de quelques ornemens : alors on leur en a prodigué à proportion qu'ils ont été placés dans les appartemens d'une façon plus ou moins apparente; quand le fond a été de terre, on les a ornés de ſculptures de la même nature; on les a couverts de carreaux de faïence. S'ils ſe ſont trouvés de fer, de bronze, ou de cuivre, on y a ajouté des ornemens dorés d'or moulu, &c.

J'ai fait mention plus haut des glaces enclavées dans les boiſeries, qui doivent être regardées comme faiſant partie des bâtimens, & non comme de ſimples meubles; mais elles rentrent dans cette claſſe lorſqu'elles ſont tout-à-fait détachées & portatives comme les mirbirs. Actuellement que les glaces attachées aux boiſeries ſe ſont multipliées dans les appartemens, ce qu'on appelle *miroir*, y eſt devenu plus rare, & ceux qu'on y voit ont des cadres de bois doré. Au dix-ſeptieme ſiecle, ces cadres étoient ſouvent formés en morceaux de glaces, & d'autres fois ils

étoient entourés d'ornemens de cuivre doré.

Les pendules, qui forment aujourd'hui un de nos plus beaux meubles & qui ornent le mieux nos appartemens, n'étoient pas encore connues au ſeizieme ſiecle; à préſent elles ſont communes : elles ont été d'abord placées ſur des conſoles; actuellement qu'elles ſont moins groſſes, on les renferme dans des cartouches de bois ou de bronze doré; elles ſont ornées avec goût & élégance, & on les place ſur les cheminées.

Il ne me reſte plus qu'à examiner la maniere dont on doit arranger des objets mobiliers de pur luxe, tout-à-fait étrangers aux bâtimens & aux meubles néceſſaires en général, mais qu'il faut ſavoir placer avec goût, lorſqu'on ſe plaît à les raſſembler dans ſes appartemens. Tels ſont les ſtatues, les tableaux, les porcelaines, les magots, les livres, conſidérés uniquement comme meubles, & les curioſités d'Hiſtoire Naturelle, de machines & de curioſités.

Les Anciens regardoient les ſtatues comme les plus beaux ornemens dont ils puſſent décorer leurs édifices. Les Grecs avoient pouſſé l'art de les tailler juſqu'à

un degré de perfection que nous admirons encore aujourd'hui. Les Romains ayant conquis la Grece, prirent tant de goût pour ces productions de l'Art, qu'ils enleverent les plus belles pour les tranſporter à Rome, où l'on en voit encore quelques-unes. Ils en remplirent les temples de leurs Dieux, les édifices publics, les palais des Empereurs, & leurs maiſons particulieres, ſi bien qu'un Auteur latin oſa dire qu'il y auroit bientôt autant de ſtatues dans Rome que d'habitans animés. D'ailleurs les Romains emprunterent des Grecs l'uſage d'élever des ſtatues aux hommes illuſtres. Les familles ſénatoriales & conſidérables voulurent conſerver celles de leurs ancêtres avec encore plus de ſoin que nous ne faiſons chez nous les portraits de famille. Avec cela, il n'eſt point étonnant qu'elles fuſſent devenues ſi fort à la mode à Rome & dans tout l'Empire Romain, & que Vitruve en place, pour ainſi dire, par-tout, tant en dedans qu'en dehors des maiſons; mais aujourd'hui nous avons bien d'autres reſſources pour décorer l'intérieur des bâtimens; & d'ailleurs, à l'exception de quelques palais, nos maiſons, ſur-tout dans les grandes villes, ne ſont pas ſuſceptibles d'un pareil ornement. Cependant ceux qui

poſſedent quelques-uns de ces précieux monumens de l'antiquité, ou de belles ſtatues modernes, doivent chercher les places les plus convenables pour les mettre en évidence. Celles de marbre blanc peuvent ſe placer dans les jardins, en obſervant de les préſerver des injures de l'air qui pourroit à la longue les détruire & en altérer la beauté. Si on les renferme dans l'intérieur de l'édifice, ce ne peut être que dans un grand veſtibule, dans des ſallons & galeries vaſtes & ornés, ou dans une ſalle à manger, en ſuppoſant qu'elles repréſentent quelque choſe analogüe à l'uſage de la ſalle. Les grandes ſtatues de bronze, s'il s'en trouve encore, doivent être placées avec la même attention; mais on n'en trouve plus guere. Les buſtes & les petites ſtatues de bronze & de marbre doivent être placés ſur de grandes tables, & forment quelquefois un ornement fort noble & fort riche. Les ſtatues de pierre ne ſont bonnes que dans les jardins, & celles de plâtre, même bronzé, ne ſont de quelque conſidération qu'autant que ce ſont des copies fideles & bien faites de ſtatues parfaites; alors il faut les conſerver avec ſoin.

Il eſt bien moins rare dans notre ſie-

cle de compter parmi ſes meubles précieux de beaux tableaux que de belles ſtatues. Dès le ſeizieme ſiecle, on en raſſembloit déjà, & l'on ſait juſqu'à quel point, depuis ce temps-là, ils ſe ſont multipliés. Il y a des attentions que tout Propriétaire intelligent & qui veut faire valoir ſes poſſeſſions dans ce genre, doit avoir en les expoſant. Il faut placer les tableaux, autant que faire ſe peut, dans le jour le plus avantageux : quand il y a dans un tableau des détails agréables, mais minucieux & multipliés, il faut le placer de maniere que ces détails puiſſent être examinés & ſaiſis. Les tableaux à grands perſonnages & les portraits doivent être plus élevés.

Quelque abondante que ſoit une collection de tableaux, ils ne faut pas qu'ils ſoient entaſſés les uns ſur les autres dans une galerie ou dans un cabinet ; il vaut mieux rejeter les moins intéreſſans, ou les tranſporter dans quelque autre piece de la maiſon. On ſe contentoit autrefois d'enfermer les bons tableaux dans des cadres fort ſimples. Depuis, on a rendu ces cadres plus magnifiques ; on les fait ordinairement à préſent de bois, ſculptés & dorés. Le goût de ces ornemens ex-

térieurs des tableaux ſuit la révolution des modes; mais, quoi qu'il en ſoit, il faut donner de temps en temps des cadres neufs aux tableaux que l'on veut faire valoir, ſur-tout quand les ſujets ſont agréables. Rien ne rend plus ſaillant un tableau, qu'un nouveau cadre; il ſemble que cette parure le rajeuniſſe. Depuis quelque temps, on uſe, pour donner où rendre le luſtre au tableau, d'un moyen qui a ſes inconvéniens; c'eſt, après l'avoir bien lavé & décraſſé, de le couvrir d'un vernis clair. Il faut que la main qui adminiſtre ce remede ſoit ſûre & habile, & la drogue bien compoſée.

J'ai, dans cet Ouvrage-ci, examiné les Livres ſous des points de vue bien différens. Ces Mélanges tout entiers ſont deſtinés à faire juger du mérite intrinſeque d'un aſſez grand nombre de Livres. Dans le volume qui a précédé immédiatement celui-ci, je les ai conſidérés relativement à leur mérite typographique; à préſent je vais jeter ſur eux un coup-d'œil que l'on appellera, ſi l'on veut, *à la financiere*, c'eſt-à-dire, les regarder comme des meubles précieux qu'un riche Propriétaire a déſiré d'acquérir & conſerver, pour prouver qu'il ne lui manque rien

de ce qui eſt beau & recherché. Ceux qui n'eſtiment les livres que par cette conſidération, doivent les enfermer dans des armoires très-ornées & ſculptées du meilleur goût poſſible. Il ne faut point, dans ces cas-là, s'embarraſſer s'il y a trop de livres pour les remplir ; ſi cela arrive, on met les moins bien conditionnés hors de la belle galerie & du cabinet que les autres doivent habiter ; ſi, au contraire, il n'y en a pas aſſez, on en achete ce qu'il y en faut, & on les fait relier avec des dos propres qui préſentent une belle apparence ; car, dans ce cas, les armoires ne ſont pas faites pour les livres, mais les livres pour les armoires.

Les livres beaux & bien reliés doivent être ſoigneuſement défendus de la pouſſiere. On a pour cela imaginé, en différens temps, divers moyens ; mais le plus sûr & le plus brillant, eſt de fermer avec des glaces les armoires qui les renferment, en laiſſant ſeulement voir, à travers ces beaux vitrages, le titre & la reliure des livres. A propos de reliure, il eſt important qu'elle ne ſoit pas toute uniforme, rien n'a plus mauvaiſe grace. J'en ai vu pluſieurs toutes en maroquin rouge, qui préſentoient un aſſez triſte coup-d'œil :

au contraire, la variété des maroquins, entremêlés de quelques veaux fauves & de reliures brunes à l'angloiſe, donnent l'idée d'un beau parterre ou d'une prairie émaillée. Encore un mot ſur les armoires de glaces. Comme on me fait l'honneur de me croire curieux en livres & amateur de bibliotheque, j'ai été une fois conſulté par un riche Financier ſur l'arrangement de la ſienne. Il n'avoit preſque aucuns livres, mais il croyoit que ſon cabinet de travail ne pouvoit être décemment meublé qu'avec cette marchandiſe ; d'un autre côté, il étoit bien embarraſſé d'une grande quantité de cartons remplis de papiers d'affaires dont il avoit journellement beſoin, & il ne ſavoit où les placer. Je lui conſeillai de les enfermer dans de grandes armoires qui étoient tout autour de ſon cabinet, & de fermer ces armoires avec des portes de bois couvertes en dehors de faux dos de livres, & recouverts d'une belle glace. Comme cette glace empêchoit de porter la main ſur ces prétendus livres, il n'y avoit perſonne qui n'eût juré que le maître poſſédoit une jolie bibliotheque. Les perſonnes de ſa connoiſſance même ſont reſtées dans cette erreur juſqu'à ſa mort. Alors on fut fort

étonné de ne trouver aucun Livre dans ſon inventaire, mais du moins ſes papiers & ſes affaires étoient en bon ordre.

Il ne me reſte plus à parler que d'un genre d'effets précieux dont on n'avoit qu'une idée très-légere & très-imparfaite au ſeizieme ſiecle; ce ſont les objets de curioſités proprement dites, raſſemblés & recherchés par ceux que l'on appelle *Curieux.* Je penſe que l'on fait aſſez bien, quand on eſt riche, de riſquer quelque dépenſe en ce genre. Si l'on veut raſſembler avec ordre, méthode & analogie, différentes curioſités, il eſt impoſſible que l'on n'apprenne pas quelque choſe en les voyant & les arrangeant. Il faut être en garde contre ſes propres erreurs & les fourberies des Brocanteurs. A la fin, on parvient à les éviter & à les connoître, mais c'eſt après y avoir été attrapé pluſieurs fois. Le noviciat de la curioſité eſt cher, mais à la fin on s'en tire. Quoi qu'il en ſoit, voyons comment & en quoi conſiſtent ces richeſſes idéales, & comment on doit les étaler quand on les poſſede. Les médailles & les eſtampes ne peuvent remplir la vanité du riche poſſeſſeur, car le médailler doit toujours être fermé à clef, & les eſtampes

eſtampes ſont néceſſairement conſervées dans des porte-feuilles ; mais il n'en eſt pas de même des porcelaines & des magots qui ſe placent ſur les cheminées, ſur les conſoles, ſur les tables, & ſont expoſées à la vue : je vais dire un mot de ces objets de luxe, & je paſſerai enſuite à ceux qui doivent compoſer un cabinet d'Hiſtoire Naturelle, dont l'arrangement ſert également à la ſatisfaction & à l'inſtruction du propriétaire.

La Chine & les Indes Orientales étoient déjà ſi connues au ſeizieme ſiecle, qu'il eſt à préſumer que la porcelaine de ces pays étoit déjà alors recherchée en France, & que les grands Seigneurs en ornoient leurs appartemens. On ſait qu'il ſe faiſoit déjà de la porcelaine à la Chine, vers l'an 442 de notre Ere, & que la principale fabrique en eſt établie au village de *Kintetchim*, qui contient plus d'un million d'habitans, qui, pour la plupart ouvriers, conſument plus de mille charges de riz & à peu près mille cochons. Les aveugles, les eſtropiés, les femmes, les enfans y gagnent leur vie à broyer des couleurs, à pétrir la terre avec leurs pieds, & à d'autres travaux qui n'exigent ni adreſſe ni induſtrie. On fabrique de la

porcelaine en d'autres endroits de la Chine; mais elle n'eſt en nulle autre province auſſi parfaite qu'à *Kintetchim*, ce qu'on attribue à la qualité des terres. La preuve que c'eſt avec raiſon, c'eſt, 1°. que l'on fait dans pluſieurs autres lieux de l'Empire de la Chine, de la porcelaine toujours inférieure à celle de Kintetchim; 2°. qu'en 1712 l'Empereur de la Chine voulut faire faire de la porcelaine à Pekin, & que quoiqu'il y eût appelé les plus habiles ouvriers, il ne put y réuſſir, faute de la terre & des eaux convenables à ces manufactures. La porcelaine jaune, à cauſe de la couleur, eſt abſolument réſervée pour l'Empereur; il eſt défendu d'en laiſſer ſortir du pays, ce qui la rend très-rare & très-chere en Europe. On en trouve de griſe, hachée de lignes irrégulieres qui ſe croiſent comme ſi le vaſe étoit fêlé. Cette porcelaine ſe nomme *truitée* ou *craquelée*. Les autres couleurs les plus ordinaires, ſont le bleu (1), le

(1) L'ancienne porcelaine bleue de la Chine eſt très-eſtimée, parce que les Chinois y employoient autrefois la véritable pierre d'azur; depuis ils ont peint leur porcelaine bleue avec des couleurs compoſées moins belles; cependant on voit encore des chats bleus d'ancienne porcelaine d'un prix exorbitant.

rouge, le vert, & même le noir qui eſt de la plus grande rareté.

Avant qu'on eût doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, il eſt certain que les Vénitiens nous avoient apporté des porcelaines de la Chine ; mais elles ne devinrent communes en France qu'au dix-ſeptieme ſiecle, & lorſque nous avons eu une Compagnie des Indes : avant ce temps, nous nous contentions de la faïence venue d'Italie, & c'étoit un grand luxe que de pouvoir montrer des plats de faïence dont les deſſins avoient été fournis par le fameux Peintre Raphaël d'Urbin. On en voit encore en Italie, & cela s'appelle *de la majolica*. Il n'y a guere plus de cinquante ans que la Saxe poſſede une manufacture de porcelaine, dont l'établiſſement eſt dû aux recherches d'un Chimiſte qui travailloit au grand œuvre, & à l'amour qu'avoit pour les Arts Auguſte II Roi de Pologne & Electeur de Saxe. Les ouvriers de cette manufacture ont fait de ſi beaux ouvrages en ce genre, que le goût pour les porcelaines de l'Aſie en a beaucoup diminué ; mais maintenant les ſuperbes pieces qui ſortent de

notre manufacture de Seve, l'emportent, tant pour les graces des formes & des deſſins, que pour la vivacité des couleurs, ſur les porcelaines de la fabrique de Meiſſen. Ce n'eſt donc plus que par rapport à la rareté que l'on pourroit raſſembler dans les appartemens les porcelaines de la Chine; les magots même de ces pays ont paſſé de mode, & ne ſe trouvent plus que dans les cabinets des curieux. En effet, la plupart ſont hideux; les figures des femmes ſont plates & ne préſentent rien de ce qu'on appelle *phyſionomie*; les viſages des hommes ſont mieux caractériſés, & grimacent quelquefois plaiſamment; mais toutes ces petites figures doivent le céder à ces agréables groupes ou ſtatues qui ſortent des mains de nos Artiſtes modernes.

Ce n'eſt qu'au milieu du dix-ſeptieme ſiecle que nous avons commencé à avoir avec le Japon une correſpondance aſſez ſuivie pour connoître ſa porcelaine, & de ce moment-là elle a été préférée à celle de la Chine, peut-être à tort. Il y a apparence que ce ſont les Hollandois qui ont cherché à la mettre à la mode, parce qu'ils

en ont ſeuls le commerce, depuis que les Japonois ont jugé à propos de défendre l'entrée de leur pays à tous les autres peuples. Il eſt ſûr qu'il vient du Japon quelques figures plus ſingulieres, & des animaux plus extraordinaires & mieux faits que de la Chine; il eſt vrai encore que la laque, ou vernis du Japon eſt ſupérieur à celui de la Chine; mais d'ailleurs la pâte de la porcelaine de la Chine eſt plus fine que celle du Japon.

Le nom de la porcelaine, en chinois, eſt *tſeki*; les Portugais l'appellent *loca*. C'eſt pourtant de leur Langue que nous vient le mot de porcelaine: *porcellana*, en portugais, veut dire une taſſe, ce qui prouve que les premiers vaſes de porcelaine qu'ils nous ont apportés étoient des taſſes.

Il y a plus de cent ans qu'il y avoit déjà des curieux de porcelaine en France. On doit mettre à leur tête le Grand Dauphin, fils de Louis XIV. Il avoit raſſemblé à Meudon une collection précieuſe dans ce genre. Je me ſouviens d'en avoir vu dans les appartemens de ce château; peut-être y en a-t-il encore.

La fameuſe tour de porcelaine de Nanquin, paſſe avec raiſon pour une des mer-

veilles du Monde. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'elle ſoit toute de porcelaine fine; maiselleeſt ſeulement revêtue de carreaux d'une porcelaine aſſez groſſiere, de la même maniere que nous avons des garderobes & des ſalles de bain revêtues de carreaux de faïence. Il n'eſt pas impoſſible d'imiter la tour de Nanquin; c'eſt ce qu'a fait la feue Princeſſe de Galles, mere du Roi d'Angleterre aujourd'hui régnant. Elle en a fait bâtir dans ſes jardins de *Kew*, près de Londres, une pareille, & n'a pas oublié de mettre aux coins de chaque étage de petites clochettes qui ſonnent toutes ſeules, étant agitées par le vent.

Lorſque le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, Auguſte II, établit ſa premiere manufacture de porcelaine en Saxe, il ne s'attacha d'abord qu'à imiter les formes & les deſſins de celle de la Chine; auſſi toutes les porcelaines de Saxe de ſon regne ſont-elles dans le goût chinois & japonois. Il avoit raſſemblé dansun palais particulier, à Dreſde, la plus ſuperbe collection de ces porcelaines étrangeres, pour ſervir de modele à celle de ſa manufacture. La plus grande partie de ces pieces exiſte encore; on fait voir entre autres aux étrangers

quatre rouleaux d'une grandeur conſidérable & d'une parfaite beauté, & l'on raconte comment ces précieux morceaux paſſerent de la poſſeſſion du Roi de Pruſſe (pere de celui actuellement régnant) dans la ſienne. Ces deux Monarques étoient fort unis & ſe viſitoient ſouvent. Le Roi de Pologne ayant vu par haſard ces rouleaux de porcelaine à Berlin, pria le Roi de Pruſſe de les lui céder. Celui-ci répondit en plaiſantant, que quoiqu'il n'y fût pas fort attaché, n'étant point amateur de porcelaine, il ne vouloit cependant les troquer que contre quelques bijoux de grand prix, & qui fuſſent de ſon goût; mais on eut beau lui en propoſer de toute eſpece, rien ne lui convint. Peu de temps après, le Roi de Pruſſe étant venu en Saxe, on lui préſenta un régiment de dragons bien monté, bien équipé, & qui manœuvroit à merveille. Frédéric Guillaume en fut enchanté, &, dans ſon enthouſiaſme, adreſſant la parole au Roi Auguſte: » Mon » frere, lui dit-il, cédez-moi ce régiment, » faites le paſſer à mon ſervice, & mes qua» tre rouleaux de porcelaine ſont à vous «. Le marché fut ſur le champ accepté & conclu.

Les bronzes de la Chine ne ſont pas moins eſtimés des curieux que la porcelaine; ils ſont beaucoup plus rares, & ont des avantages tout à fait particuliers. Le poli en eſt admirable; on les voit ſouvent couverts d'une eſpece de vernis que nos bronzes n'ont jamais naturellement, & qu'on ne peut leur donner. Il paroît que les Chinois connoiſſent certains métaux ou des façons d'allier les métaux, qui ne ſont point parvenus juſqu'à nous.

Il n'y a pas encore bien des années que l'on faiſoit grand cas des magots ou figures chinoiſes, ſoit qu'elles fuſſent de bois, de carton peint & doré, ou d'une eſpece de pierre que l'on appelle *pierre de l'ar*; mais le goût en eſt paſſé. Nos Artiſtes ont commencé par les imiter parfaitement, enſuite on les a abandonnés pour les figures de porcelaines de Seve en biſcuit & ſans couvertes, qui imitent parfaitement le marbre & l'albâtre. Ces petits groupes auxquels on fait repréſenter les ſujets les plus gracieux & les plus intéreſſans, ſont infiniment préférables à ces mauſſades figures chinoiſes, dont le ridicule faiſoit en bonne partie le mérite.

Ce que le luxe & le déſir d'étaler des

richeſſes peut préſenter aux yeux de plus brillant & en même temps de plus intéreſſant & de plus inſtructif, eſt un cabinet d'Hiſtoire Naturelle, bien entendu, bien arrangé, mis dans le plus beau jour, placé dans des armoires vitrées, & défendu des injures de l'air & des inſectes. Le plus parfait modele que l'on puiſſe ſe propoſer à cet égard eſt le cabinet d'Hiſtoire Naturelle du Jardin du Roi; aucun particulier ne peut ſe flatter d'en poſſéder un auſſi complet dans tous les genres, mais du moins peut-on eſpérer, en ſuivant la même méthode dans quelques parties, de procurer aux ſpectateurs un coup-d'œil agréable, & au propriétaire la réputation d'un homme de goût.

Il y avoit ſûrement au ſeizieme ſiecle des curieux de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle; mais la méthode d'arranger les objets relatifs à ces Sciences étoit encore inconnue. Celle univerſellement reçue aujourd'hui, eſt de les diviſer en trois regnes; le minéral, le végétal, & l'animal. Diſons en un mot ce que chacun d'eux peut préſenter de plus curieux & de plus frappant.

Dans le regne minéral, il faut d'abord

ſuivre l'ordre des terres, des ſables & des pierres, depuis les plus ſimples & les plus communes, juſqu'aux plus précieuſes. On trouve à s'arrêter ſur pluſieurs objets curieux, tels que les coquilles foſſilles & pétrifiées, les cailloux & les marbres de différentes eſpeces, les criſtaux, les pierres précieuſes, de chacune deſquelles il faut raſſembler des échantillons. Etant arrivé aux vrais minéraux, on voit avec plaiſir les différens métaux, d'abord comme ils ſe trouvent en ſortant des entrailles de la terre, enſuite préparés, purifiés, mélangés, enfin en état d'être employés à nos uſages. Tous ces objets doivent être bien diſtingués & placés dans différens tiroirs, ou, ce qui eſt encore mieux, ſous des verres, à travers leſquels on puiſſe les conſidérer ſans confuſion.

Le regne végétal ne fournit pas un ſpectacle ſi agréable que le précédent ni que le ſuivant. Les arbres & les plantes ne ſont dans tout leur éclat que ſur la terre & dans les climats où ils croiſſent & végetent. On ne peut les voir dans les cabinets que coupés & deſſéchés, dans des herbiers ou dans des bocaux;

cependant il eſt encore poſſible d'en rendre le coup-d'œil intéreſſant par l'arrangement, en diſtinguant & étiquetant bien chaque article, de façon que l'on reconnoiſſe tout d'un coup quelles ſont les productions qu'ils renferment.

Mais c'eſt ſur-tout le regne animal qui offre le ſpectacle le plus brillant & le plus varié; il faut le ſubdiviſer en ſix claſſes, dont la premiere doit renfermer les plantes maritimes, coraux, polypiers, madrepores, litophites, éponges, mouſſes & coralloïdes, les unes ſur des tablettes couvertes de glaces, les autres dans des cadres qui en ſont également couverts; les moins délicats peuvent être attachés aux murailles ſur un fond qui les faſſe paroître & reſſortir. Dans la ſeconde claſſe eſt le coquillier, qu'il faut encore ſubdiviſer, pour peu qu'il ſoit nombreux, en diſtinguant les coquilles univalves, des bivalves & des multivalves; dans toutes les ſubdiviſions il y en a de formes & de couleurs ſi différentes, qu'un coquillier bien arrangé fait toujours l'effet du parterre le mieux garni. La meilleure maniere de le placer avantageuſement, eſt dans de grands bureaux dont on enleve le deſſus,

auquel on ſubſtitue de belles glaces qui peuvent s'enlever auſſi quand on veut voir les coquilles de plus près & les tenir dans ſes mains. Troiſiémement, les poiſſons. Rien de ſi difficile à préparer & à conſerver dans un cabinet d'Hiſtoire Naturelle : quand on vient à bout d'en poſſéder une certaine quantité, il faut les placer comme les coquilles dans un grand bureau couvert de glaces, en obſervant que le fond doit en être peint de couleur d'eau de mer pour les poiſſons marins, & d'une teinte plus blanche pour ceux d'eau douce.

La quatrieme claſſe eſt compoſée des inſectes de toute eſpece ; la préparation en eſt toujours difficile & minutieuſe ; & ces petits objets demandent de grands ſoins ; mais le réſultat en eſt agréable. La portion la plus brillante eſt celle des papillons. Il faut les coller ſur de beau papier blanc ou du ſatin, les encadrer & couvrir d'une glace.

La cinquieme & la plus intéreſſante comprend tous les oiſeaux. Rien n'eſt auſſi agréable que de voir, dans de belles & grandes armoires bien vitrées, les oiſeaux les plus rares & du plus beau plu-

mage bien empaillés, perchés ſur des arbres bien imités. On ſe trouve dédommagé des ſoins que leur conſervation exige, par le plaiſir que cauſe cette collection, dont on peut pouſſer la recherche, pour ainſi dire, auſſi loin que l'on veut, en ne regardant point à la dépenſe.

Enfin, à la voliere fictive il faut joindre une ménagerie de la même nature d'amphibies & de quadrupedes. Les animaux de la plus grande taille peuvent être empaillés comme les plus petits; mais leur conſervation n'exige pas les mêmes ſoins.

L'homme & tout ce qui eſt relatif à ſon corps forme une claſſe d'Hiſtoire Naturelle à part, & ſans doute la plus intéreſſante. Si l'on veut former un cabinet d'anatomie qui ne ſoit ſujet ni à infection, ni à cauſer aucun dégoût, il faut acheter de ces anatomies en cire, mais avoir ſoin qu'elles ſoient de bonne main.

Je n'ai plus rien à remarquer ſur tout ce qui doit entrer dans la compoſition & dans l'ameublement d'une maiſon, & je ne penſe pas que ſi je voulois traiter en grand la partie des habitations des François, dont j'ai donné le précis dans

le troiſieme Volume de ces Mélanges, j'euſſe beaucoup à y ajouter. Je traiterai dans le Volume prochain du reſte des Arts mécaniques dont je n'ai pas eu occaſion de parler dans celui-ci.

FIN du trente-unieme Volume.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le trente-unieme Volume.

Des Livres écrits en François au ſeizieme ſiecle, qui traitent de l'Architecture, & des progrès de cet Art juſqu'au dix-ſeptieme. Page 1
Hiſtoire abrégé de l'Architecture. 2
La Tour de Babel. 6
Architecture des Egyptiens. 10
Des Hébreux. 17
Des Perſes. 18
Des Grecs. 19
Des Romains. 34
Traité d'Architecture, par Vitruve. 38
Maiſons de campagne de Pline. 50

Vitruve, ſurnommé Cerdon. 55
Frontin. 56
Pline. Ibid.
Apollodore de Damas. 57
Detrianus. 59
Monumens qui ſubſiſtent à Rome. 61
Architecture Romaine dans les Gaules. 67
Architecture gothique. 73
Premiers édifices gothiques en France. 77
Seconde Architecture gothique. 86.
Pont d'Avignon. 101
Temple du Soleil à Cuſco au Pérou. 105
Bruneleſchi. 113
Léon-Baptiſte Alberti. 114
Ariſtote Alberti. 129
Le ſonge de Poliphile. 133
Le Bramante. 143
Les Sangallo. 145
Le Joconde. 147
San Micheli. 150
Le Sanſovin. 152
Sébaſtien Serlio. 154
Vignole.

Vignole. 158
Palladio. 161
Fontana. 165
Scamozzi. 168
Leſcot, Abbé de Lagni. 171
Bullant. Ibid.
Philibert de Lorme. 173
Louis de Foix. 180
Androuet Ducerceau. 182
Des plus excellens bâtimens de France, par Ducerceau. 184
Détails ſur tout ce qui concerne les bâtimens. 212
Le Charpentier. 215
Le Menuiſier. 217
Le Carrier. 219
Le Tailleur de pierre. 222
Le Maçon. 223
Le Chaufournier. 224
Le Couvreur. 232
Le Plombier. 233
Le Fumiſte. 236

Le Paveur. 239
Le Marbrier. 246
Le Stucateur. 248
Le Peintre en Architecture feinte. 249
Le Vitrier. 250
Le Serrurier. 255
Le Terraſſier. 256
Les jardins. 257
Le Treillageur. 262
Détail des pieces qui compoſent une maiſon bâtie à la Françoiſe. 263
Le Fondeur. 276
Le Tapiſſier. 278
Tapiſſeries de haute & baſſe-lice 281
Tapis. 285
Tapiſſerie de verdure. 286
De Bergame. Ibid.
Tapiſſerie tontiſſe. 288
Papiers tontiſſes & peints. 289
Toiles peintes. 291
Teinturiers. 293
Drapiers. 297

Etoffes de ſoie. 304
Etoffes d'or & d'argent. 313
Brodeurs. 314
Rubaniers. 317
Cuirs peints & dorés. 319
Le crin. 321
La plume. 322
L'édredon. 323
Couvertures. Ibid.
Les draps de toile. 324
Les ſiéges de différentes ſortes, & les tables. 326 & ſuiv.
Les armoires, coffres, commodes, &c. 334
L'Ebéniſterie. 335
Peintres Verniſſeurs. 340
Doreurs ſur bois & ſur métaux. 341
Poêliers. 344
Glaces. Ibid.
Statues. 345
Tableaux. 348
Livres conſidérés comme meubles. 349
Curioſités, porcelaines, & magots. 352

Porcelaine de la Chine. 353
Faïence d'Italie. 355
Porcelaine de Saxe. Ibid.
Porcelaine du Japon. 356
Hiſtoire Naturelle. 361

FIN de la Table du trente-unieme Volume.

Faute à corriger.

Page 20, ligne 26, l'ordre Conique, *liſez* l'ordre Ionique.

627874